MOÏSE DANS LA TRADITION SOUFIE

FAOUZI SKALI



INÉDIT
Spiritualités vivantes

Albin Michel



FAOUZI SKALI
En collaboration avec Jean-Louis Girotto

MOÏSE DANS LA TRADITION SOUFIE

Albin Michel

Albin Michel
▪ *Spiritualités* ▪

Collection « Spiritualités vivantes »
dirigée par Jean Mouttapa et Marc de Smedt

« La mention de Moïse sert de paravent,
mais la Lumière de Moïse est en fait
ce qui te concerne, ô mon ami.
Moïse et Pharaon sont dans ton propre être :
il te faut chercher ces deux adversaires en toi-même. »

Rûmî, *Mathnawi*, livre 3, vers 1252-1253

1

Le soufisme, cœur de l'islam

L'histoire de la vie de Moïse, connu sous le nom de Moché dans la tradition juive, constitue un sujet d'une grande richesse pour tous les musulmans. Dans le Coran, Moïse, Moussa en arabe, est le prophète le plus souvent cité : au total cent douze fois réparties dans vingt-sept sourates différentes. Chacune des étapes de sa vie illustre avec force les enseignements spirituels les plus essentiels : le parcours de Moïse révèle de façon explicite les degrés d'une Révélation transcendante, mais aussi la dimension d'une humanité parfois vulnérable, qui porte cependant en son sein le souvenir d'un lien éternel avec le Créateur.

En premier lieu, Moïse est pour le musulman l'« interlocuteur de Dieu ». Dieu parla réellement à Moïse, et la Parole que Dieu lui adressa était incréée, alors que la parole de Moïse à Dieu était, elle, créée. Dieu, selon le Coran, parla aussi à d'autres prophètes, et Son Commandement atteignit Pharaon qui refusa de s'y conformer. Mais tandis qu'Abraham est désigné comme l'« ami de Dieu » et Jésus l'« esprit de Dieu », Moïse est considéré

comme l'interlocuteur privilégié, tant son destin prophétique est profondément orienté par l'épisode initial du buisson ardent. L'islam n'oublie pas que Moïse est le législateur pour le peuple juif et qu'il est l'envoyé de Dieu qui reçut de Lui la Torah. C'est à ce titre que le mentionnent notamment les théologiens. Par ailleurs, aucun des principaux moments de sa mission prophétique, explicitement cités par le Coran, n'est oublié : l'enfance et la préparation à sa mission future, le buisson ardent, l'entrevue avec Pharaon et les plaies d'Égypte, la sortie d'Égypte et l'ouverture de la mer pour les Hébreux, l'eau sortant miraculeusement du rocher, la rencontre avec Dieu sur le mont Sinaï et la remise de la Loi sacrée, l'adoration du veau d'or et le séjour de quarante années dans le désert. Cependant, le Coran modifie parfois la chronologie des événements tels qu'ils sont relatés dans la Bible : c'est ainsi par exemple que, dans la version coranique, les Israélites retournent en Égypte après la Révélation du Sinaï ou que c'est Josué qui est en charge de combattre Balaam.

Par ailleurs, un épisode initiatique qui n'est pas contenu dans la Bible est décrit avec beaucoup de détails dans le Coran : il s'agit de la rencontre de Moïse et du mystérieux et intemporel Khadir qui va lui enseigner certaines modalités particulières de la Connaissance divine. Cet épisode a été souvent médité par tous ceux qui abordent la religion à partir d'un questionnement intérieur profond, et notamment par les soufis, car la figure de Khadir incarne l'initiateur mystique par excellence. En fait, d'un point de vue spirituel, chacun des épisodes de l'histoire de Moïse constitue une histoire initiatique à

part entière. Il s'agit toujours de situations où les tiraillements à l'intérieur de soi-même atteignent leur paroxysme et où diverses facettes de l'ego entrent en conflit avec la Volonté divine qui éclaire le chemin dès lors que les tendances égotiques renoncent à leur pouvoir tyrannique. On y retrouve des moments de vérité intenses où la confrontation avec soi-même, et plus particulièrement avec les aspects les plus cachés de l'ego, devient inévitable.

Moïse, au même titre que tous les prophètes cités dans le Coran (Muhammad, Jésus, Abraham, Salomon, Noé, Adam...), fait partie de ces hommes qui rappellent la possibilité, pour chacun de nous, d'accéder à des états de conscience exceptionnels. Cependant, il garde toutes les attributions et les limitations de sa nature humaine, ce qui le conduit à sans cesse se mettre en retrait par rapport à toute forme de volonté de pouvoir. Cette double dimension, transcendante et immanente, est toujours présente de façon plus ou moins apparente dans toute l'histoire de l'humanité, mais elle devient manifeste à travers les envoyés de Dieu. Les prophètes sont des hommes remarquables qui sont arrivés à des degrés de connaissance spirituelle très élevés et qui font preuve de courage et de droiture dans les circonstances les plus périlleuses. Cependant, ils ne sont pas des « héros », au sens de la mythologie grecque, car ils gardent toutes leurs spécificités humaines et ne sont revêtus du don de prophétie que par la grâce de la Volonté divine. Pour les soufis, ils constituent des exemples de perfection car, en toutes circonstances, ils sont d'une totale transparence si bien que chacun de leurs actes et chacun de leurs propos sont guidés

en définitive par un état de servitude profond vis-à-vis du Dessein divin.

Les récits coraniques concernant les prophètes se sont enrichis, au cours des siècles, de maintes anecdotes : les unes inspirées par les sources juives (bibliques, aggadiques, populaires), dont l'importance fut grande aux premiers siècles de l'Hégire ; les autres venues d'un fonds proprement islamique. De nombreux auteurs soufis comme Ibn 'Arabi, Rûmî ou Ghazali ont apporté une contribution majeure à cette littérature en évoquant sa dimension purement spirituelle, à partir d'une vision éclairée par les fruits de leur propre cheminement initiatique. Par ces différents apports, l'histoire de Moïse devient un véritable roman de Sainteté au sein duquel il est possible de puiser de nombreuses sources d'enseignement. Le lecteur familier des sources juives anciennes (Talmud, Midrash) retrouvera dans ce récit de très nombreux éléments communs. Mais il faut noter que, sauf quand nous l'indiquerons, tous ces éléments ont été empruntés aux sources musulmanes, en particulier celles rassemblées par le grand traditionniste Tabari. Afin d'écrire son ouvrage majeur relatant l'histoire du monde depuis la Création, ce dernier a en effet recueilli de nombreux savoirs auprès, en particulier, de juifs convertis à l'islam.

Au niveau de leur particularité spirituelle, chacun des grands prophètes cités dans le Coran peut être considéré comme le prototype d'une expérience intérieure qu'il s'agit pour chacun de revivre selon des modalités renouvelées. C'est alors que l'histoire extérieure d'un homme choisi par Dieu afin d'être un exemple pour les autres hommes rejoint l'aven-

ture intérieure de celui qui prend conscience du caractère providentiel de cet exemple. Les épisodes de la vie de Moïse ne sont alors plus perçus comme de simples événements ayant eu un impact historique, mais ils accèdent à une dimension ontologique universelle qui est notamment recherchée par les disciples soufis.

En suivant une telle démarche, il s'agit de renouer avec la véritable nature de la religion qui doit rester avant tout une aide pour faire émerger la part la plus lumineuse de soi-même. Cela nécessite pour chacun un effort de distanciation par rapport aux événements vécus et une vigilance quant à une tendance naturelle et sécurisante ancrée chez l'homme : celle de tout limiter à ce qu'il croit connaître et de négliger l'esprit qui le dépasse, pour se réfugier dans la lettre qu'il croit maîtriser. Si le souffle de l'aspiration religieuse se trouve endigué par nos simples limites mentales, alors il se pétrifie en une forme desséchée et sans saveur, vidée de sa dimension purement spirituelle, qui est pourtant la plus fondamentale. Lorsque l'homme est voilé à cette dimension essentielle, il se réfugie entièrement dans des systèmes de valeurs morales et comportementales, qui sont certes des facteurs d'équilibre social et personnel, mais qui risquent rapidement de se borner au contexte dans lequel ils s'expriment, jusqu'à pouvoir être instrumentalisés avec pour seul but la recherche du pouvoir sur les autres.

Cette tendance au formalisme n'épargne aucune religion et le message vivifiant délivré par les prophètes a pu être perçu, au fil des siècles, comme un simple ciment social, facilement modulable à des

fins parfaitement étrangères au sens profond de l'intention première de ce message. Au contraire, l'enseignement spirituel le plus abouti passe par des moments de doute, c'est-à-dire par la remise en question de nos certitudes, la perte de nos repères. Le fait qu'à un certain moment Khadir place Moïse dans des situations où ses critères de jugement sont pris en défaut illustre à merveille cette dimension de l'enseignement. Aucun mot ne peut traduire l'expérience de Moïse lorsqu'il est tout à coup submergé par l'immensité de la Connaissance divine qui le dépasse infiniment.

Pour les soufis, la religion n'est donc pas une sorte de « prêt-à-penser » ou de « prêt-à-croire », dont il suffirait de se revêtir. Elle est un cheminement porteur de transformation, elle est en même temps un combat contre nos penchants, ces tendances en nous que sont l'autosatisfaction, l'orgueil, la vanité, la recherche du pouvoir, la volonté de domination. Ces tendances humaines constituent autant de voiles qui nous habitent et qui nous empêchent d'entrer en contact avec cette autre dimension, celle du cœur et de l'amour spirituel.

Le soufisme s'inscrit clairement dans l'une des trois traditions abrahamiques, l'islam, et part d'un acte de foi dans l'invisible. Mais il est aussi et essentiellement une voie de connaissance, de transformation intérieure. Cette transformation est rendue possible par une orientation intérieure, qui consiste à ne pas avoir d'autre but que d'être conforme à la Réalité en soi. Cette orientation se situe d'abord au

niveau de la pensée, avant de devenir progressivement un état d'être, une réalité vécue d'une façon spontanée et naturelle. En même temps, elle reste insuffisante pour atteindre une conscience réelle, vivante, de la Présence divine. En effet, « ce n'est pas le fait de travailler et d'ensemencer la terre qui fait tomber la pluie », affirment les soufis. Par contre, il est toujours préférable de se préparer à la recevoir. La Présence n'est donc jamais la conséquence d'une technique quelconque, mais celle d'une Grâce et d'un Don divins.

À toutes les époques, les communautés soufies, nourries à l'exemplarité des prophètes et à la limpidité de leur enseignement, ont cultivé et transmis la dimension intérieure de la Révélation. Cette transmission, ininterrompue, se fait de guide à disciple, occultée ou dévoilée aux yeux du plus grand nombre, selon les conditions de l'époque et selon des plans providentiels dont il est difficile de comprendre mentalement la sagesse et la portée. Cet enseignement implique l'ouverture à une autre perception, à une autre dimension que celle de la raison discursive : une perception du cœur, ouverte à la présence d'un guide spirituel (*shaykh*), lui-même éveillé à cette dimension, et autour duquel va se constituer une communauté liée à une éducation spirituelle vivante.

La justification fondamentale d'une communauté spirituelle, son cœur battant et sa véritable raison d'être, c'est en effet la présence d'un être réalisé, dont la vocation est de transmettre un influx spirituel qu'il a reçu d'Inspiration divine, sans que sa propre volonté n'intervienne. Cet influx est désigné en arabe par le mot *sirr*, qui signifie littéralement « secret »,

bien qu'aucune traduction ne puisse pénétrer l'intime réalité dont il s'agit. Si la quête spirituelle est un mystère, le *sirr* est un mystère dans le mystère. C'est en quelque sorte l'énergie spirituelle qui caractérise une voie vivifiée par la présence d'un guide, mandaté par Dieu pour la transmettre au cœur du disciple. À cet égard, les exemples de Moïse avec le peuple hébreu, de Jésus avec les apôtres et de Muhammad avec les compagnons illustrent de manière éclatante les modes de transmission d'un enseignement avec l'assistance d'une Présence divine permanente.

L'enseignement spirituel le plus abouti passe nécessairement par la perplexité, c'est-à-dire la remise en question des certitudes, la perte des repères habituels. Le fait que le guide spirituel place souvent le disciple dans un état de profond questionnement est une manifestation de cette dimension mystérieuse de l'enseignement. Elle n'est pas de l'ordre de ce qui est connu ou de l'ordre de ce que l'on peut interpréter par des mots. Cette situation de remise en question amène le disciple à découvrir en lui quelque chose de radicalement autre qui va transformer son comportement extérieur, sous l'effet du secret spirituel. Il s'agit là d'un feu sacré, pareil à celui que rencontre Moïse au sein du buisson ardent, et qui est à préserver parce qu'il constitue tout le poids d'une véritable tradition spirituelle.

Une sentence soufie affirme que le guide n'est pas celui dont les mots transportent, mais celui dont la présence transforme. Le guide est un passeur, il est celui qui est arrivé et qui fait traverser du rivage de l'ego à la rive où il n'y a plus d'ego. Par son ensei-

gnement, il transporte le disciple jusqu'à l'origine de la Révélation. Sur un tel chemin, la religion cesse alors d'être simplement un système pour devenir une réalité vécue par le cœur du disciple. Tout est mis en place par cette relation qui s'installe de cœur à cœur avec le guide spirituel. S'orienter vers le guide, c'est s'orienter vers cette transparence qui ouvre une fenêtre sur l'Absolu.

Dans la perspective soufie, l'exemple de Moïse se situe donc bien au-delà de considérations historiques et il aide à mieux comprendre, ici et maintenant, les modalités d'un enseignement spirituel et les nombreuses épreuves rencontrées sur le chemin. Il permet aussi de saisir la plupart des enjeux auxquels doit faire face toute religion depuis toujours, et plus particulièrement à notre époque. De nos jours, dans un contexte où les valeurs traditionnelles traversent une crise profonde, il importe de chercher dans les sources de l'enseignement universel, transmis notamment par l'intermédiaire de Moïse et des grands prophètes de l'humanité, les éléments aidant à concilier dans l'intimité de sa vie personnelle le domaine relevant du « religieux » et celui relevant du « spirituel ». C'est-à-dire la conciliation, d'une part, d'une implication dans la communauté humaine et, d'autre part, de la réalité de son évolution de conscience intime ; ou encore le fait de participer à un ensemble de rites qui fonde le lien entre l'humanité et l'Audelà tout en étant attentif à ses propres perceptions qui, à leur niveau, sont le reflet – plus ou moins obscurci – de la Vérité universelle.

L'exemple de Moïse montre qu'il y a quelque chose en l'homme qui échappe aux conditions ordi-

naires de l'humanité terrestre, et là se situe la trace d'une dimension qui reste voilée à la plupart des êtres humains. L'exploration de cette dimension constitue le tronc commun de toutes les approches spirituelles et religieuses. C'est en effet cette dimension qui est également évoquée dans le Coran à propos de la création de l'homme « à partir de l'argile » et auquel Dieu « insuffle de Son Esprit » (Coran XXXVIII, 71-72) ou dans l'Ancien Testament où il est écrit que « Dieu créa l'homme à Son image » (Genèse I, 27).

2

Prophétie et sainteté

Aborder la notion de « prophétie » de nos jours ne va pas de soi car cette notion a pu revêtir au cours des siècles des sens bien différents selon le contexte où elle a été utilisée. À cet égard, la définition même du mot « prophète » mérite que l'on s'y arrête afin de percevoir sa signification profonde telle qu'elle est entendue initialement dans les trois religions dites monothéistes issues d'Abraham (judaïsme, christianisme, islam) et telle qu'elle est notamment rappelée dans le Coran. C'est ainsi que l'on peut distinguer trois catégories d'hommes qui se différencient des autres hommes par un degré d'élévation spirituelle remarquable et par une fonction bien spécifique : les messagers, les prophètes et les saints.

Au sommet de la hiérarchie de la Révélation se situent les *rassûl*, littéralement les « messagers » de Dieu ou les grands envoyés. Tout *rassûl* est choisi par Dieu, par un acte de Sa Grâce, pour être l'instrument d'une Révélation majeure. Cette Révélation est généralement destinée soit à un peuple très nom-

breux, soit à l'humanité tout entière. Dieu révèle à Son envoyé Sa Parole, qui devient un Livre sacré pour les hommes, contenant les Commandements divins, une Loi sacrée relative au comportement extérieur et intérieur de chacun, ainsi que les moyens pour chaque homme et chaque femme d'entamer le retour vers son Seigneur. Ces grands envoyés sont très rares et exercent leur mission à un moment particulier du cycle de l'humanité. Leur apparition marque une étape nouvelle de la Révélation et, par conséquent, de l'évolution humaine. Chaque nouvelle « descente » de la Révélation divine à travers eux vient à la fois confirmer les Révélations précédentes et les compléter, les parfaire sur certains points, et les adapter aux nouvelles conditions du temps.

Parmi les messagers, la tradition islamique en dénombre six qui ont marqué profondément l'histoire de l'humanité : Adam, qui descendit sur terre « avec les Paroles de Son Seigneur », Noé, Abraham, Moïse, Jésus et Muhammad. On les appelle parfois « envoyés législateurs » parce que chacun d'eux reçut une Loi nouvelle, adaptée aux nécessités du temps. Muhammad est le dernier messager pour notre cycle, c'est en cela que l'islam, la religion qu'il a révélée, est la tradition spirituelle qui représente la synthèse des précédentes. Cependant, les musulmans considèrent que la Révélation est une continuité et qu'elle rappelle sans cesse, mais sous des modalités adaptées à des peuples et à des époques différents, le même message d'Unicité de Dieu. C'est ainsi qu'il n'y alors aucune prééminence à accorder à l'un des envoyés tel que le stipule le Coran :

« Nous croyons en Dieu, à ce qui nous a été révélé, à ce qui a été révélé à Abraham, à Ismaël, à Isaac, à Jacob et aux tribus d'Israël, à ce qui a été donné à Moïse et à Jésus, à tout ce qui a été donné aux prophètes de la part de leur Seigneur. Nous n'avons de préférence pour aucun d'entre eux : nous sommes musulmans » (Coran II, 136).

La Providence a voulu que les six *rassûl*, ou grands envoyés de Dieu, particulièrement marquants pour l'humanité appartiennent à un rameau spécifique de l'humanité : le rameau sémitique. On pourrait d'ailleurs presque dire qu'ils sont issus les uns des autres. La Révélation eut donc son berceau au Proche-Orient, en Palestine et dans la péninsule arabique. Avec chacun de ces grands envoyés, une communauté se constitua et une religion nouvelle apparut, bien qu'en réalité ces envoyés aient toujours prêché une seule et éternelle religion, celle du Dieu un et éternel. Le cas de Jésus est assez singulier sous deux aspects particuliers. Premièrement, s'il est venu apporter des assouplissements à la Loi judaïque initiale, il n'avait pas pour fonction d'abroger les prescriptions révélées à Moïse :

« N'allez pas croire que je sois venu abroger la Loi apportée par Moïse : je ne suis pas venu l'abroger, mais l'accomplir » (Matthieu V, 17).

En second lieu, parmi les grands envoyés, Jésus est celui qui doit revenir sur terre pour clore le cycle de l'humanité présente[1].

Le deuxième type d'envoyés est désigné par le terme arabe *nabi*, que l'on traduit littéralement par « prophète ». Il s'agit d'hommes saints ayant également reçu une Révélation divine dont ils se font les humbles serviteurs. Cependant, à la différence des *rassûl*, leur message n'est destiné en général qu'à un petit groupe d'hommes, et parfois même ils doivent le tenir presque secret. Ils peuvent donc être soit *nabi* manifestés, soit *nabi* non manifestés, à la différence du *rassûl* qui, lui, est toujours manifesté. Le *nabi*, quelle que soit la Révélation qu'il est chargé de transmettre, demeure placé sous la Législation apportée par le *rassûl* qui l'a précédé. En effet, il n'apporte jamais une Loi nouvelle pour l'humanité. Tel est par exemple le cas des prophètes de la Bible, comme David ou Salomon, qui exhortaient le peuple juif à revenir à la Loi apportée plusieurs siècles auparavant par Moïse. La tradition islamique rapporte qu'il y eut cent vingt-quatre mille *nabi* parmi lesquels certains sont cités dans le Coran. Beaucoup d'entre eux étaient issus du Proche-Orient. Quatre seulement vinrent d'Arabie. On ne saurait dire où et quand apparurent les autres.

L'auteur soufi 'Ayn al-Quzat Hamadani (1098-1131) dénombre trois signes propres aux prophètes et aux envoyés[2]. Le premier consiste à produire des miracles que personne n'est capable de faire, parmi lesquels : fracturer la lune, ressusciter les morts, faire jaillir une source du bout de ses doigts ou encore converser avec les animaux. Le deuxième signe réside dans le pouvoir de connaître tous les états de l'autre monde au moyen de la contemplation et de la vision directe, à savoir : les mondes supé-

rieurs, les mondes inférieurs et tous les êtres qui peuplent ces mondes. Le troisième signe consiste à saisir et à connaître à l'état de veille, que ce soit au moyen de la vision proprement dite ou de l'intuition, tout ce qu'il est donné au commun des mortels de saisir pendant les phases de sommeil.

En troisième lieu, afin de vivifier de façon permanente la tradition spirituelle, Dieu envoie auprès des hommes, à toutes les époques, les *wali*, que l'on appelle couramment les « saints » de Dieu. En réalité, le mot *wali* signifie « celui qui est proche » de Dieu, en union avec Lui et vivant dans Son Amour. On ne connaît pas le nombre de *wali* ayant séjourné sur terre, mais leur présence parmi les hommes est nécessaire en tout temps et auprès de toutes les communautés. La dégradation des dispositions spirituelles de l'humanité au cours du dernier siècle est d'ailleurs liée au fait que le nombre de *wali* parmi les hommes s'est considérablement réduit. Parmi les *wali* se trouvent les guides spirituels authentiques, que l'on nomme *shaykh* dans la tradition soufie, qui ont une Autorisation divine pour transmettre un enseignement auprès d'une communauté de disciples. Ces saints de Dieu sont l'actualisation de la présence prophétique en une période donnée. Dans les conditions présentes de l'humanité, c'est vers ces *wali* que les aspirants à la Proximité divine doivent tourner leur regard, car ce sont les saints de Dieu qui sont dépositaires de l'esprit et du souffle initialement présents dans la Révélation.

Un *nabi* est toujours un *wali*, recevant de surcroît une mission particulière. Parallèlement, le *rassûl* est toujours également un *wali* revêtu de la qualité de *nabi*, c'est-à-dire de la dignité prophétique, et recevant, de surcroît, la grandiose mission de révéler la Parole de Dieu à un grand nombre d'hommes et de femmes. Il faut donc bien souligner que la qualité de prophète ou de grand envoyé apparaît au cœur même de la qualité de *wali*, saint et sage de Dieu, vivant par et pour l'Amour de Dieu, dans le cercle mystérieux de la Proximité divine. C'est ainsi qu'au sein du soufisme, on distingue pour les *wali* des typologies de réalisation spirituelle qui se réfèrent à une coloration propre à tel ou tel prophète : on évoquera par exemple une réalisation abrahamique en référence à Abraham, mosaïque en référence à Moïse, christique en référence à Jésus ou encore muhammadienne en référence à Muhammad.

Un épisode de la vie de Muhammad permet de mieux saisir cette notion de coloration prophétique caractéristique des modalités de réalisation spirituelle d'un *wali* :

> « Après la bataille de Badr, le Prophète Muhammad s'en revint à Médine avec le butin pris sur les polythéistes et soixante-dix prisonniers de guerre.
>
> Il décida de solliciter le conseil du fidèle Abû Bakr sur le sort de ces prisonniers et lui demanda : "Comment penses-tu qu'il faut agir vis-à-vis de ces prisonniers ?" Abû Bakr répondit : "Il s'agit là de ton peuple, des fils de ton oncle maternel. Si tu les tues, ils iront en enfer. Par contre, si tu les relâches contre une rançon, peut-être que Dieu les incitera à devenir monothéistes et ce que

tu auras pris d'eux comme richesse constituera un raffermissement pour les musulmans et une force d'appoint pour les futurs combats contre leurs ennemis."

Puis le Prophète se tourna vers son compagnon 'Omar et lui demanda : "Et toi, qu'en penses-tu ?" 'Omar répondit : "Tu as devant toi les chefs des polythéistes et leurs héros, alors exécute-les et Dieu ne manquera pas, de par Ses Bienfaits, de pourvoir aux besoins des musulmans."

C'est alors que Muhammad, se tournant vers Abû Bakr, fit la réflexion suivante :

"Ton semblable parmi les anges est l'ange Michel [Mikail], car il ne descend sur terre qu'avec la Miséricorde (*ar-rahmah*). Et ton type spirituel, parmi les prophètes, est Abraham, lorsque celui-ci s'exprima en ces termes : 'Qui me suivra, fera partie des miens ; et pour qui me désobéira, Tu es Celui qui pardonne tout et qui fais preuve de Miséricorde' (Coran XIV, 36). Mais ton type spirituel est aussi celui de Jésus, quand celui-ci s'exprima en ces termes : 'Si Tu les châties, ils sont néanmoins Tes serviteurs ; et si Tu leur pardonnes, c'est Toi qui es, en vérité, le Tout-Puissant, le Sage'" (Coran V, 118).

S'adressant ensuite à 'Omar, le Prophète lui dit : "Ton pareil parmi les anges est Gabriel, car il descend sur terre avec le châtiment et la rigueur. Et ton type spirituel parmi les prophètes est Noé, quand il s'écria : 'Mon Seigneur ! Ne laisse sur terre aucun habitant parmi les incrédules !' (Coran LXXI, 26). Mais tu as également le type spirituel de Moïse, lorsqu'il s'écria contre Pharaon et les siens : 'Notre Seigneur ! Anéantis leurs richesses et endurcis leurs cœurs, afin qu'ils ne croient pas jusqu'au moment où ils verront le châtiment douloureux' (Coran X, 88)."

Le Prophète Muhammad suivit en définitive la position d'Abû Bakr[3]. »

La qualité d'héritier d'un prophète est donc essentiellement une conformité au type spirituel particulier représenté par celui-ci. Cet héritage est parfois total, mais il peut être partiel. Il faut bien saisir que la relation ainsi établie entre le saint et son modèle prophétique n'est pas un vague patronage, mais qu'elle serait plutôt à comparer avec la transmission d'un patrimoine spirituel. C'est ainsi que cette relation marque de caractères précis et repérables le comportement, les vertus caractéristiques et les charismes du *wali*.

Parmi les saints connus dans l'histoire du soufisme, une telle discrimination a pu être évoquée de façon assez précise. Ainsi, Muyid-dîn Ibn 'Arabi (1165-1240) dit de lui-même qu'il fut christique à ses débuts, puis mosaïque, puis *hûdi* (dérivant du prophète Hûd), après quoi il hérita successivement de tous les prophètes et, en dernier lieu, de Muhammad lui-même[4]. Un même *wali* peut donc cumuler plusieurs héritages prophétiques successivement au cours de son existence, il peut aussi hériter de plusieurs prophètes en même temps ou ne recevoir qu'une part de l'héritage de l'un d'eux : dans l'un ou l'autre de ces cas, l'identification devient délicate, les traits distinctifs étant trop nombreux ou au contraire trop rares. La complexité des modes de réalisation spirituelle interdit donc une application trop mécanique de ce type de typologie. Si les conjectures sont permises, et reposent quelquefois sur des évidences qui écartent le doute, seul le gnostique authentique saura grâce à sa perspicacité spirituelle (*firasa*) ou à un dévoilement (*kashf*) interpréter sans erreur et en

toute circonstance les signes de l'empreinte prophétique sur la personne du *wali* ou dans les actes et les propos qu'on relate à son sujet.

Certains cas sont cependant exemplaires. C'est ainsi que les auteurs soufis s'accordent à considérer que la science propre à Jésus était celle de Mansour al-Hallaj (857-922). On attribue à Hallaj la phrase : « C'est dans la religion de la croix que je mourrai ! » ou encore : *Ana l-Haqq !* (Je suis la Vérité !) dont la signification est à rapprocher de la parole de Jésus : « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie » citée dans l'évangile de Jean (XIV, 6). Les miracles que la tradition soufie associe à Hallaj et sa « passion » sur la croix confirment cette parenté[5].

Concernant la parenté que l'on peut établir entre un *wali* et Moïse, certains détails de la rencontre de Moïse avec Dieu sur le mont Sinaï permettent de retenir un premier critère de discrimination :

> « Quand Moïse descendit du mont Sinaï avec les tables de la Torah, il ne savait pas que la peau de son visage rayonnait depuis qu'il avait parlé avec Dieu. Quand Aaron et tous les fils d'Israël virent l'éclat du visage de Moïse, ils eurent peur de s'approcher de lui. [...] Lorsque Moïse finit de parler avec eux, il mit un voile sur son visage » (Exode XXXIV, 29-35).

Ibn 'Arabi explique que lorsque Moïse revint de la rencontre avec son Seigneur, Dieu revêtit de lumière son visage afin que l'on reconnaisse par ce signe l'authenticité de ce qu'il déclarait. Nul ne pouvait le voir sans être aveuglé tant cette lumière était violente, si bien qu'il dut recouvrir son visage d'un

voile afin que ceux qui regardaient sa face ne soient pas exposés à un mal[6].

Ibn 'Arabi cite l'exemple d'un soufi du Maghreb, Abû Ya'za (1046-1176), à qui Dieu avait accordé ce même signe miraculeux : nul visiteur ne pouvait voir le visage de Abû Ya'za sans perdre la vue. Il frottait alors le visage de celui qui l'avait regardé avec un des vêtements qu'il portait et Dieu rendait la vue au visiteur. Parmi ceux qui vinrent le visiter et furent ainsi aveuglés se trouve le *shaykh* Abû Madian al-Ghawt (1126-1187). Abû Madian frotta ensuite ses yeux avec le vêtement que portait Abû Ya'za et recouvra la vue. Les miracles d'Abû Ya'za sont restés célèbres au Maghreb, et notamment sa longévité et sa façon d'utiliser son bâton pour chasser les bêtes sauvages. Ces deux derniers éléments peuvent également être considérés comme des traits complémentaires permettant de confirmer la parenté spirituelle entre Abû Ya'za et Moïse.

Ahmad Badawi (1200-1276), le célèbre saint de Tanta en Égypte, avait de grandes similitudes avec Abû Ya'za et, comme lui, il se voilait le visage. Un jour, sur la demande insistante d'un de ses disciples, il accepta de relever son voile et le disciple indiscret périt sur-le-champ. Il était surnommé l'« homme aux deux voiles » et avait l'autre particularité de pouvoir jeûner quarante jours et quarante nuits. L'auteur soufi 'Ali Hûjwiri (990-1077) précise que ce type de jeûne de quarante jours fut lui-même institué par Moïse ainsi que le relate le Coran (VII, 138)[7].

Ibn 'Arabi met en garde contre les méprises que peut entraîner le comportement d'un *wali*, son rap-

port privilégié avec un prophète antérieur à l'islam dont il est l'héritier spirituel pouvant le conduire par exemple, lorsqu'il est à l'agonie, à invoquer le nom de Moïse ou de Jésus, ce qui peut le faire soupçonner à tort d'être devenu juif ou chrétien[8]. Ibn 'Arabi a entrepris une description très détaillée des hommes de Dieu du point de vue de leurs fonctions spirituelles. Ceux-ci se répartissent en de nombreuses catégories et leurs états spirituels sont divers, mais certains d'entre eux possèdent tous les états et appartiennent à toutes les catégories à la fois.

La première est celle des pôles (*qûtb*) qui totalisent tous les états et toutes les stations, soit de façon immédiate, soit de façon dérivée. Le pôle désigne un seul être à chaque époque, qui est alors le maître de la communauté pour son époque. Parmi les pôles, il en est dont l'autorité se manifeste extérieurement et intérieurement. Tel fut le cas notamment des quatre premiers califes (Abû Bakr, 'Omar, Outhman et 'Ali). Mais la plupart des pôles n'ont pas d'autorité extérieure apparente.

Le pôle a pour assesseurs un substitut et deux imâms : l'imâm de la gauche veille sur l'équilibre du monde, et l'imâm de la droite veille sur le monde des esprits. Tous les quatre constituent la catégorie des piliers (*awtad*). Ibn 'Arabi déclare avoir connu à Fès un des piliers de son époque qui se nommait Ibn Ja'dûn al-Hinnawi (mort en 1201) et qui gagnait sa vie en tamisant du henné[9]. Quand Ibn Ja'dûn était absent, personne ne s'en apercevait ; quand il était présent, nul ne lui demandait son opinion ; lorsqu'il arrivait quelque part, nul ne songeait à lui souhaiter la bienvenue ; lorsqu'un sujet était débattu devant

lui, les interlocuteurs discutaient comme s'il n'était pas là. La transparence du saint était donc totale.

En dehors des quatre piliers, Ibn 'Arabi dénombre près de quatre-vingts catégories d'hommes spirituels. Parmi eux, il y a les solitaires (*afrâd*) qui ne sont pas soumis à l'autorité du pôle. Les solitaires sont généralement exposés au blâme et à l'incompréhension, car ils reçoivent de Dieu une science qui n'est connue que d'eux seuls. L'illustration de ce point est donnée par l'histoire de Moïse et Khadir qui fait partie des *afrâd*[10]. En dépit de ses promesses successives de garder le silence, Moïse finit par s'étonner du comportement singulier de son compagnon car celui-ci possède une science qui dépasse l'entendement de Moïse[11]. En conclusion, Ibn 'Arabi précise que, dans chacune de ces catégories évoquées, y compris celle des pôles, se trouvent aussi bien des hommes que des femmes, car il n'y a pas de qualité spirituelle qui appartienne aux hommes sans que les femmes y aient également accès.

D'autres maîtres du soufisme ont établi une typologie des attributs de la Sainteté. Parmi eux, Sidi Hamza al-Qadiri Boudchich (né en 1922) propose une classification des *wali* en trois catégories : les saints cachés, les hommes vrais et les serviteurs de Dieu[12].

Les saints cachés ne sont pas connus de leurs contemporains pour leur sainteté. Ils peuvent disposer de dons tels que des visions spirituelles et des facultés de discernement, mais ils n'ont pas la fonction d'éduquer des disciples. Cependant, dans certaines circonstances, ils peuvent être amenés à formuler ponctuellement des conseils ou à encadrer

provisoirement la progression d'un chercheur de vérité dans l'attente qu'il rencontre celui qui deviendra son *shaykh*.

Le second type de *wali*, l'homme vrai, est celui qui développe la capacité de voir l'Unité à travers la multiplicité ; il perçoit l'océan au-delà des vagues houleuses. Il est en lien permanent avec son Seigneur et il a la vision que nous sommes tous d'une seule Lumière, qu'il n'y a pas de distinction entre les individus et qu'en vérité il n'y a que l'Union. Les choses ne sont alors plus vues comme un ensemble de parties, car toutes sont réunies en Un.

Le troisième type correspond au plus haut degré de la sainteté car il s'enracine dans la station de la servitude (*'ubûdiyya*). Ainsi que le rappelle le Coran (XVII, 11) : « Gloire à Celui qui a élevé Son serviteur ! » Dans ce verset, le terme « serviteur » est précédé du pronom divin « Son » : c'est la présence de cette double dimension qui confère au degré de la servitude toute sa valeur.

Sidi Hamza al-Qadiri Boudchich évoque également avec précision le processus qui conduit les saints à développer en eux la vision prophétique :

> « Les saints ont chacun une vision prophétique qui leur est propre. À cet égard, ils sont donc à des degrés divers. La vision prophétique peut être de deux natures : universelle ou partielle.
>
> Ceux qui ont la vision universelle voient la Réalité prophétique à travers tous les êtres créés et tout ce qu'ils voient leur apparaît comme émanant de cette Lumière.
>
> Ceux qui atteignent la vision partielle voient la Réalité prophétique sous une forme personnalisée. Ils

entrent en contact avec le Prophète et reçoivent alors ses orientations et son enseignement.

Cette deuxième forme est supérieure à la première et elle n'est donnée qu'à ceux qui sont parvenus à de hauts degrés de maîtrise dans la voie. Elle est donnée aux plus grands parmi les saints.

Les grands saints sont ceux dont la source d'inspiration est à la fois la Réalité divine et la Réalité prophétique. Ceux qui reçoivent de ces deux sources sont appelés "isthme (*barzakh*) entre les deux mers". Ils allient en eux la Loi (*chari'a*) et la Vérité intérieure (*haqiqa*)[13]. »

La notion d'« isthme entre les deux mers » se retrouve dans le passage coranique où Moïse choisit de partir à la rencontre de Khadir, l'initiateur mystérieux. Moïse dit alors :

« Je ne cesserai pas de marcher jusqu'à ce que j'aie atteint le confluent des deux mers, même si cela doit durer de longues années » (Coran XVIII, 60).

3

Imran, le père caché

L'ancienne civilisation égyptienne, à l'instar d'autres établies en Mésopotamie à la même époque, est connue pour avoir été l'une des plus vieilles civilisations du monde, et a constitué un État organisé doté de l'ordre social le plus avancé de son temps. Trois facteurs contribuaient grandement à son essor : l'écriture y fut découverte et utilisée dès le troisième millénaire avant Jésus-Christ ; la fertilité et les possibilités de communication apportées par le Nil avaient été mises à profit ; enfin, l'Égypte se trouvait naturellement protégée des agressions extérieures de par la nature de son territoire entouré de déserts, de montagnes et de mers. Les Égyptiens s'étaient établis dans la vallée du Nil du fait de l'abondance des eaux de ce fleuve qui leur permettait de cultiver la terre en irriguant sans être dépendants de la saison des pluies. Le parcours étroit du Nil à travers le pays n'était pas propice à l'établissement de larges zones résidentielles autour du fleuve, et par conséquent la population égyptienne était répartie dans des petites villes et des villages se succédant le long des rives. Ainsi, quiconque exerçait

un contrôle sur ce fleuve exerçait par conséquent un pouvoir sur le vecteur le plus important du commerce et de l'agriculture de l'Égypte.

Le roi Ménès (ou Narmer) est connu pour avoir été le premier souverain égyptien ayant unifié toute l'ancienne Égypte en un seul État, vers le troisième millénaire avant Jésus-Christ. Le terme « pharaon » désignait à l'origine le palais où vivait le roi égyptien, mais, avec le temps, il servit progressivement à désigner le roi d'Égypte lui-même. Étant les possesseurs, les administrateurs et les chefs de l'État dans sa totalité, ces pharaons furent facilement acceptés comme étant des incarnations de la plus grande divinité de la religion polythéiste propre à l'ancienne Égypte. L'administration des terres égyptiennes, leur répartition, leurs revenus, ainsi que tous les services et domaines du pays, étaient gérés au nom du pharaon. Celui-ci était considéré comme un être saint et il n'y eut donc qu'un pas vers sa divinisation, pas qui fut aisément franchi. Et les pharaons eux-mêmes se mirent à croire en leur caractère divin. Certains termes utilisés par Pharaon lors de sa conversation avec Moïse, mentionnés dans le Coran, prouvent qu'ils avaient vraiment adopté cette croyance. Ainsi, Pharaon essaya d'intimider Moïse en disant : « Si tu adoptes une autre divinité que moi, je te ferai jeter en prison ! » (Coran XXVI, 29) et il déclara aux gens autour de lui : « Je ne connais pas pour vous de divinité autre que moi » (Coran XXVIII, 38).

La religion de l'ancienne Égypte était divisée en différentes branches, dont les plus importantes étaient la religion officielle de l'État, les multiples croyances des gens du peuple et la foi dans la vie après la

mort. Selon la religion officielle de l'État, le pharaon était un être divin. Il était l'incarnation vivante sur la terre des dieux de la population, et son devoir était l'exercice de la justice et la protection de cette population. Les croyances répandues au sein du peuple étaient extrêmement complexes et comprenaient notamment l'adoration de divinités représentées sous la forme de corps humains surmontés de têtes d'animaux. Ces croyances étaient tolérées, mais si des individus venaient contredire la religion officielle de l'État, ils étaient opprimés par les pharaons successifs. Les Égyptiens demeurèrent isolés du monde extérieur de par leur position géographique et ils adoptèrent une attitude hostile à toute innovation et à toute remise en question. La religion de leurs ancêtres devint leur valeur fondatrice.

Le prophète Joseph (Youssouf), fils de Jacob (Yaqoub) et petit-fils d'Isaac, fit en son temps le voyage du Proche-Orient jusqu'en Égypte. Il s'installa près du delta du Nil et bientôt, à la suite de diverses circonstances, ce fut la totalité de la communauté d'Israël qui vint prendre refuge sous l'autorité du pharaon de l'époque. Grâce à sa fiabilité dans l'art d'interpréter les rêves, Joseph était devenu son homme de confiance et la communauté hébraïque put vivre pendant un certain temps sa religion en toute liberté. Mais, après la mort de Joseph, les conditions de vie des Hébreux devinrent précaires car l'attitude à leur égard des pharaons qui se succédèrent devint de plus en plus intolérante envers le monothéisme. La communauté hébraïque fut bientôt soumise à l'exécution des basses besognes et réduite à l'esclavage. Les Égyptiens forcèrent les enfants

d'Israël à faire tout type de travail sans aucun salaire. Le pharaon avait à sa disposition des milliers d'Hébreux qui le servaient et travaillaient sans relâche pour lui, à la ville et dans les campagnes.

Lorsque le temps qui verrait naître Moïse approcha, Pharaon vit une nuit en songe un feu qui, venant de Jérusalem et de la Syrie, arrivait en Égypte, consumait tous les Égyptiens avec leurs maisons et ne faisait aucun mal aux enfants d'Israël[1]. Le lendemain, Pharaon était tourmenté par ce rêve et, comme il avait sous ses ordres une profusion d'astrologues, de magiciens et de devins, il convoqua certains d'entre eux et les interrogea à ce sujet. Tous ses conseillers interprétèrent le songe de la manière suivante : parmi les Israélites naîtrait un enfant qui serait la ruine des Égyptiens. Pharaon ajouta : « J'ai vu que mon trône et mon palais étaient aussi consumés… » Les astrologues lui répondirent : « Cet enfant causera aussi ta perte ! » Désespéré, Pharaon leur demanda : « Comment donc ce rêve de si mauvais augure peut-il être évité ? » Ceux-ci lui affirmèrent : « Nous allons user de stratagèmes et nous allons tout mettre en œuvre pour détourner le cours de la naissance de cet enfant. »

Les magiciens usèrent de leurs pouvoirs de divination et patientèrent jusqu'à ce que survienne la nuit au cours de laquelle la conception de Moïse était prévue par les oracles. Ils conseillèrent alors à Pharaon de faire transporter le banquet et le trône royaux dès le matin dans la vaste arène publique. Les magiciens firent proclamer : « Pharaon invite tous les

Israélites en ce lieu, afin qu'il puisse leur montrer son visage dévoilé et leur témoigner ainsi sa bienveillance. » En effet, pour les Israélites qui étaient captifs, la vue de Pharaon ne leur était habituellement pas permise. Si, par hasard, ils le rencontraient en chemin, la loi les obligeait à se jeter face contre terre, car nul captif, à aucun moment, ne pouvait apercevoir le visage du monarque, le pire châtiment étant réservé à celui qui enfreignait cette injonction. Or, comme l'homme est par nature avide de ce qui est défendu, les Israélites avaient un grand désir de voir ce personnage inaccessible.

« Captifs, rendez-vous dans les arènes, car il y a pour vous l'espoir de voir Pharaon et de bénéficier de sa générosité ! » fut-il décrété. Aussi, quand les Israélites entendirent ces bonnes nouvelles, ils furent très attirés par la perspective de vivre un tel moment privilégié. Ils tombèrent ainsi dans la ruse des magiciens et ils se précipitèrent à l'endroit convenu pour contempler le dévoilement annoncé. Comme convenu, Pharaon leur montra son visage dans l'arène et paraissait très réjoui. Il leur témoigna de la bienveillance, il leur offrit des cadeaux et leur fit moult promesses. Après quoi il leur dit : « Par mesure de sécurité, je vous ordonne de dormir ici cette nuit ! » Les Israélites répondirent avec enthousiasme : « Nous t'obéirons et, si tu le désires, nous resterons même ici pendant un mois ! » À la tombée de la nuit, Pharaon revint rassuré dans son palais et se dit : « La conception de l'enfant était prévue pour ce soir, mais comme les hommes israélites sont tous séparés de leurs femmes, je n'ai plus rien à craindre. »

Imran (Amram dans la Bible) était un Israélite et

provenait de la lignée des Lévi, dont l'ancêtre éponyme était fils du prophète Jacob. C'était un homme de haute renommée qui était le trésorier et l'homme de confiance de Pharaon. Sa femme, très pieuse et nommée Yokhebed selon la Bible, lui avait déjà donné un garçon qu'ils avaient appelé Aaron (Haroun) et une fille, appelée Myriam. Ce même nom d'Imran est employé dans le Coran pour désigner le père de Marie, mère de Jésus (Coran LXVI, 12). Imran désigne donc plutôt le nom d'une famille élue au sein du peuple d'Israël et non une personne en particulier. Ce soir-là, Imran avait accompagné Pharaon jusqu'à chez lui. Pharaon lui ordonna : « Imran, dors devant cette porte et ne cherche pas ce soir à rentrer chez ta femme ! » Imran lui répondit : « Je dormirai à votre porte et je ne chercherai rien d'autre que d'obéir à vos désirs ! » Imran appartenait à la communauté israélite, mais il était pour Pharaon d'une fidélité à toute épreuve. Comment Pharaon aurait-il pu penser qu'Imran désobéirait à ses ordres et accomplirait l'acte qui sèmerait la terreur dans son âme ?

Pharaon se retira dans ses appartements privés et Imran dormit comme convenu devant sa porte. À minuit, sa femme vint à sa rencontre. Elle se précipita sur lui et le sortit de son sommeil en lui embrassant fougueusement les lèvres. Imran se réveilla et fut très attiré par la beauté de sa femme et par son attitude entreprenante. Imran lui demanda : « Mais pourquoi es-donc tu venue me retrouver à cette heure ? » Elle lui répondit : « Par désir pour toi et par Décret divin ! » Il la prit très amoureusement dans ses bras et ne chercha pas à lutter contre le

désir qui montait en lui. Il déposa sa semence en elle et lui dit peu après : « Ô ma femme, cela n'est pas une petite affaire ! La pierre a frappé la pierre et un feu est né, un feu qui tirera vengeance de Pharaon et de son empire. Je suis le nuage, tu es la terre et l'enfant que tu portes est la plante. Dieu est pareil au roi de l'échiquier et nous avons été faits mat. Considère l'échec ou la victoire comme venant du Seigneur, ô mon épouse, et ne considère pas qu'ils viennent de nous, ne regrette rien ! Ce que Pharaon craignait par-dessus tout s'est accompli dès le moment où nous avons partagé cette intimité. Ne révèle à personne ce qui s'est passé ! Ne souffle mot afin de m'éviter tout désagrément ! Bientôt les effets de cet événement vont devenir manifestes car je perçois que des signes clairs sont apparus, ô ma bien-aimée. » Yokhebed rentra peu après chez elle en toute discrétion.

Soudain, au cœur de la nuit, des cris s'élevèrent en provenance de l'arène et l'air fut empli par ces clameurs. Pharaon, terrifié, sortit pieds nus de sa chambre et questionna : « Écoutez donc ! Quel est ce tumulte ? Pourquoi un tel vacarme provient-il de l'arène ? » Imran lui répondit : « Longue vie à notre roi ! Les Israélites se réjouissent sous l'effet de votre grâce. Ils sont gais, ils dansent et battent des mains en signe de remerciement pour votre générosité. » Pharaon dit : « Peut-être que les choses sont telles que tu me les décris, mais tout cela me remplit d'appréhension et d'angoisse. Ce vacarme a blessé mon âme et me cause peine et chagrin amers. » Pharaon faisait les cent pas ; pendant toute la nuit, il était telle une femme à l'heure de l'accouchement. À

tout moment, il s'exclamait : « Imran, ces clameurs me troublent profondément ! » Le pauvre Imran n'avait pas l'intention de révéler les relations intimes qu'il venait d'avoir avec sa femme et comment son épouse s'était unie à lui de sorte que l'étoile de Moïse était apparue. En effet, chaque fois qu'un prophète pénètre dans le sein maternel, son étoile devient visible dans le ciel. L'étoile de Moïse apparut donc dans le ciel pour confondre Pharaon, ses intrigues et ses ruses.

Le jour se leva et Pharaon demanda à Imran : « Va t'informer précisément à propos du vacarme de cette nuit ! » Imran se rendit à l'arène et interrogea l'assemblée : « Quel était ce tumulte ? Le roi des rois n'a pas pu fermer l'œil de la nuit. » Mais Imran put bien vite contempler un spectacle fort étrange : les astrologues, tête nue et vêtements déchirés, se lamentaient sur le sol comme des personnes en deuil. Leurs voix étaient brisées par les lamentations et les gémissements, et ils étaient complètement débraillés. Ils avaient arraché les poils de leur barbe et leurs cheveux, leurs visages étaient tuméfiés, leurs têtes étaient couvertes de terre et leurs yeux remplis de sang. Imran se tourna vers eux et leur demanda : « Que se passe-t-il ? D'où proviennent votre trouble et votre émotion ? Auriez-vous décelé les signes d'une année néfaste ? » Les astrologues se confondirent en excuses : « Ô gouverneur, la main de la Prédestination nous a piégés ! Nous avions élaboré tout un stratagème, et pourtant la destinée s'est obscurcie car l'ennemi de Pharaon est venu à l'existence et l'a emporté sur nous. Durant la nuit, l'étoile de ce garçon est devenue clairement visible au milieu du ciel.

L'étoile de ce prophète est montée dans le ciel et nous, à force de pleurer, avons fait jaillir une pluie d'étoiles de nos yeux ! »

Au fond de lui, Imran avait le cœur joyeux, mais feignait l'accablement en se frappant la tête et se lamentant : « Hélas, hélas, tout est perdu ! » Il faisait semblant d'être furieux et accablé, il déambulait avec outrance, à la manière des fous. Il agissait comme s'il n'était au courant de rien et réprimanda rudement les astrologues : « Vous avez trompé mon roi, vous avez fait preuve de traîtrise et d'envie ! Vous avez incité Pharaon à se rendre à l'arène, vous avez ainsi compromis l'honneur de notre roi. Malheur à vous, car vous vous étiez portés garants de libérer Pharaon de tous ses soucis ! »

Pharaon, à son tour, apprit tout cela et exprima sa sentence : « Traîtres, je vous pendrai sans pitié. Je me suis exposé à la dérision, j'ai gaspillé mes richesses avec mes ennemis, afin que la nuit dernière tous les Israélites soient séparés de leurs épouses. Richesse et honneur ont été dilapidés, tout cela a été fait en vain : est-ce le signe de votre fidélité envers moi ? Sont-ce là des actions dignes de personnes nobles ? Pendant des années, vous avez profité de mes largesses et de vêtements d'apparat ; vous avez tout dévoré selon votre bon plaisir. Est-ce donc là le fruit de votre jugement, de votre sagesse, de votre science ? Vous n'êtes que des parasites, des trompeurs, des gens de mauvais augure. Je vous découperai en pièces et je vous brûlerai ; je vous arracherai le nez, les oreilles et les lèvres ! Je ferai de vous du combustible pour le feu, je rendrai amers vos plaisirs passés ! »

Les astrologues se prosternèrent et tentèrent de défendre leur cause : « Ô Pharaon, s'il est vrai que cette fois le sort l'a emporté sur nous, n'oubliez pas que pendant des années, nous vous avons évité bien des malheurs ! Nous avons accompli pour vous des prodiges qui dépassent l'entendement. Aujourd'hui, nous avons échoué car la semence a pénétré la matrice et la conception a eu lieu, mais nous vous supplions de nous pardonner et nous guetterons avec attention l'heure de sa naissance, ô roi et souverain. Nous observerons dans les étoiles les prémices de sa mise au monde et cet événement ne nous échappera pas ! Si nous échouons encore, libre à vous de nous exécuter, ô vous au jugement duquel nos pensées et nos intelligences sont asservies. » Pendant neuf mois, ils comptèrent ainsi les jours, de peur que la flèche du Destin soit tirée et transperce son ennemi.

Au bout de neuf mois, Pharaon fit apporter son trône dans l'arène et annonça une solennelle invitation : « Femmes d'Israël, accourez avec vos nouveau-nés dans l'arène ! L'an dernier, vos maris furent couverts d'or et de vêtements somptueux, mais cette année, c'est à votre tour d'obtenir ce que vous désirez. On vous prodiguera des vêtements éclatants et toutes sortes de présents ; les enfants seront parés d'or et chacune d'entre vous qui a mis au monde un enfant durant le mois écoulé recevra une abondance de trésors. » Les femmes partirent de chez elles avec leurs bébés dans les bras et se rendirent joyeusement à l'invitation du roi. Chaque femme qui avait accouché récemment se rendit à l'arène sans soupçonner ni la ruse ni la vengeance de Pharaon. Quand toutes

les mères furent assemblées, on leur retira de force tous les bébés mâles, et on coupa la tête de ces pauvres enfants avec cette sentence en guise de justification : « Ceci est une précaution afin que l'ennemi du roi ne grandisse pas et que le désordre soit enrayé. »

Yokhebed portait Moïse dans ses bras, mais était prudemment restée éloignée de cette assemblée et de ce vacarme. Pharaon envoya également des sages-femmes pour espionner chez tous les Israélites. Elles rapportèrent des informations concernant la femme d'Imran : « Il y a chez elle un enfant et elle n'est pas allée à l'arène car elle avait des doutes et des soupçons. Cette femme belle et rusée habite à tel endroit dans la ville. » Alors, une patrouille se rendit chez elle. Sur Ordre de Dieu, la femme d'Imran plaça son nouveau-né dans le four à pain. La Révélation divine faite à la femme précisait que cet enfant était de la lignée d'Abraham, l'ami de Dieu, qui avait été sauvé de la fournaise à Our et que, grâce à la protection de la parole : « Ô feu, sois frais ! » (Coran XXI, 69), le feu ne serait pour l'enfant ni chaud ni dévastateur. Par respect pour cette Révélation, la femme jeta Moïse au milieu des flammes et le feu ne toucha point le corps de l'enfant. La patrouille se retira peu après sans avoir trouvé l'enfant.

Devant ce Soutien divin, toutes les intrigues de Pharaon ne firent que renforcer son échec. Il ordonna de tuer des milliers d'enfants au-dehors alors que Moïse restait en sécurité à l'intérieur, dans la partie supérieure de la maison de sa mère. Au comble de sa fureur, Pharaon fit tuer tous les enfants mâles issus du peuple d'Israël.

« Pharaon était hautain sur terre et divisait les habitants : il opprimait une partie d'entre eux dont il égorgeait les fils et ne laissait vivre que les filles. Il semait vraiment le désordre » (Coran XXVIII, 4).

À propos de cette décision de Pharaon, Ibn 'Arabi fait la remarque suivante :

« Selon sa signification spirituelle, le meurtre des enfants mâles d'Israël dans le but de détruire celui qui allait devenir prophète eut lieu pour que la vie de chaque enfant tué dans cette intention afflue à Moïse, car c'était en supposant qu'il était Moïse que chacun de ces enfants avait été tué. Or, il n'y a pas d'ignorance dans l'ordre cosmique, de sorte que l'esprit vital de chaque victime devait nécessairement revenir à Moïse. C'était de la vie pure, primordiale, n'ayant pas été souillée par des désirs égoïstes. Moïse était donc la somme des vies de ceux qui avaient été tués dans l'intention de le détruire. Dès lors, tout ce qui était préfiguré dans la disposition psychique de chaque enfant tué se retrouvait en Moïse, ce qui représentait une Faveur divine exceptionnelle que personne avant lui n'avait reçue[2]. »

Ainsi, en voulant faire échec à la Prédestination divine et en commettant ces meurtres, Pharaon favorisa par là même la manifestation du prophète qui devait être comme la synthèse des âmes de son peuple. En effet, l'esprit vital, qui se dissout généralement après la mort, peut se transférer en certaines circonstances sur un homme vivant, qui devient alors porteur de l'empreinte de l'âme du défunt. La consti-

tution physique de Moïse était d'une robustesse remarquable, comme le montre notamment l'épisode du puits de Madian où Moïse se révéla être à lui seul plus fort qu'un groupe de bergers. Le Zohar, le livre fondateur de la mystique juive, précise même qu'au regard de Dieu, Moïse n'était pas seulement le représentant du peuple d'Israël, mais ce peuple lui-même dans la mesure où toutes les âmes trouvaient racine dans la sienne.

Les Israélites supportaient avec patience cette terrible épreuve. Cependant les adultes eux-mêmes étaient frappés d'une mortalité inhabituelle, très certainement à cause du chagrin qu'ils éprouvaient. Les Égyptiens allèrent trouver Pharaon et lui exposèrent la gravité de la situation : « Les hommes israélites meurent en grand nombre et tous leurs garçons sont mis à mort. Si cela continue, le peuple d'Israël va être anéanti. Si les Israélites disparaissent, qui donc dans le royaume effectuera les travaux les plus pénibles ? » Alors, Pharaon ordonna de cesser de tuer les enfants juifs pendant un an. Une année s'étant écoulée, Pharaon repensait sans cesse au songe qu'il avait eu et ordonna de nouveau qu'on tue les bébés hébreux.

4

Assia, l'âme pure

Des personnes bien informées prirent à part les officiers de Pharaon afin de gagner une récompense. Ils dénoncèrent la femme d'Imran et recommandèrent d'inspecter scrupuleusement toutes les chambres du haut de sa maison. Une nouvelle Révélation divine fut destinée à la femme d'Imran et lui inspira de jeter l'enfant dans le Nil sans s'inquiéter de son sort :

> « Nous avons inspiré à la mère de Moïse : "Allaite-le, et si tu as peur pour lui, jette-le dans le fleuve : n'aie ni crainte, ni tristesse car Nous te le rendrons et Nous ferons de lui un messager !" » (Coran XXVIII, 7).
>
> « Mets-le d'abord dans le coffre, puis lance celui-ci dans les flots afin que le fleuve le rejette sur la rive, alors Mon ennemi, qui est aussi le sien, le prendra en charge » (Coran XX, 39).

Yokhebed allaita l'enfant pendant trois mois, puis fit faire un coffre de bonne taille. Elle habilla son bébé et le mit dans le coffre dont elle ferma le couvercle. Elle couvrit le coffre de peau et l'enduisit de

bitume afin que l'eau ne puisse pas y entrer, et elle le jeta dans le fleuve. La tradition rapporte encore que le charpentier qui fit le coffre était de la famille de Pharaon, mais qu'il était cependant un homme de confiance pour Yokhebed car il était monothéiste tout comme les Hébreux. Ce charpentier, nommé Harbil, était celui qui, bien des années plus tard, allait trouver Pharaon pour s'opposer à la mise à mort de Moïse ainsi que le révèle le Coran :

> « Un homme croyant, qui appartenait à la famille de Pharaon et qui cachait sa foi, dit : "Tuerez-vous un homme parce qu'il dit : 'Mon Seigneur est Dieu !' alors qu'il est venu à vous avec les preuves évidentes de la part de votre Seigneur ? S'il est un menteur, son mensonge se retournera contre lui. Par contre, s'il dit vrai, ce dont il vous menace vous atteindra !" » (Coran XL, 28).

Ibn 'Arabi compare le coffre lancé sur les flots dans lequel est enfermé Moïse à l'arche d'alliance entre le peuple d'Israël et Dieu au sein duquel repose la grande Paix divine (*sakina*) :

> « Pour ce qui est de la sagesse impliquée dans le fait que Moïse a été mis dans une arche et abandonné au Nil, nous dirons que l'arche correspond au réceptacle humain et le Nil à la connaissance que Moïse a dû assimiler par l'entremise de ce corps, c'est-à-dire par le moyen de la pensée et des facultés de sensation et d'imagination. [...] C'est ainsi que Moïse fut exposé dans son arche au Nil afin qu'il réalise par ces facultés les domaines respectifs de la connaissance. Dieu lui apprit par là que si l'esprit est bien le roi de l'orga-

nisme humain, il ne peut le régir que par l'intermédiaire des facultés rattachées à ce réceptacle humain dont le symbole est l'arche. [...] Selon les apparences, le fait que Moïse ait été mis dans l'arche et abandonné au Nil signifiait sa perte. En réalité, c'est par là qu'il a été sauvé et qu'il a pu vivre, de même que l'âme est vivifiée par la connaissance après que s'est dissipée l'ignorance[1]. »

Djalâl oud-dîn Rûmî (1207-1273) évoque par ailleurs le sens spirituel caché dans le fait que Moïse ait pu goûter dès ses premiers jours au lait maternel :

« Étant donné que la vérité et l'erreur ont été mélangées et que la bonne et la fausse monnaie ont été déversées dans le sac du voyageur, on a besoin d'un révélateur qui ait subi avec succès de nombreux tests afin de devenir un critère pour déjouer ces impostures et une norme pour les actes de la Providence.

Donne-lui du lait, ô mère de Moïse, et jette-le dans l'eau : ne crains pas de le mettre à l'épreuve ! Quiconque a bu ce lait de jour de l'Alast (Coran VII, 172) sait distinguer le bon lait en ce monde, comme l'a fait Moïse. Si tu désires tendrement que ton enfant sache effectuer cette discrimination, nourris-le maintenant, ô mère de Moïse, afin qu'il puisse par la suite reconnaître le goût du lait de sa mère, et qu'il ne se perde pas à désirer le lait d'une mauvaise nourrice[2]. »

La mère de Moïse jeta donc l'enfant dans le Nil. Le palais de Pharaon était situé sur les bords du fleuve et il y avait en ce lieu beaucoup d'arbres et un canal de dérivation qui amenait l'eau du Nil jusqu'au palais. Quand le courant entraîna irrémédiablement

le coffre, la mère de Moïse laissa exploser son chagrin et voulut faire savoir que le coffre était le sien afin de le récupérer, mais Dieu intervint :

> « Le cœur de la mère de Moïse fut accablé de douleur. Elle aurait risqué de montrer la cause de son chagrin si Nous n'avions pas raffermi son cœur pour qu'elle reste au nombre des croyantes » (Coran XXCIII, 9).

Le cœur pacifié, Yokhebed retourna sur ses pas et demanda à Myriam, la sœur aînée de Moïse, de marcher le long du fleuve afin de savoir où le coffre allait s'échouer.

> « Elle dit à la sœur de Moïse : "Suis l'enfant !" Celle-ci l'observait de loin sans que personne l'aperçoive » (Coran XXVIII, 11).

Myriam vit que le courant avait emporté le coffre jusqu'à la proximité des arbres qui entouraient le palais de Pharaon. Les esclaves de Pharaon virent le coffre et le sortirent de l'eau, mais ils n'osèrent pas l'ouvrir car ils supposaient que ce coffre avait été perdu par les amis du roi et qu'il renfermait des objets précieux. Ils le portèrent à Assia[3], la femme de Pharaon, qui, elle non plus, n'osa pas l'ouvrir.

Assia était descendante du premier pharaon, contemporain et ami du prophète Joseph. Elle était pieuse, douée d'intelligence et belle de visage. Son mari l'estimait beaucoup, la traitait avec considération et la consultait sur les affaires du royaume. Il l'épousa alors qu'elle était veuve de son frère aîné et

il disait d'elle : « De tout ce que possédait mon frère et de tout ce que renferme mon royaume, rien ne me réjouit autant que la compagnie de cette femme. »

À la vue du coffre, Assia fit dire à Pharaon : « Un coffre provenant du Nil a été trouvé. Je ne l'ai pas ouvert, mais peut-être contient-il des objets précieux… » Alors Pharaon se rendit auprès d'Assia dans l'appartement des femmes et le coffre fut enfin ouvert. On découvrit l'enfant et Assia s'exclama : « Sans doute une malheureuse femme israélite, dans la crainte qu'on ne tue cet enfant, l'aura jeté dans l'eau afin de ne pas voir ce qui lui arriverait ! » Pharaon dit : « Je vais tuer cet enfant ! » Assia lui répliqua alors :

> « Cet enfant nous consolera tous les deux. Ne le tuez pas ! Peut-être nous sera-t-il utile ou le prendrons-nous pour fils ? » (Coran XXVIII, 8).

Et elle pria Pharaon de laisser la vie sauve à l'enfant jusqu'à ce qu'il consente à son désir.

Ibn 'Arabi considère que la femme de Pharaon s'exprima à cette occasion par Inspiration divine et qu'elle fut effectivement consolée en recevant par l'intermédiaire de Moïse la perfection spirituelle. Dans cette perspective, Assia et Pharaon symbolisent la polarité de l'âme humaine : d'un côté, son aspect pur et lumineux, représenté par Assia, et, à l'opposé, son aspect grossier et ténébreux, incarné par Pharaon. L'âme pure d'Assia est naturellement en affinité avec l'énergie spirituelle de Moïse et elle reconnaît spontanément la nature providentielle de ce qui lui est envoyé. Pharaon, quant à lui, rejette

l'arrivée de l'enfant car il pressent que celui-ci va mettre en péril sa puissance et sa domination, tout comme l'âme ténébreuse repousse la lumière des clartés spirituelles, par peur de perdre ce caractère ténébreux qui constitue son identité.

Assia tira l'enfant du coffre, l'adopta et le prénomma Mouscha. En langue copte, *mou* signifie « eau » et *scha* signifie « arbre ». On le nomma ainsi parce que le coffre s'était arrêté contre un arbre dans le fleuve en crue. Ensuite, Assia demanda que l'on amène une nourrice à l'enfant. On amena plusieurs femmes, mais Moïse refusa le lait de chacune d'elles.

> « Nous avions interdit à Moïse le sein des nourrices étrangères » (Coran XXVIII, 12).

Or, la mère et la sœur de Moïse se tenaient à la porte du palais. Lorsque la nouvelle que l'enfant ne voulait du lait d'aucune femme se répandit, Assia fut inquiète car elle craignait que l'enfant ne meure de faim. Myriam, voyant que les servantes de Pharaon cherchaient désespérément une nourrice qui conviendrait au nouveau-né, leur dit :

> « Puis-je vous indiquer une famille qui se chargera pour vous de cet enfant et qui lui sera dévouée ? » (Coran XXVIII, 12).

On alla annoncer cette proposition à Assia qui questionna Myriam et finalement lui demanda d'aller chercher cette nourrice. Myriam amena donc au palais la mère de Moïse. Lorsque Moïse fut en contact avec le sein de sa vraie mère, il se mit à

téter. Assia fut remplie de joie et dit à la mère de Moïse : « Ô femme, demeure chez moi, donne à téter à cet enfant et soigne-le bien ! Quant à moi, je lui apporterai toutes les faveurs ! » La mère de Moïse, qui craignait que les Égyptiens apprennent que l'enfant était le sien, fit cette proposition : « J'ai déjà des enfants, un mari et une maison : je ne peux pas les abandonner. Si vous êtes d'accord, j'emmènerai cet enfant chez moi, et je le nourrirai. Toutes les fois que vous le voudrez, je vous l'amènerai au palais. » Assia répondit : « Qu'il en soit ainsi ! » Alors Yokhebed prit l'enfant et le porta chez elle. Ainsi, le matin, elle avait mis l'enfant dans le coffre et l'avait jeté dans le fleuve et, avant la nuit, Dieu le lui avait rendu en étant fidèle à Sa promesse :

> « Ainsi Nous l'avons rendu à sa mère pour qu'elle soit consolée, qu'elle ne s'attriste pas et qu'elle sache que la promesse de Dieu est vraie » (Coran XXVIII, 13).

Ibn 'Arabi précise le sens de cet épisode :

> « La vraie mère d'un enfant est celle qui l'allaite et non pas celle qui en accouche seulement, car cette dernière porte l'enfant comme un être qui lui est confié, qui croît en elle et qui se nourrit de son sang matriciel sans que la volonté de la mère y soit impliquée, ni sa générosité. [...] C'est donc l'embryon qui est un bienfait pour la mère, parce qu'il se nourrit du sang matriciel et qu'il la protège ainsi du mal que la rétention lui causerait. Tel n'est pas le cas de la femme qui allaite, car en donnant son lait, elle veut conserver la vie de l'enfant. Or, Dieu destina à Moïse comme nourrice la

mère qui l'enfanta pour qu'aucune autre femme en dehors de sa mère n'ait de droit sur lui, et aussi pour qu'elle soit consolée en l'élevant et en le voyant grandir auprès d'elle. Dieu consola aussi Moïse après le séjour angoissant dans l'arche[4]. »

La mère de Moïse s'occupa de l'enfant qu'elle amenait régulièrement à Assia. Lorsque Moïse atteignit l'âge de cinq ans, Assia, jouant un jour avec lui, l'assit sur les genoux de Pharaon en lui disant : « Voici ton fils ! » Pharaon répondit : « Il est certainement à toi, mais il n'est pas le mien ! » Moïse saisit alors la barbe du tyran et arracha quelques poils. Pharaon empoigna aussitôt la main de l'enfant et affirma avec solennité : « Voilà le signe qu'il s'agit là de l'enfant israélite que je cherchais et que je vais tuer ! » Assia calma son mari en faisant une proposition : « Je vais éprouver cet enfant et on saura ainsi s'il a agi avec discernement. Si c'est le cas, tu pourras alors le punir ! » Aussitôt, elle ordonna que l'on apporte deux bassins, l'un contenant un feu et l'autre rempli de rubis. Elle plaça Moïse entre ces deux bassins et dit à Pharaon : « Si spontanément il se dirige vers le bassin plein de feu, nous saurons qu'il a agi à ton égard sans discernement. » Moïse se dirigea tout d'abord vers le bassin plein de rubis, mais Dieu ordonna à l'archange Gabriel (Djibril) de porter la main de Moïse vers le feu, et l'enfant prit un charbon ardent, le mit dans sa bouche, se brûla la langue et éclata en sanglots. Assia dit alors avec soulagement à son mari : « Tu sais maintenant que c'est bien par ignorance qu'il a commis cette faute à ton égard ! » À la suite de cette brûlure, il se forma un nœud à

l'extrémité de la langue de Moïse, ce qui devint un handicap pour son élocution. Lorsqu'il sera devenu homme, Moïse demandera une faveur à Dieu :

> « Dissous le nœud de ma langue, afin que l'on comprenne mes paroles ! » (Coran XX, 27-28).

La mère de Moïse s'occupa de l'enfant jusqu'à ce qu'il devienne adulte. Moïse apprit à monter à cheval, et au cours de chacun de ses déplacements il était accompagné d'un grand nombre de serviteurs de Pharaon. Il bénéficiait de toutes les faveurs de Pharaon, qui l'aimait et l'avait peu à peu adopté comme un fils. Moïse était devenu un homme robuste et doué d'intelligence :

> « Lorsqu'il eut atteint sa maturité et son plein développement, Nous lui avons donné la Sagesse et la Science. C'est ainsi que Nous récompensons tous ceux qui sont vertueux » (Coran XXVIII, 14).

Lorsque Moïse eut trente ans, Pharaon lui donna une femme à épouser et fit, à cette occasion, preuve de beaucoup de largesses : il y eut joie et allégresse dans toute la ville de Memphis lors de la journée de noces. Moïse vécut ainsi jusqu'à l'âge de quarante ans, choyé et environné de gloire et de puissance. Mais le jour vint où, après avoir tué un Égyptien, Moïse fut forcé de quitter le palais afin de fuir la colère de Pharaon. Après ce départ, la souffrance d'Assia fut énorme. Elle apprit alors que c'était le mari de sa coiffeuse qui avait sauvé la vie de Moïse en l'informant de la mort certaine qui l'attendait s'il

ne quittait pas immédiatement le royaume. Cette coiffeuse devint naturellement une confidente fidèle pour Assia.

Bien des années plus tard, Assia apprit que Moïse était enfin de retour à Memphis et qu'il avait demandé à être reçu par Pharaon. Elle fut impatiente d'entendre ce que ce fils adoptif qu'elle chérissait tant avait à dire au tyran. Elle se cacha derrière des tentures pour écouter le message dont était porteur Moïse. Assia entendit les paroles de Moïse et eut spontanément la conviction qu'il était bel et bien un envoyé de Dieu. Elle eut foi en lui et son cœur fut touché sans que ses yeux aient eu besoin de voir un quelconque miracle. Bien qu'elle ne soit pas du nombre des enfants d'Israël, elle eut donc cet immense privilège de faire partie des premiers croyants en la Révélation divine dont Moïse était le porteur. Cette situation allait l'obliger à s'opposer de plus en plus fermement et courageusement à son mari, au risque de perdre son statut et même sa vie. Désormais, pour Assia, le message de Vérité porté par Moïse ne pouvait plus faire l'objet de compromis avec Pharaon.

Rûmî évoque en détail l'entrevue entre Moïse et Pharaon, ainsi que l'orientation parfaite d'Assia qui lui permit de reconnaître avec discernement les paroles de Vérité de Moïse, contrairement à Haman[5], le ministre de Pharaon, dont les mauvais conseils précipitèrent la chute du tyran :

> « Pharaon interrogea Moïse : "Quelle est donc cette chose que tu me demandes ?"

"Cette unique chose, dit Moïse, est que tu affirmes publiquement qu'il n'y a pas d'autre divinité que le Créateur tout-Puissant." […]

Pharaon répondit : "J'ai bien entendu ton message, mais je dois me concerter avec certains membres de mon entourage."

Pharaon rapporta tout d'abord les paroles de Moïse à Assia qui lui dit spontanément : « Réponds favorablement à cette demande !

Car, sous ces propos de Moïse, sont cachées de nombreuses Faveurs divines. Saisis donc cette chance !" […]

Pharaon lui dit : "Maintenant je dois en parler à Haman, car un roi doit écouter les conseils de son ministre."

Assia supplia : "N'en fais rien ! Ne confie pas ce secret à Haman !

Qu'est-ce qu'un vieillard décrépit pourrait comprendre d'un faucon majestueux ?"

Cependant l'orgueil royal ne laissa aucune place en Pharaon pour entendre ce sage conseil et son cœur ne saisit pas cet avertissement. […]

Pharaon raconta à Haman les promesses de Moïse et fit de cette personne égarée son confident privilégié.

Haman réagit violemment et poussa de grands cris de rage.

Il s'emporta et déclara : "Vous qui avez été l'objet d'un culte et qui avez été adoré du monde entier, comment pourriez-vous devenir le serviteur d'un vulgaire esclave ?

Ô empereur, décapitez-moi d'abord avant que mon œil ne puisse voir une pareille ignominie !"

Haman, avec ces paroles sans discernement, égara définitivement Pharaon. Une portion de félicité était à proximité de la bouche de Pharaon lorsque Haman lui coupa soudain la gorge.

Il dilapida en un éclair la bonne fortune de Pharaon.
Que nul roi sur terre n'ait un tel ministre[6] ! »

Dans les jours qui suivirent cette entrevue, Assia ne put avoir de nouvelles de Moïse que par l'intermédiaire de sa coiffeuse, qui était également l'une des rares personnes à connaître la foi de l'épouse de Pharaon. Ce dernier ne tarda pas à être informé que la coiffeuse était une fidèle de Moïse et il décida aussitôt de la mettre à mort. C'est ainsi que la pauvre femme fut brûlée vive, après qu'on lui eut infligé l'une des pires souffrances que puisse vivre une mère : celle de voir ses enfants jetés l'un après l'autre dans le feu. Assia observa ce spectacle depuis ses appartements, impuissante à sauver son amie et confidente. Elle ne put cependant s'empêcher de maudire son époux. Ce dernier apprit par ses serviteurs ce que sa femme disait en cachette et il comprit aussitôt que sa propre femme était l'une des fidèles de ce Moïse qu'il pourchassait avec une fureur sans borne. Assia fut donc emprisonnée à son tour, mais malgré toutes les intimidations, sa foi resta inébranlable et ne faillit à aucun moment. Comme Pharaon ne parvenait pas à faire changer d'avis sa femme, il se résolut à la condamner à être écartelée.

Pendant qu'on lui faisait subir le supplice, la pieuse femme ne fit que maudire Pharaon et son peuple injuste. Avant de mourir, elle se tourna vers Dieu pour adresser une dernière prière :

« Seigneur ! Construis-moi auprès de Toi une maison au Paradis. Sauve-moi de Pharaon et de ses agissements et sauve-moi de ce peuple injuste ! » (Coran LVI, 11).

Dieu exauça sa prière et elle mourut en martyr, devenant ainsi un exemple de foi et d'endurance :

« Avec la femme de Pharaon, Dieu fit un exemple pour les croyants » (Coran LXVI, 11).

Dans la tradition musulmane, Assia est considérée comme une des quatre femmes parfaites au même titre que Marie (Maryam) la mère de Jésus, Khadija et Fatima, respectivement la première femme et la fille du prophète Muhammad[7]. Chacune de ces femmes représente l'archétype d'un mode d'accomplissement spirituel spécifique et les quatre archétypes synthétisent l'ensemble des possibilités propres à la nature féminine : Marie s'accomplit en tant que mère, Khadija en tant qu'épouse, Fatima en tant que fille et Assia en tant que mère adoptive et protectrice.

On retrouve cette même idée avec quelques variantes dans le récit qui relate une vision d'Amina, la mère du Prophète Muhammad, lors de son accouchement : « Lorsque j'ai senti que l'enfant qui était dans mon ventre voulait sortir, je me suis mise à pleurer en réalisant la solitude dans laquelle je me trouvais. C'est alors que, d'un coin de la pièce, j'ai vu quatre femmes de grande taille, portant des vêtements blancs, telles des lunes radieuses. Elles embaumaient d'un parfum magnifique, leur présence dissipait ma solitude et me soulageait dans mon épreuve. Je leur demandai alors qui elles étaient. La première d'entre elles me répondit : "Je suis Marie, fille de 'Imran, et voici à ta gauche

Sarah, la femme d'Abraham. Voici à ton niveau, derrière toi, Hajar, la mère d'Ismaël, et voici devant toi Assia, la mère adoptive et la protectrice de Moïse." »

5

Chouaïb, le maître éducateur

Si Moïse, dans son palais doré, était paré de luxe et de reconnaissance, les Hébreux, pour leur part, subissaient toujours la même oppression. Les Égyptiens leur imposaient de dures corvées et Moïse était impuissant à faire évoluer cette situation. Alors qu'il avait atteint l'âge de quarante ans, un matin, il se rendit à cheval au palais de Pharaon. Il ne le trouva pas, car Pharaon était parti pour Héliopolis, situé à quelques kilomètres de là. Moïse se mit en route et arriva dans cette ville au milieu du jour. Le temps était chaud et la plupart des habitants s'étaient réfugiés dans leurs maisons. Moïse vit de loin deux hommes dans la rue, l'un israélite, l'autre égyptien, qui se battaient. L'Égyptien frappa l'Israélite, qui endurait ces mauvais traitements. L'Israélite aperçut Moïse et cria vers lui pour demander du secours. Moïse intervint et demanda à l'Égyptien de relâcher sa victime. Mais l'Égyptien ne prêta pas attention à ses paroles et poursuivit ses sévices. Alors, Moïse le frappa de sa main, l'Égyptien tomba et mourut sur le coup. L'Israélite était délivré, mais Moïse se repentit aus-

sitôt d'avoir tué l'Égyptien, bien que celui-ci ait été coupable, et dit :

> "L'action que je viens de commettre provient du démon. Mon Seigneur, je me suis fait du tort à moi-même ; pardonne-moi !" Et Dieu lui pardonna ; car Il est Celui qui pardonne, le Miséricordieux » (Coran XXVIII, 15-16).

Ibn 'Arabi précise que Moïse commit cet acte par Impulsion divine et avec l'approbation de Dieu en son for intime, sans toutefois s'en être aperçu[1]. En fait, tout prophète est intérieurement préservé du péché, avant même qu'il reçoive une Révélation divine à ce sujet. Moïse prit alors conscience du Pardon divin et, en guise de remerciement pour cette miséricorde, il reçut la force intérieure pour amender son comportement :

> « Seigneur, grâce aux bienfaits dont Tu m'as comblé, je ne porterai plus jamais secours aux criminels » (Coran XXVIII, 15-16).

En effet, l'homme auquel Moïse porta secours était un égaré bien qu'il fasse partie du peuple d'Israël, ainsi que Moïse put le vérifier le lendemain. On apprit très vite à Pharaon qu'un Israélite avait tué un Égyptien. Le coupable fut recherché sans succès et Pharaon passa la nuit à Héliopolis afin de retrouver le meurtrier. Moïse craignait de se présenter devant Pharaon et d'être puni par le tyran, il resta donc caché en ville. Le lendemain, il sortit avec inquiétude de sa cachette et vit de nouveau l'Israé-

lite qu'il avait secouru la veille, encore une fois aux prises avec un Égyptien. Moïse s'en prit alors à l'Israélite et lui dit :

« Tu es vraiment un provocateur de la pire espèce ! » (Coran XXVIII, 18).

L'Israélite fut irrité par les paroles que Moïse avait prononcées à son égard et craignait que Moïse ne le punisse à son tour. Le ton monta entre les deux hommes. En entendant leur conversation, l'Égyptien comprit que Moïse était celui qui, la veille, avait tué l'autre homme égyptien.

Puis, Moïse s'avança vers l'Égyptien pour le séparer de l'Israélite.

« L'Égyptien interpella Moïse : "Ô Moïse, veux-tu me tuer comme tu as tué l'autre homme hier ? Ne seras-tu qu'un tyran sur terre ? Ne préférerais-tu pas figurer parmi les hommes de bien ?" » (Coran XXVIII, 19).

Moïse fut saisi par ces paroles. L'Égyptien en profita pour s'enfuir prestement et alla porter la nouvelle à Pharaon de ce qui s'était passé. Lorsque Pharaon apprit toute l'histoire, il ordonna aux soldats de capturer le coupable et de l'exécuter. Cependant, Moïse fut prévenu à temps par un inconnu venant de l'autre bout de la ville :

« Ô Moïse, les autorités sont en train de délibérer à ton sujet et ta mort va être décrétée. Il est encore temps de t'enfuir, c'est le conseil que je te donne ! » (Coran XXVIII, 20).

Moïse quitta la ville sur-le-champ sans même emporter le moindre bagage. Comme il n'osait pas retourner à Memphis, il s'enfuit vers l'est, en direction de la Syrie. Madian était dans cette direction la ville la plus proche. Pour y parvenir, il fallait compter environ huit journées de marche, à travers un pays complètement désert. Moïse ne connaissait pas le chemin et demanda à Dieu de le guider :

> « Mon Seigneur daignera-t-Il me diriger sur le droit chemin ? » (Coran XXVIII, 22).

Dieu envoya un ange pour lui montrer la route. Moïse marcha pendant huit jours et huit nuits, les pieds nus et, lorsqu'il arriva, la peau de la plante de ses pieds était tombée, car, étant accoutumé au luxe et au bien-être, il ne connaissait pas la souffrance. Pendant tout le voyage, il n'avait trouvé à manger que quelques herbes. Il arriva aux portes de Madian affaibli physiquement, mais dans une disposition intérieure régénérée par cet exil forcé.

D'un certain point de vue, Moïse avait tout perdu en quelques heures : son statut social, ses richesses, sa famille, la considération que Pharaon lui portait. Une nouvelle période de sa vie marquée par l'exil s'ouvrait devant lui. Il s'agissait là d'une phase de dépouillement extérieur que Dieu lui faisait subir afin de le mettre à l'épreuve sur la force et la sincérité qui animaient sa quête intérieure.

Ibn 'Arabi considère que la peur qui saisit Moïse lors des événements d'Héliopolis ne doit pas être interprétée comme une marque de faiblesse[2]. La peur fait partie de la station de la foi, ainsi qu'il est dit :

« N'ayez pas peur d'eux, mais ayez peur de Moi, si vous êtes croyants ! » (Coran III, 175).

Dieu a donc fait de la peur le résultat de la foi, alors que la science sans la foi ne provoque pas la peur. En effet, le monde passe d'un état et d'une demeure à l'autre. C'est ce passage qui provoque chez les croyants la peur de Dieu, car ils ne savent pas ce que Dieu veut d'eux, ni où Il les transportera, ni dans quels qualité et degré Il les distinguera. Comme ils sont laissés dans l'incertitude, grande est leur peur de Dieu. Quand Dieu établit Son serviteur dans la station de la peur, celui-ci a peur de regarder sa propre ombre, de crainte qu'elle ne soit un voile entre lui et Dieu. Dans ces conditions, ce monde ne saurait être une demeure sûre, même si l'homme y reçoit l'annonce de son bonheur futur. De même, Moïse fut plongé dans une crainte révérencielle qui s'enracine dans la contemplation divine.

Les Madianites étaient issus d'une tribu arabe qui était descendante d'Abraham par un de ses fils appelé lui-même Madian. Ce peuple vivait d'élevage et de commerce. Chaque famille possédait un troupeau de brebis dont elle tirait ses principales richesses. Chouaïb était le prophète qui leur avait été envoyé : il était lui-même madianite et possédait un troupeau. Il est connu dans la Bible sous le nom de Jethro, de Hobab ou de Réouel. Il est considéré par la tradition comme l'orateur des prophètes, car il avait éloquence et talent oratoire pour s'adresser à son peuple.

Le Coran relate qu'il dut réprimander vigoureusement son peuple qui, à une certaine époque, faisait preuve de malhonnêteté :

> « Je suis pour vous un messager digne de confiance ! [...] Pesez les choses avec une balance juste ! Ne diminuez pas la valeur du bien d'autrui et ne soyez pas malfaisants sur la terre en la corrompant ! » (Coran XXVI. 178-183).

La plupart des Madianites réagirent à ses propos en le traitant de menteur et le persécutèrent, ce qui provoqua le Courroux divin :

> « S'adressant au peuple, les notables qui étaient incrédules dirent : "Si vous suivez Chouaïb, alors vous serez de façon certaine parmi les perdants !" Alors le cataclysme s'abattit sur eux et le matin suivant ils gisaient dans leurs demeures. Ceux qui avaient traité Chouaïb de menteur disparurent de la terre comme s'ils n'y avaient jamais vécu. Voilà ceux qui furent parmi les perdants ! » (Coran VII, 90-92).

Une tradition musulmane concernant Chouaïb révèle la coloration de sa nature spirituelle. Il était gratifié de l'Amour divin et il pleurait tant par amour de Dieu qu'il en perdit la vue. Alors Dieu la lui rendit et lui dit : « Ô Chouaïb, pleurerais-tu par crainte du Feu de l'enfer ? Ou bien est-ce par impatience de rejoindre le Paradis ? » Chouaïb répondit : « Je pleure plutôt par amour pour Toi. S'il m'est seulement donné de Te voir, alors mon sort m'importe peu. » Alors Dieu lui révéla : « Félicitations ! Tu vas bien Me rencontrer et Je te donnerai

comme serviteur Moïse, fils d'Imran, Mon interlocuteur. »

Au sein de la tradition soufie, un certain nombre de saints qui ont marqué l'histoire semblent clairement avoir hérité de cette disposition spirituelle caractéristique de Chouaïb. Parmi eux, Rabi'a al-Adawiya (morte en 801), la sainte originaire de Bassora en Irak, est particulièrement célèbre pour avoir évoqué l'amour spirituel avec force et intransigeance[3]. Elle est à l'origine de cette merveilleuse parabole : on dit qu'elle se promenait dans les rues, avec une torche dans une main et un seau d'eau dans l'autre ; lorsqu'on lui demandait pour quelle raison elle avait en main de tels ustensiles, elle répondait : « Je veux, avec mon eau, éteindre toutes les flammes de l'Enfer. Je veux, avec ma torche, brûler toutes les voluptés du Paradis. Ainsi disparaîtront ces deux tentures et les hommes cesseront de prier Dieu par peur de l'Enfer ou par espoir d'entrer au Paradis, mais uniquement pour Sa Beauté éternelle. On n'adore Dieu que pour Lui-même et parce qu'Il est en Lui suffisamment digne d'être adoré. »

À la manière de Chouaïb, Rabi'a a également exprimé le chagrin d'amour et la douleur consécutive au rapprochement et à l'éloignement de Dieu. On rapporte à son sujet que quand Dieu lui infligeait une épreuve, elle était heureuse et disait qu'aujourd'hui l'Ami s'était souvenu d'elle. Quand une journée se passait sans la moindre mise à l'épreuve, elle pleurait abondamment et disait : « Qu'ai-je fait de mal pour qu'Il ne pense pas à moi ? » Dans l'histoire du soufisme, Rabi'a al-Adawiya fut la première à expliciter la notion de l'amour (*hubb*) entre

l'être humain et Dieu. On lui doit également ces vers :

« Je T'aime de deux amours : l'un procurant le
bonheur d'aimer et l'autre parce que Tu es digne
d'être aimé.
Le premier, c'est le souvenir de Toi et le
dépouillement de tout ce qui est autre que Toi.
Le second, c'est le retrait de Tes voiles afin que je Te
voie.
Nulle gloire pour moi, ni en l'un ni en l'autre,
Mais gloire à Toi, et pour l'un et pour l'autre. »

Un autre soufi célèbre dans l'histoire semble revêtir les traits d'une coloration de type « chouaïbienne ». Il s'agit de Abû Madian Chouaïb (1126-1198), qui fut l'un des principaux transmetteurs du soufisme en terre maghrébine. Il était né en Andalousie dans un milieu modeste et est considéré comme le saint patron de Tlemcen. Selon Ibn 'Arabi, ses stations principales étaient le scrupule et l'humilité. Il laissa de nombreuses sentences et de nombreux poèmes. On rapporte que sa parole était si émouvante que les oiseaux s'arrêtaient dans leur vol pour l'entendre et parfois tombaient morts. Mais il ne se laissait pas aller aux facilités : il avertissait ses disciples qu'il ne suffisait pas de faire de belles phrases, que l'effort s'imposait pour trouver le sentier et que, pour suivre ce dernier, il fallait aller de perplexité en perplexité. Il professait que le brisement du cœur du pécheur était préférable au zèle content de soi du vertueux. Ainsi, pour ses disciples, il affirmait préférer pour eux la négligence accompagnée d'humilité plutôt que des

efforts vains empreints d'orgueil. Cette situation où un acte de négligence génère un repentir rappelle la position personnelle de Moïse lors de son arrivée au pays de Madian et de sa rencontre avec le prophète Chouaïb.

Le prophète Chouaïb possédait un important troupeau de brebis dont une petite partie vivait autour de sa maison afin de fournir le lait et la laine. Il avait deux filles très belles qui n'étaient pas mariées : l'une s'appelait Sephora et l'autre Abra. Sephora avait le visage d'un blanc éclatant et un caractère plein de douceur alors qu'Abra était plus mate de peau. Ces jeunes filles gardaient les quelques brebis qui se trouvaient chez leur père et étaient à la recherche d'un berger pour s'occuper du reste du troupeau.

À la porte de la ville, il y avait un puits où les Madianites donnaient à boire à leurs brebis. Ce puits était obturé par une pierre très lourde qui ne pouvait être enlevée que par plusieurs hommes. Quand arrivait le moment de donner à boire aux brebis, les Madianites se réunissaient près de ce puits jusqu'à ce qu'ils soient en nombre suffisant pour soulever la pierre. Puis, ils tiraient le seau, donnaient à boire à toutes les brebis et replaçaient la pierre sur le puits, afin que pendant la nuit les hommes et les bêtes n'y tombent pas. Chaque jour, les filles de Chouaïb amenaient leurs brebis près du puits quand survenait l'heure d'abreuver les bêtes. D'habitude, elles se tenaient éloignées des hommes et n'approchaient du puits que lorsque tous les Madianites

avaient donné à boire à leurs troupeaux. Alors, elles abreuvaient leurs brebis avec l'eau qui subsistait.

Lorsque Moïse arriva au puits, il vit les Madianites qui attendaient d'être en nombre suffisant pour ôter la pierre qui couvrait le puits. Moïse remarqua la présence des deux filles qui se tenaient à distance du puits avec leur troupeau. Il s'approcha d'elles et leur adressa la parole :

> « "Que faites-vous là loin du puits ?" Elles lui répondirent : "Tant que les hommes sont assemblés, nous n'approchons pas du puits, car nous n'avons qu'un père très âgé". » (Coran XXVIII, 23).

Moïse leur dit : « Venez, et je vous donnerai de l'eau afin que vous retourniez chez vous au plus vite. » Moïse s'approcha du puits et demanda aux Madianites pourquoi ils ne tiraient pas l'eau. Ils lui répondirent : « Nous attendons d'être assez nombreux pour enlever la pierre de dessus ! » Alors Moïse s'avança, retira la pierre de dessus le puits, tira le seau à lui seul et donna à boire aux brebis de Chouaïb sans rien demander en échange. Puis, il indiqua aux filles de rentrer chez elles. Ensuite, il se retira à l'ombre d'un arbre et émit cette sentence :

> « Ô mon Seigneur, en vérité je suis pauvre devant le bien que Tu m'as octroyé » (Coran XXVIII, 24).

Dans le passage coranique cité plus haut, les filles de Chouaïb désignent leur père comme étant *shaykh kabir* (Coran XXVIII, 23), ce qui est traduit usuellement par « très âgé » ou « vieillard »[4]. Mais le sens

de ces mots, en langage soufi, est bien différent puisqu'il renvoie, comme nous l'avons déjà vu, à la notion de guide spirituel, et plus précisément ici de maître spirituel de grand renom. En considérant ce sens caché, on peut comprendre les propos des filles de Chouaïb comme une allusion au statut spirituel de leur père, et donc comme une réponse apportée à Moïse en rapport à sa demande intérieure. Cela d'ailleurs éclaire l'une des significations de la parole de Moïse près du puits où il se définit lui-même comme *faqir* (Coran XXVIII, 24), ce qui peut être traduit par « pauvre » ou « nécessiteux ». Mais, en langage spirituel, ce mot désigne aussi le disciple, celui qui est pauvre intérieurement, qui aspire à bénéficier des faveurs du Généreux et qui est prêt à suivre l'enseignement d'un éducateur spirituel.

Ces compléments apportés à l'interprétation possible des versets coraniques montrent que la relation entre Moïse et Chouaïb se situe immédiatement dans un rapport de disciple à guide spirituel et que la demande intérieure de Moïse est en quelque sorte agréée puisqu'il est providentiellement secouru avec cette perspective de rencontrer un maître. Dans ces circonstances, Moïse adopte l'attitude de courtoisie (*adab*) qui convient car il porte secours aux filles de Chouaïb en leur amenant de l'eau, dans l'espoir que lui-même sera intérieurement secouru par la source spirituelle dont Chouaïb est le dépositaire. C'est d'ailleurs ce comportement magnanime de Moïse qui va retenir l'attention de Chouaïb et lui fournir l'occasion de l'inviter chez lui afin de le remercier de son assistance.

Les circonstances relatées dans l'épisode du puits apportent la confirmation de la force physique de Moïse qui, comme le dit Ibn 'Arabi, était la somme des vies de tous ceux qui avaient été tués dans l'intention de le détruire. Moïse est donc doté d'une force à la fois physique et psychique exceptionnelle qui lui permet de traverser le désert sans manger et de soulever une pierre que nul homme normalement constitué ne peut déplacer. Auparavant, c'était déjà cette force peu commune qui avait terrassé l'Égyptien d'un seul coup de poing. D'une certaine manière, la force intérieure de Moïse, qui l'aidera par la suite à vaincre toutes les épreuves de sa mission prophétique, irrigue tout son être et rejaillit de façon spectaculaire sur ses capacités physiques.

Lorsque les filles de Chouaïb furent arrivées chez leur père, celui-ci remarqua qu'elles étaient en avance par rapport à l'habitude et leur demanda : « Pourquoi êtes-vous revenues de si bonne heure aujourd'hui ? » Elles lui répondirent : « Un étranger est venu à notre rencontre et il nous a apporté de l'eau avant tout le monde. Il a ôté à lui seul la pierre de dessus le puits et a tiré le seau. Nous n'avons jamais vu d'homme plus fort que lui. Il avait la tête et les pieds nus et il semblait affamé. » Chouaïb dit à la plus jeune des filles, Sephora : « Va chercher cet homme, afin que nous lui donnions à manger et qu'il se rassasie ! » Sephora retourna au puits et fut intimidée de paraître devant Moïse. Elle lui dit à distance : « Mon père te demande auprès de lui ! » Moïse lui répondit : « Qu'est-ce que ton père veut de moi ? » Elle dit : « Il veut te récompenser du prix de ton action, quand tu nous as apporté de l'eau. »

Moïse se leva et accepta l'invitation. Arrivé à la maison, Moïse fut accueilli par Chouaïb, qui lui demanda de se présenter. Moïse lui répondit : « Je suis fils d'Imran, du nombre des enfants d'Israël, et je suis égyptien. » Moïse fit ensuite connaître à Chouaïb sa position, son histoire et sa fuite d'Égypte causée par la crainte qu'il avait de Pharaon. Chouaïb le rassura :

> « Ne sois plus dans la crainte, car te voilà délivré de la main des infidèles ! » (Coran XXVIII, 25).

Après que Moïse eut mangé et se fut reposé, Séphora dit à son père :

> « Ô mon père, tu cherches un berger, engage donc cet homme, car il est à la fois fort et très pieux. Le meilleur des employés est bien celui qui est fort et pieux ! » (Coran XXVIII, 26).

Chouaïb répondit : « Ô ma fille, tu as pu en effet mesurer sa force. Mais pour sa foi, qu'en sais-tu ? » Séphora répondit : « Lorsque je l'ai invité et que je marchais devant lui pour lui montrer le chemin de la maison, il n'a pas voulu voir mes formes et m'a dit qu'il préférait que je marche derrière lui. » Ayant entendu cela, Chouaïb sentit naître un lien intime avec Moïse et, sachant qu'on ne peut retenir un homme jeune que par le moyen d'une femme, il lui proposa : « Je te donnerai pour épouse une de mes deux filles afin que tu restes en ma compagnie. » Moïse lui précisa qu'il n'avait rien à offrir comme cadeau de noces. Chouaïb lui répondit : « Je

te demande pour cadeau de noces que tu me serves en qualité de berger pendant huit ans et que tu t'occupes de mes brebis. Si tu me sers pendant dix ans, ce sera de ton plein gré. » Chouaïb dit encore à Moïse :

> « "Je ne veux rien t'imposer d'excessif et, s'il plaît à Dieu, tu verras que je suis du nombre des hommes intègres." "C'est une affaire conclue entre toi et moi, dit Moïse. Quel que soit celui des deux termes que j'accomplisse, il n'y aura pas lieu de m'en faire grief. Et Dieu est Garant de nos engagements !" » (Coran XXVIII, 27).

Moïse resta pendant dix ans au service de Chouaïb. Les éléments biographiques existants ne donnent aucun détail sur cette période. On peut cependant considérer, étant donné la dimension spirituelle de Chouaïb, qu'il s'agit là pour Moïse d'une période d'apprentissage et d'initiation spirituels. Ce rapport de proximité, voire d'intimité entre maître et disciple correspond à une situation fréquemment rencontrée dans l'enseignement soufi. À titre d'illustration, Sidi Hamza al-Qadiri Boudchich raconte notamment son apprentissage auprès de son *shaykh* pendant quatorze années :

> « De 1942 à 1955, je suis resté physiquement auprès de mon guide spirituel, Sidi Abû Madian. Je prenais mes repas avec lui et j'essayais de satisfaire le moindre de ses désirs. Je l'aimais beaucoup, j'étais en admiration devant ses faits, ses gestes, ses propos. J'ai aussi pratiqué le *dhikr* en sa compagnie et j'ai alors goûté à des états spirituels extraordinaires[5]. »

À propos du travail de berger qu'exerça Moïse pour le compte de Chouaïb, Rûmî précise qu'il s'agit là pour Moïse d'une étape indispensable dans la préparation qu'il devait subir avant d'accomplir sa mission prophétique :

« Moïse partit à la recherche d'une brebis qui s'était échappée de son troupeau. […]

Il retrouva la brebis toute terreuse, affaiblie et épuisée de fatigue. Moïse la nettoya, et lui caressa le dos et la tête, la cajolant tendrement comme une mère. […]

À ce moment-là, Dieu dit aux anges : "Moïse est digne de la Prophétie !"

Muhammad a dit lui-même que tous les prophètes ont gardé des moutons lorsqu'ils étaient enfants ou jeunes hommes, et que, s'il n'avait pas auparavant subi l'épreuve d'être berger, Dieu ne lui aurait pas accordé sa mission. […]

Afin que leur calme et leur courage puissent se manifester, Dieu fit d'eux des bergers avant de leur conférer la Prophétie[6]. »

Rûmî évoque par ailleurs une anecdote qui serait survenue à Moïse au cours de cette période d'apprentissage où l'on peut mesurer les bénédictions que contiennent les paroles de celui qui avait été choisi par Dieu[7]. Moïse rencontra un jour un berger qui proférait toutes sortes de litanies envers son Bien-Aimé en employant beaucoup d'expressions très familières. Moïse réagit vivement aux propos qu'il entendait et mit en garde ce berger contre cette familiarité qui ne convenait pas lorsque l'on s'adressait à Dieu Tout-Puissant. Le berger fut saisi par les conseils de Moïse, remercia son interlocuteur et

repartit sur son chemin. C'est alors qu'une Révélation divine toucha Moïse dans son intimité en lui reprochant d'avoir agi ainsi car les louanges que clamait le berger étaient sincères et provenaient d'un cœur pur. Après avoir entendu ces reproches divins, Moïse partit à la rencontre du berger pour lui demander pardon. Il le retrouva dans le désert et lui exprima tous les regrets qu'il ressentait. Le berger lui confia qu'il n'avait pas à se désoler ainsi car les paroles qu'il avait prononcées avaient eu un impact inattendu sur son état intérieur : il avait, à ce moment précis, reçu une ouverture intérieure qui l'avait emporté au-delà de lui-même et il en rendait grâce à Moïse.

Dix ans s'étant écoulés, Chouaïb donna Sephora pour épouse à Moïse. Moïse et sa femme demeurèrent encore plusieurs années auprès de Chouaïb et eurent deux fils, Guerchom et Eliézer. Puis, Moïse fit une requête à Chouaïb : « Je crois que le temps est venu pour que je rejoigne ma famille en Égypte. Il est d'ailleurs possible que Pharaon soit mort et que je ne sois plus recherché. Je sollicite ton autorisation pour partir et emmener mon épouse là-bas. » Chouaïb lui répondit : « Ô mon fils, je n'ai aucune richesse à donner en trousseau à ma fille. À part mes brebis, je ne possède rien. Demeure avec moi cette année jusqu'à ce que mes brebis aient mis bas et je te donnerai tous les petits qui en naîtront ! » Moïse resta donc avec Chouaïb cette année-là. Ensuite, Chouaïb invita Moïse à séjourner auprès de lui une année encore afin de constituer un troupeau plus conséquent. Moïse se soumit à cette proposition et

patienta une année supplémentaire, après laquelle Chouaïb lui accorda enfin son autorisation pour rejoindre l'Égypte.

L'autorisation (*idhn*) donnée par un maître spirituel pour accomplir quelque chose est un élément fondateur dans toute prise de décision du disciple vis-à-vis des actions qu'il a à entreprendre. Cette autorisation contient, de par la fonction de celui qui l'accorde, une forme de bénédiction qui va accompagner le disciple dans l'accomplissement de ce qu'il aura à réaliser. Ici, Moïse fait preuve de patience et de courtoisie spirituelle, et attend le moment choisi par son maître pour quitter son foyer. Chouaïb sait alors que la période de formation pour Moïse est terminée et qu'il est désormais prêt à endosser la mission prophétique pour laquelle il est prédestiné.

Moïse partit avec son troupeau en direction de l'Égypte et quitta définitivement le pays de Madian. Le récit biblique évoque les circonstances au cours desquelles Moïse sera amené à revoir Chouaïb bien plus tard. En effet, après que Moïse eut échappé au joug de Pharaon et pu conduire son peuple sur le chemin du Proche-Orient, Chouaïb apprit les faveurs que Dieu avait accordées au peuple d'Israël (Exode XVIII, 1). Il vint alors à la rencontre des Hébreux et fut accueilli avec tous les honneurs par Moïse et Aaron. Chouaïb s'informa avec précision de la façon dont les choses étaient organisées au sein de la communauté et s'inquiéta de la lourdeur de la tâche qui incombait à Moïse.

Chouaïb prodigua alors les conseils suivants à Moïse afin de l'aider à réaliser sa mission auprès de son peuple :

« “Maintenant, écoute ma parole ! Je te donne un conseil et que Dieu soit auprès de toi ! Sois le représentant du peuple d’Israël devant Dieu : c’est toi qui porteras les affaires à Dieu, qui aviseras les gens des décrets et des lois, qui leur feras connaître le chemin à suivre et la conduite à tenir. Et puis tu discerneras, au sein du peuple, des hommes de valeur, craignant Dieu, dignes de confiance, incorruptibles, et tu les établiras comme chefs. Ce sont eux qui apporteront un jugement auprès du peuple. Ils te rapporteront tout ce qui est important, et quant au reste, ils en aviseront eux-mêmes. Allège ainsi ta tâche en te faisant aider ! Si tu parviens à faire cela, Dieu te pourvoira de Ses Indications, tu pourras exercer sereinement ta fonction et ton peuple sera en paix.” Moïse écouta les paroles de son beau-père et fit tout ce qu’il avait dit. Après cela Jethro retourna dans son pays » (Exode XVIII, 19-27).

Une telle évocation aide à prendre conscience de l’importance du rôle de Chouaïb, issu d’une tribu arabe, dans l’accomplissement de la mission qui fut confiée à Moïse auprès des tribus d’Israël. Cela montre avec force que les échanges spirituels authentiques dépassent les frontières claniques dressées entre les hommes, car ils s’appuient sur une dimension universelle qui transcende les différences entre les races, les langues et les cultures et qui est le ferment de toute fraternité.

6

Les Lumières du buisson ardent

Moïse et sa famille partirent du pays de Madian et se dirigèrent vers l'Égypte. Après qu'ils eurent accompli environ cinq journées de marche, ils arrivèrent à proximité du mont Sinaï. Brusquement, le vent se leva, il fit froid et le ciel s'obscurcit. La nuit tombée, Moïse installa le campement et essaya d'allumer un feu. L'austérité du lieu et la rudesse du climat rendaient l'opération difficile. Le froid se faisait de plus en plus vif et Moïse ne parvenait pas à entretenir le feu. C'est alors qu'il aperçut au loin un feu situé au pied de la montagne. Il dit alors à sa famille :

> « Attendez-moi ici car j'ai aperçu un feu ! J'espère pouvoir vous rapporter un tison ainsi que des indications sur la direction à suivre » (Coran XX, 9-10).

Moïse pensait qu'il trouverait autour du feu des voyageurs ou des bergers auprès desquels il pourrait obtenir du bois pour le feu et quelques renseignements pour le chemin qu'il lui restait à accomplir. Il prit son bâton et partit. Lorsqu'il se trouva près de l'endroit qu'il avait repéré, il vit que le feu ne repo-

sait pas sur le sol, mais se situait dans le feuillage d'un arbre épineux.

Moïse fut saisi de crainte et voulut retourner sur ses pas. Mais il entendit une voix qui l'interpella.

> « Cette voix provenait du côté droit de la vallée, dans le bas-fond béni et du milieu de l'arbre : "Ô Moïse, en vérité, c'est Moi le Seigneur des mondes !" » (Coran XXVIII, 30).

Dieu fit comprendre à Moïse par une perception intérieure que cette voix venait de Lui. Moïse se prosterna, parce qu'il avait la certitude dans son cœur que c'était bien la Voix de Dieu qu'il entendait, tant il était irrigué par les Lumières divines. Dieu dit à Moïse avec bonté et affection :

> « Certes, Je suis ton Seigneur ; ôte donc tes deux souliers, car tu as pénétré dans la vallée sacrée de Touwa » (Coran XX, 12).

Dieu voulait ainsi que Moïse accomplisse les devoirs respectueux auxquels ce prophète était tenu en tant que serviteur. En demandant à Moïse d'ôter ses chaussures, Dieu cherchait à accroître l'intimité qu'Il lui accordait.

La manifestation de Dieu à travers le buisson ardent est pour les soufis une source de méditation inépuisable. Comment Dieu, qui est increé, peut-Il interpeller Moïse à partir d'une espèce végétale créée ? Comment penser la jonction qui s'effectue là

entre Immanence et Transcendance divines ? Sur ces questions, l'émir Abd el-Kader (1808-1883) apporte les précisions suivantes :

« Considère le cas de Moïse ! Quand il entendit l'appel venant du buisson ardent, il sut que c'était Dieu qui parlait. Et pourtant le buisson se trouvait dans une direction bien précise de l'espace, alors que Dieu, Lui, n'est dans aucune direction de l'espace.

Beaucoup d'hommes sont incapables de voir Dieu dans les formes où Il Se manifeste et les déterminations particulières qu'Il S'assigne. Ils ont leurs yeux couverts d'un voile qui les empêche de se souvenir de Lui dans le moment même où ils perçoivent les formes manifestées. S'ils ne peuvent entendre Sa Parole, c'est en raison de leur attachement exclusif à la Transcendance divine telle que la conçoivent leurs intellects, sans que cette Transcendance soit chez eux mitigée par l'Immanence dont elle est inséparable dans la Loi sacrée. Ils n'ont pas su que Dieu est infiniment transcendant et exalté au-dessus de toute inhérence, de toute union ou de tout mélange avec la créature, dans le moment même où, sous le rapport de Son Nom l'Apparent (*al-Zahir*), Il Se manifeste dans les formes et est donc appréhendé par tous les sens, perçu par tout organe de perception, interne ou externe. C'est Lui que voit le sens de la vue, Lui qu'entend le sens de l'ouïe, Lui que touche le sens du toucher, car Celui qui Se manifeste est l'Essence même de ce qui Le manifeste.

C'est ainsi que Ibn 'Arabi a pu écrire :

« Si tu dis que Dieu te transcende,
Sa Loi sacrée affirme cependant qu'Il est à portée de main

Et elle affirme aussi, pourtant, Sa Transcendance.
Sois conscient de ceci et cela
Malgré l'infirmité de ton intellect[1] ! »

Rûmî précise qu'en se dirigeant vers le Feu sacré du buisson ardent, Moïse échappait ainsi au feu qui détruit les choses périssables[2]. Ce Feu sacré est la porte conduisant à la libération du monde d'ici-bas et répond à la demande intérieure de Moïse qui est alors perdu et cherche un secours avec humilité. Vue de loin, cette aide semble se présenter sous une forme physique habituelle : un feu qui a été allumé par les hommes. Plus Moïse se rapproche, plus il lui paraît évident que ce feu n'est pas de nature humaine, mais qu'il est un signe de la Présence divine. Comme le précise la Bible : « Le buisson était en feu, mais il n'était pas dévoré par les flammes » (Exode III, 2).

Ibn 'Arabi indique que Dieu parlant depuis le buisson ardent apparut à Moïse sous cette forme ignée parce que Moïse cherchait du feu. Dieu lui apparut donc sous l'aspect d'une théophanie (*tajallî*) dans l'objet de son désir pour qu'il puisse s'orienter vers Lui et ne pas s'en détourner. Si Dieu S'était révélé à lui sous quelque autre forme, non désirée par Moïse, il s'en serait détourné à cause de sa concentration sur l'objet particulier de sa recherche. Or, si Moïse s'était éloigné de Dieu, son action se serait retournée contre lui, et Dieu Se serait à Son tour éloigné de lui. Mais Moïse était providentiellement élu et proche de Dieu, et si Dieu rapproche quelqu'un de Lui, Il Se révèle à lui dans l'objet de son désir, sans qu'il le sache :

« Comme le feu de Moïse,
Qu'il vit par l'œil de son besoin,
C'était en fait la Divinité
Mais il ne La reconnut pas[3]. »

Cependant, ce désir de Moïse de rechercher un feu constitue en lui-même un acte noble et désintéressé de dévouement envers sa famille. Or, Ibn 'Arabi considère que tout le bien réside dans le dévouement pour autrui, dont fait partie le service de sa famille. Cette condition de servitude dans les occupations terrestres est alors en résonance avec le degré de servitude (*'ubudiyya*) qui est la couronne des degrés de sainteté. Moïse est ici au service de sa famille de la même façon qu'il sera au cours de sa mission prophétique au service de son peuple en tant qu'interlocuteur de Dieu. La plus grande récompense de celui qui se dévoue pour Dieu est d'appartenir à la grande famille des gens de Dieu qui bénéficie d'une *protection particulière* semblable à celle dont bénéficiait la maisonnée du prophète Muhammad :

« Ô Gens de la Famille, Dieu veut écarter de vous l'infamie et vous purifier totalement » (Coran XXXIII, 33).

Ibn 'Arabi écrit :

« Par un beau dévouement pour ma famille, j'ai trouvé mon Seigneur.
Dans mon occupation, Il m'a dévoilé Sa Sollicitude.
Sans les miens, je n'aurais pas été un serviteur rapproché, ni un de ceux qui ont reçu maîtrise et mérite.

Si j'avais interdit à mon âme de s'occuper des créatures, elle n'aurait pas suivi la plus droite des voies[4]. »

Ahmed al-Alawi (1869-1934) envisage les circonstances par lesquelles Moïse est accueilli à proximité du buisson ardent comme faisant partie des conditions préalables à l'Agrément divin pour ceux qui sont admis dans le cercle des rapprochés :

« T'a-t-il été dit : "Approche-toi,
Voici Notre Beauté : tu es le bienvenu, jouis-en
Comme tienne, à ton intime convenance" ?
As-tu perçu l'appel de Celui qui appelle et, à Son Ordre, t'es-tu levé ?
As-tu retiré tes sandales comme ceux qui sont imprégnés de la courtoisie de la voie ?
L'infini s'est-il refermé autour de toi de toutes parts ?
T'es-tu précipité d'un seul élan quand est venu l'instant de l'union ?
As-tu fidèlement gardé le Secret de Dieu
Après qu'Il t'a révélé Ses Qualités, te dérobant ainsi à toi-même ?
Tout cela serait preuve de ta proximité.
À défaut, il est des secrets qu'on ne livre pas au plus grand nombre.
Si tu réponds à cette description : honneur à toi !
Sinon, tu es encore éloigné de la Présence du Seigneur[5]. »

Abû-l-Qasîm Junayd (mort en 911) perçoit dans cet événement la pleine expression de l'étendue de la Miséricorde divine dont le souvenir est source de réconfort pour tout être humain. Cette Miséricorde est sans aucune commune mesure avec les repères

habituels de l'humanité, elle échappe à toutes les règles et se déploie selon des chemins qui ne sauraient être appréhendés dans les limites de la raison humaine :

> « Ô mon Dieu, comment pourrais-je désespérer de Ta Miséricorde ? Moïse alla vers Toi pour chercher du feu, et il se sépara de Toi avec le don de Prophétie[6]. »

Pour Hallaj, au cours de l'épisode du buisson, Moïse incarne le type des cheminants (*salikin*)[7]. Pour aller vers la Réalité, attribut de la Nature divine, il faut savoir s'expatrier en suivant les voies étroites jalonnées de feux – tel le buisson ardent – et laisser de côté les déserts qui se creusent. Hallaj énumère quarante étapes mystiques dont l'ultime est « celle des gens de la Paix du cœur et de la purification ». Moïse devient donc la figure d'un périple spirituel et Hallaj annonce l'avènement d'une réalité intérieure que Dieu a créée en Moïse et qui le distingue des autres Prophètes. Il distingue ainsi quatre éléments de méditation spirituelle dans cet épisode.

Le premier est la mise en marche vers le buisson qui flambe :

> « Peut-être reviendrai-je avec une information (*khabar*) ou un tison ? » (Coran XXVIII, 29),

dit le prophète à sa famille. Hallaj précise que lorsqu'il choisit de s'approcher du buisson, Moïse laisse les siens car la Réalité va le prendre pour sienne. Moïse répond là à l'appel de la perspective d'une simple information indirecte et non à l'appel d'une

vision directe. Il s'avance vers le don plénier de lui-même sur un simple appel indirect. Cela montre la grandeur du personnage qui n'a pas besoin d'un signe direct pour se mettre en route.

Le deuxième élément concerne le lieu de la rencontre. Dans la Bible, Dieu recommande à Moïse de ne pas approcher (Exode III, 5) alors que le Coran n'évoque pas cette interdiction. Par contre, les deux textes insistent sur la sacralité du lieu. La montagne du buisson ardent symbolise la stabilité et la grandeur du monde spirituel. Cependant, la Voix parle à Moïse d'un « bas-fond béni » et du « côté droit de la vallée » (Coran XXVIII, 30), car les vallées, qui sont les chemins préférentiels d'épanchement des eaux, symbolisent les divers degrés de perfection de ceux qui s'abreuvent à ce monde spirituel.

> « Ôte donc tes deux souliers, car tu as pénétré dans la vallée sacrée de Touwa » (Coran XX, 12).

À ce propos, Abû Hamid al-Ghazali (1058-1111) considère que la vallée sacrée est la première étape de l'entrée des prophètes dans le monde de la Transcendance, loin des troubles des sens et de l'imagination[8]. Il leur est alors demandé d'orienter la face de leur âme vers la Face de l'unique Réalité, et donc de renoncer aux « deux mondes » : le monde d'ici-bas et le monde de l'au-delà, qui sont tous les deux sources d'attachement à la création. C'est pour cela qu'il est dit à Moïse : « Ôte tes deux souliers ! », commandement que Moïse exécuta à double titre : il obéit littéralement et se déchaussa ; il obéit spirituellement et rejeta les deux mondes, présent et futur. Moïse se

délesta de toute attache créée, même en la vie future, en quête du seul Réel. Hallaj conclut en ces termes : « La Réalité est la Réalité, et la nature est créée. Rejette donc loin de toi la nature créée, afin que toi tu deviennes Lui, et Lui toi, dans la Réalité[9] ! »

Le troisième élément de méditation proposé par Hallaj concerne la manifestation de la Parole de Dieu. Ce n'était pas le buisson qui parlait, cette voix était la Parole incréée de Dieu. Le Coran étant la Parole de Dieu, incréée et subsistante en Lui, c'est cette même Parole qui se manifeste dans le buisson. La grandeur de cet événement justifie à elle seule le nom d'« interlocuteur de Dieu » attribué à Moïse (*al-kalim*). Si la voix entendue est la Parole subsistante, le buisson est alors, pour les soufis, la figure de tout croyant attentif à la Parole de Dieu en lui. L'union « buisson-voix » se révèle être la préfiguration d'une réalisation intime où Dieu parle par la bouche du mystique. Hallaj compare d'ailleurs son propre rôle à une représentation de ce buisson. La fameuse sentence : « Je suis la Vérité ! » (*Ana al-Haqq*) qu'il prononça et qui fut la cause de son exécution pourrait plutôt se traduire en ces termes : « Ma langue est le lieu où Dieu est proclamé ! » Le buisson ardent, à la fois flamme créée et Voix incréée, devient le symbole d'une union mystique où le sujet humain et l'Objet divin font échange, en quelque sorte, de leur mode d'expression, en témoignant, l'une et l'Autre, de la Réalité du seul Témoin, Dieu.

Le quatrième élément a trait au contenu exprimé par la Parole. La Voix annonce à Moïse que c'est Dieu qui parle, qu'il est élu, et elle lui précise la mission qu'il devra accomplir. Elle confirme par la

suite sa véracité par deux miracles : le bâton de Moïse est changé en serpent et sa main perd spontanément sa pigmentation puis la retrouve. Enfin, cette Voix demande à Moïse de rencontrer Pharaon en tant que témoin de Dieu. Hallaj résume cet épisode ainsi : « Dieu dit à Moïse : “Tu guideras les tiens vers la preuve, et non vers l’Objet de la preuve[10].” » Moïse, en tant que prophète législateur, a la fonction de conduire les siens vers la Torah, preuve de Dieu, et non directement vers Dieu, Réalité suprême de toute chose. Ainsi, les séquences de l’épisode du buisson conduisent Moïse de l’information indirecte qu’il reçoit jusqu’à la preuve de Dieu. Il ne s’agit donc pas encore du degré souvent évoqué par les soufis qui part de la vision directe et qui conduit à l’Objet de la preuve. Ce degré d’accomplissement se retrouvera de façon explicite quelques années plus tard dans la deuxième rencontre de Moïse avec Dieu au cours de laquelle il demandera le don de la vision et où Dieu se projettera sur la montagne[11].

Hûjwiri considère que lorsque Moïse pénètre dans la vallée de Touwa, il entre dans la demeure de la perfection spirituelle et de la stabilité (*tamkin*). Dieu lui ordonne d’enlever ses souliers et de jeter au loin son bâton afin de le priver des moyens de voyager. Au moment de la réunion avec Dieu, il est vain de se soucier de distance et de voyage car on a atteint le lieu du repos véritable. Hûjwiri évoque la métaphore suivante pour illustrer cette notion :

> « Le commencement de l’amour spirituel est la recherche, alors que sa fin est le repos. L’eau coule dans le lit de la rivière, mais, quand elle atteint l’océan.

elle cesse de couler et change de goût. Ainsi, ceux qui désirent seulement de l'eau évitent l'océan. Par contre, ceux qui désirent des perles acceptent le risque de la mort et plongent dans la quiétude de l'océan, afin de soit gagner la perle cachée, soit perdre la vie[12]. »

À propos de la Parole (*kalâm*) de Dieu, Ibn 'Arabi revient à la racine de ce mot en arabe, *kalm*, dont le sens premier évoque une blessure, c'est-à-dire ici la trace laissée sur celui qui a été blessé[13]. Il ne faut toutefois pas comprendre la notion de blessure au sens concret du terme, telle une blessure corporelle ou psychique. La blessure a plutôt le sens de « marque » ou de « trace » qui fait surgir et fait apparaître un existant quelconque.

Pour illustrer cette idée, Ibn 'Arabi prend l'exemple de l'Injonction divine « Sois ! » (*kun*), que l'on retrouve dans le verset suivant :

> « Quand Nous voulons une chose, Notre seule Parole est "Sois !". Et elle est » (Coran XVI, 40).

Il s'agit là d'un Ordre divin adressé aux principes constitutifs des êtres pour qu'ils sortent de la préexistence, c'est-à-dire pour qu'ils se manifestent et entament une existence effective. Ainsi, les existants sont la Parole inépuisable de Dieu car ils sont créés de « kun » et « kun » est la Parole de Dieu. De ce point de vue, le monde tout entier est perçu comme un Livre transcrit. Sur le plan métaphysique, les principes constitutifs des êtres sont des Mots inépuisables de Dieu qui proviennent chacun d'une combinaison que l'on désigne par le terme *kun*.

Le « kun » est la première Parole qui a déchiré l'audition des âmes préexistantes, car, comme toute parole, elle est foncièrement blessante. Cette déchirure dans l'ordre des faits fait surgir ce qui était jusque-là dérobé aux regards. L'instant même de l'ordre (*kun*) est le moment du passage à l'existence et du surgissement de l'être. Si métaphoriquement la foudre crée les mondes, on peut alors dire que la blessure crée l'homme.

L'audition de la Parole divine par Moïse provoque en lui un mouvement spontané de prosternation, comme s'il avait été touché et blessé par un projectile et que son corps s'en trouvait anéanti. Le caractère éphémère et contingent de l'individualité de Moïse s'efface devant l'expression d'une Présence pérenne et principielle. En un instant, le regard de Moïse ne peut plus soutenir la vue du buisson car l'être profond de Moïse a été blessé par la Parole divine. De cette blessure est née la pleine conscience de la Présence divine : Moïse n'a plus devant lui un feu, mais la projection des Lumières divines qui aveuglent tous les regards.

'Abd al 'Aziz Dabbagh (mort en 1720) apporte des précisions sur les modalités de la réception des Paroles divines par l'élu qui a reçu une telle faveur[14]. Les Paroles sont « entendues » d'une façon extraordinaire car il n'y a ni lettres, ni son, ni perception d'une qualité quelconque, ni localisation possible d'un côté ou d'un autre : l'élu « entend » les Paroles du Vrai avec toutes ses essences propres et toutes les parties de son être profond.

René Guénon (1886-1951) considère la portée ontologique du passage contenu dans la Bible lors-

que Moïse demande à Dieu quel est Son Nom et qu'Il répond en langue hébraïque : *Ehyeh asher Ehyeh* (Exode III, 14)[15]. Cette dernière formule est habituellement traduite par : « Je suis Celui qui suis », mais une signification plus exacte est : « L'Être est l'Être. » Il s'agit là du rapport de l'Être comme sujet (Ce qui est) à l'Être comme attribut (ce qu'Il est). En effet, l'Être universel a la capacité de se polariser en sujet et en attribut sans que Son unité ne soit affectée. Cette polarisation est à l'origine du processus de Connaissance, puisque l'Être se pose en quelque sorte en face de Lui-même pour Se connaître, en Se dédoublant en sujet et objet. Ce processus peut être rapproché de cette Parole divine rapportée par la tradition musulmane : « J'étais un Trésor caché, J'ai aimé être connu, J'ai alors créé le monde afin d'être connu à travers lui[16]. » Ainsi, comme l'Être sujet est le Connaissant et que l'Être attribut est le Connu, le rapport dont il s'agit est bien la Connaissance elle-même, tout en étant le rapport d'identité sujet-objet. Il en découle que la Connaissance absolue est l'identité, et donc toute science vraie qui participe de cette Connaissance implique forcément l'identité sujet-objet. D'autre part, ce rapport d'identité n'a de réalité que par les deux termes qu'il relie, et ceux-ci n'étant qu'un, les trois éléments – le Connaissant, le Connu et la Connaissance – ne sont véritablement qu'un. Cela peut être exprimé par la sentence : « L'Être Se connaît Soi-même par Soi-même », que les soufis traduisent sur le plan de la progression initiatique par la formule : « Celui qui se connaît lui-même connaît son Seigneur. »

Un poème écrit par le soufi égyptien 'Omar Ibn

al-Farid (1181-1235) évoque certains aspects de la portée spirituelle de cette rencontre entre Moïse et son Seigneur :

> « Mon cœur est le mont de la Manifestation divine
> Et j'ai vu dans cette région un feu.
> Alors j'ai dit à ma famille : "Bonne nouvelle !",
> Je leur ai dit : "Restez ici, peut-être vais-je trouver une guidance ?"
> Je me suis approché de ce feu
> Et ce fut le feu de Celui qui parle
> Qui était en face de moi.
> J'ai été d'une façon ouverte appelé par ce feu
> Qui a rendu mon obscurité comme un matin,
> De sorte que l'heure de l'unification de mon Être a sonné.
> Mes montagnes ont été nivelées
> Par la Grandeur et la Magnificence de Celui qui S'est manifesté,
> Il y a un secret caché qui s'est révélé
> Et que seuls connaissent ceux qui sont comme moi.
> Je suis devenu le Moïse de mon temps
> Lorsque je suis devenu un tout alors que je n'étais qu'une partie.
> Dans ma mort, il y a ma vie,
> Et dans ma vie, il y a ma mort.
> Je suis le disciple qui souffre,
> Alors, soyez doux envers mon état et envers mon indigence[17] ! »

Ibn al-Farid fait en permanence le parallèle entre les événements extérieurs qui surviennent à Moïse et ses propres contemplations intérieures. La montagne extérieure devient le cœur du soufi et le lieu de la Manifestation divine. Moïse et sa famille étaient

dans l'obscurité et ils cherchaient leur chemin, tout comme le soufi qui cherche le chemin de Dieu dans l'obscurité de son âme. Lorsque Moïse voit un feu et dit alors aux siens de rester en arrière, « les siens » désignent symboliquement la part humaine de soi-même. Il y a alors correspondance entre le Moïse en tant que personnage extérieur et le Moïse intérieur caché au fond de l'être. La grande ouverture est de réaliser pleinement la présence de ce Moïse en soi-même qui coïncide avec la conscience profonde de l'Universel.

Cet état de conscience conduit à un sentiment d'anéantissement (*fâna*), de pauvreté (*faqr*) et d'indigence devant la Magnificence de Dieu. C'est en fait lorsque l'on atteint cette conscience profonde de son indigence et du fait de n'être rien que l'on retrouve le Tout. Tant que l'on pense encore que l'on est colline ou montagne, tant que tout n'est pas nivelé et que toute revendication n'a pas disparu, on ne peut pas rencontrer le Tout, c'est-à-dire atteindre cette Présence qui nous habite.

Il y a aussi dans ce poème des allusions initiatiques et spirituelles sur le fait que la véritable ouverture et la vraie connaissance surviennent sans que l'on s'y attende. En fait, quels que soient les efforts que nous faisons, l'ouverture intérieure est toujours l'effet d'une Grâce absolue. Tout comme Moïse qui est en train de chercher un chemin et qui voit tout à coup un feu, nous faisons tous les jours des efforts et soudain, quelque chose d'inhabituel se passe en nous. La mort spirituelle ne peut venir qu'à l'improviste car elle est la Manifestation totale, inconditionnelle d'un Don divin : personne ne le reçoit parce

qu'il l'a mérité ou parce qu'il l'a cherché en tant que tel. Cependant, Rabi'a al-Adawiya rappelle ce paradoxe : « Personne ne trouve Dieu parce qu'il L'a cherché, mais personne ne Le trouve sans L'avoir cherché. » En fait, ce qui est donné à Moïse est sans aucune mesure avec ce qu'il était venu chercher, mais s'il n'avait pas cherché et s'il ne s'était pas préparé à recevoir, jamais il n'aurait pu recevoir ce qu'il a effectivement reçu. Moïse arrive donc jusqu'à ce lieu en pensant qu'il va trouver une guidance et, en fait, il trouve Dieu.

7

Le bâton, symbole du secret spirituel

Lors de la rencontre du buisson ardent, Dieu enseigna à Moïse les sciences relatives à l'Unité divine et à la Loi sacrée. Trois versets coraniques synthétisent le contenu de cet enseignement :

« En vérité, Je suis Dieu, il n'y a pas de divinité autre que Moi » (Coran XX, 14).
« En vérité, Je suis ton Seigneur » (Coran XX, 12).
« En vérité, Je suis le Seigneur des mondes » (Coran XXVIII, 30).

Moïse acquit alors le sens intime de ce message et Dieu lui dit en guise de marque de son accomplissement :

« Adore-Moi et accomplis la prière pour te souvenir de Moi ! » (Coran XX, 14).

Lorsque Moïse fut entièrement pénétré par l'étendue de ces sciences, Dieu lui conféra la qualité de prophète. Afin de fortifier Moïse pour sa mission prophétique à venir, Dieu lui révéla deux signes qui

seraient garants de l'authenticité de sa fonction. Dieu agit ainsi afin que Moïse n'ait plus aucun doute sur la qualité de prophète qui lui était accordée et pour qu'il devienne convaincant pour ceux qui seraient destinés à répondre à son rappel. Ainsi, Dieu procéda avec sagesse tout au long de son entretien avec Moïse, en progressant d'un degré à un autre plus élevé.

Dieu interrogea Moïse :

> « Qu'est-ce que tu tiens dans ta main droite, ô Moïse ? » (Coran XX, 17).

Évidemment, Dieu n'interrogea pas Moïse parce qu'Il ignorait quelle était la chose que ce prophète tenait à la main, ni même parce que Moïse ne le savait pas lui-même, loin de là ; Dieu savait que c'était un bâton et Il savait que Moïse le savait également. Mais Dieu voulait que Moïse reconnaisse la vertu cachée de ce bâton et l'usage insoupçonné qu'on pouvait en retirer. Ainsi, lorsque Dieu montra à Moïse dans ce bâton une propriété autre que celle que Moïse lui connaissait, ce miracle apparut à Moïse d'autant plus grand et le cœur du prophète fut par là même d'autant plus apaisé.

Dieu demanda donc à Moïse : « À quoi te sert ton bâton ? » Moïse expliqua en quelques mots les modes d'utilisation habituels qu'en faisait tout gardien de troupeaux : « Il me sert à m'appuyer, et, lorsqu'il n'y a pas d'herbe dans un endroit, je frappe les arbres avec ce bâton et j'en fais tomber les feuilles pour nourrir les troupeaux. J'emploie encore ce bâton à un grand nombre d'autres usages ; j'y pends diffé-

rentes choses et je m'en sers aussi parfois comme d'une arme. » Après que Moïse eut énuméré les différents usages de son bâton, Dieu dit à Moïse :

> « Jette maintenant ce bâton à terre ! » (Coran XX, 19).

Lorsque Moïse l'eut jeté à terre, le bâton devint un serpent, ce qui suscita en lui une réaction de peur. Alors Dieu dit à Moïse :

> « Prends ce serpent et n'aie pas peur car tu n'as rien à redouter ! » (Coran XX, 21).

Moïse se dirigea donc vers le serpent, et Dieu lui dit : « Prends-le sans crainte car Je le ferai redevenir bâton. » Moïse comprit qu'il y avait là un signe de la Toute-Puissance de Dieu, et non un châtiment pour lui. Il n'eut plus peur, avança la main et saisit le serpent qui, dans sa main, redevint un bâton.

À travers cet épisode, Dieu éduqua Moïse sur la spécificité des situations qu'il aurait à vivre auprès du peuple de Pharaon lors de l'affrontement avec les magiciens. Dieu voulait ainsi l'accoutumer à la vue inattendue de ce serpent. Il voulait que le bâton devienne serpent en présence de Moïse et qu'ensuite il redevienne bâton, afin que le comportement de Moïse soit parfait en toutes circonstances. L'épreuve consistait pour celui qui était revêtu du don de prophétie à résister à la peur naturelle chez tout homme devant une situation imprévisible et menaçante. Moïse parvint à maîtriser son impulsion première grâce à la profondeur de la foi qui l'habitait. Ainsi, les qualités intrinsèques de sa personne se révélèrent

être parvenues à un degré suffisant pour surmonter avec succès les difficultés de la mission qui l'attendait.

Afin d'appréhender la dimension symbolique et spirituelle de cet épisode, une légende rapportée par la tradition juive évoque le périple qu'aurait suivi le bâton de Moïse dont la création remonterait à l'origine des temps :

> « Le bâton créé au crépuscule du sixième jour de la Création fut transmis au premier homme dans le jardin d'Éden. Adam le transmit à Énoch. Énoch le transmit à Noé. Noé le transmit à Sem. Sem le transmit à Abraham. Abraham le transmit à Isaac. Isaac le transmit à Jacob. Jacob le fit descendre en Égypte et le transmit à Joseph, son fils. Lorsque Joseph mourut alors qu'il se trouvait en Égypte, toute sa maison fut pillée et ses biens furent regroupés dans le palais de Pharaon. Jéthro [Chouaïb] vit le bâton et les signes qui étaient inscrits dessus. Il le désira ardemment et réussit à s'en emparer. Il l'emporta et le planta au milieu du jardin de sa maison. Aucun homme ne pouvait l'approcher. Lorsque Moïse fut introduit chez Jéthro, il entra dans le jardin et aperçut le bâton et il sut lire les lettres qui y étaient inscrites[1]. »

Lorsque Moïse quitta définitivement le pays de Madian, il salua Chouaïb qui lui proposa, en guise de reconnaissance, de prendre pour la route un des bâtons qui étaient chez lui. Moïse accepta et choisit le bâton qu'il avait préalablement repéré dans le jardin. Il parvint à s'en saisir sans difficulté alors que

jusqu'à présent personne n'avait pu s'en emparer. Chouaïb expliqua que ce bâton-là était précieux pour lui et qu'il préférerait le garder. Moïse le reposa donc sur un tas d'autres bâtons. Quand il voulut en choisir un autre, le bâton qu'il avait saisi la première fois revint miraculeusement dans sa main. Chouaïb indiqua encore une fois à Moïse d'en choisir un autre. Mais, chaque fois que Moïse voulait prendre un bâton au sein du tas, le même bâton revenait toujours se placer dans sa main. Alors Chouaïb dit : « Peut-être es-tu celui qui est le plus digne de posséder ce bâton ? » et il le lui confia.

Après le départ de Moïse, Chouaïb se repentit de lui avoir donné le bâton et ressentit une crainte révérencielle d'avoir agi trop précipitamment. Il courut donc après Moïse, qui s'était déjà dirigé vers l'Égypte avec ses troupeaux. Il parvint à le rattraper et lui demanda de lui rendre le bâton. Moïse refusa poliment, mais l'insistance de Chouaïb mit un doute dans le cœur de Moïse : était-il vraiment digne de porter ce bâton dans sa main ? Finalement, tous deux convinrent que la première personne qui passerait près d'eux jugerait le différend. Peu de temps après, un ange ayant revêtu figure humaine passa à proximité. Chouaïb et Moïse l'interrogèrent sur leur différend et l'ange leur répondit : « Jetez ce bâton à terre, et celui de vous deux qui pourra le relever en sera propriétaire ! » Moïse jeta le bâton à terre. Chouaïb s'avança et, malgré tous ses efforts, ne put soulever le bâton. Moïse avança la main et s'empara facilement de l'objet tant convoité. Chouaïb fut alors pleinement rassuré sur la légitimité de Moïse à être le digne successeur des prophètes qui l'avaient précédé.

Les circonstances entourant l'histoire du bâton de Moïse révèlent la dimension universelle et providentielle d'une transmission qui remonte aux origines de la Création. Le bâton est un témoin de la continuité qui a pu être préservée de prophète en prophète. Il est aussi le dépôt spirituel confié au premier homme et légué de génération en génération. En cela, il est le symbole d'un Souffle divin dont est porteur chaque homme depuis l'aube de l'humanité. Cette filiation spirituelle évoque clairement la notion de chaîne initiatique (*silsila*) qui prouve et rappelle au sein des confréries soufies la façon dont la transmission de maître en maître a pu être historiquement établie. La filiation d'une voie soufie authentique remonte du guide actuel jusqu'au Prophète de l'islam qui lui-même reçut l'enseignement par l'intermédiaire de l'ange Gabriel.

Sous un autre aspect, pour beaucoup de soufis, le bâton peut symboliser l'ego de tout être humain, et lorsqu'il se transforme soudain en serpent, c'est l'occasion pour l'homme de percevoir explicitement son propre moi qui se révèle particulièrement effrayant. La réaction de fuite de Moïse devant un tel spectacle illustre l'impuissance de l'homme à combattre son ego en s'appuyant uniquement sur ses propres forces. Seule l'Intervention divine parvient à rassurer Moïse et à lui donner la capacité de saisir le serpent, c'est-à-dire de domestiquer son ego et de le canaliser. Lorsque l'ego est ainsi maîtrisé, il redevient bâton, ce qui signifie qu'il perd son pouvoir de destruction et qu'il redevient utile pour les occupations journalières. Rûmî évoque cette idée de la façon suivante :

« Le serpent est ton âme sensuelle et elle ne meurt pas si facilement. Elle n'est que gelée par le chagrin et le manque de moyens. [...]

Mais ce serpent, sous l'effet de la pauvreté, est un petit ver, alors qu'un moucheron est transformé en faucon par le pouvoir et la richesse.

Maintiens le serpent à l'abri dans la neige et surtout ne l'expose pas au chaud soleil du désert !

Tant que ton serpent reste gelé, tu peux dormir tranquille ; mais s'il se réchauffe, il ne fera de toi qu'une bouchée[2]. »

Par ailleurs, Rûmî perçoit dans cet épisode une illustration de l'antagonisme inhérent à l'aspect extérieur des choses vis-à-vis de leur réalité intérieure. S'il reste dans la limite de ses facultés sensorielles, l'homme est voilé des fins ultimes de la Création, car il est prisonnier d'un jugement immédiat et superficiel qui exclut la dimension la plus profonde des choses et des événements :

« Pour nous, le nom de chaque chose est son apparence extérieure ; pour le Créateur, le nom de chaque chose est sa réalité interne.

Aux yeux de Moïse, le nom de son bâton était "canne" ; aux Yeux du Créateur, son nom était "serpent"[3]. »

Ainsi, ce qui peut sembler évident d'un point de vue extérieur révèle en fait bien d'autres aspects cachés si l'on passe à une approche intériorisée. L'apparence extérieure des choses est trompeuse car

elle se limite à un aspect figé et rigide comme un bâton, alors que la vision intérieure permet de saisir le caractère secret des choses, qui est mouvant et imprévisible comme un serpent :

> « L'œil extérieur de Moïse voyait son bâton comme du bois alors que l'œil intérieur voyait en lui un serpent et une cause de terreur.
>
> L'œil de la tête était en conflit avec l'œil du cœur : l'œil du cœur l'emporta et la preuve fut manifeste[4]. »

Cette transformation soudaine du bâton peut alors être perçue comme le signe évident d'une transfiguration des éléments qui, sous l'effet de la Toute-Puissance divine, se métamorphosent, se décuplent et deviennent les supports vivants d'influences spirituelles qui agissent directement dans l'environnement immédiat, dans des proportions qui dépassent infiniment les limites de la raison humaine. De ce point de vue, le bâton symbolise alors le secret spirituel (*sirr*) qu'évoquent fréquemment les soufis afin de désigner le caractère agissant qui est au cœur du processus d'enseignement initiatique caractéristique des voies disposant d'un guide spirituel vivant :

> « À propos de son bâton, Moïse reçut l'Instruction divine suivante : "Laisse-le tomber de ta main, afin que tu puisses déceler ce qu'il y a de bon et de mauvais en lui. Ensuite, reprends-le quand Je te le dirai !"
>
> Avant que Moïse ne le laisse tomber, le bâton n'était que du bois. Puis, sur chacun de Ses Ordres, il devenait agissant.

D'abord, il a fait tomber les feuilles des arbres pour nourrir le troupeau ; ensuite, il a réduit à l'impuissance les gens égarés.

Il a pris le dessus sur Pharaon ; il a transformé l'eau en sang et a rendu les Égyptiens fous furieux[5]. »

On comprend mieux à travers cette métaphore l'ampleur de ce qui sépare une tradition spirituelle qui ne bénéficie pas d'une présence transformatrice d'un enseignement vivifié par la présence d'un guide vivant. Le premier type d'enseignement est désigné, dans la terminologie soufie, par le terme *tabarrûk* car il est simplement porteur de bénédictions. Le second est caractérisé par la présence effective du secret spirituel (*sirr*) qui, non seulement est porteur de bénédictions, mais de surcroît permet une transformation profondément purificatrice du disciple. En d'autres termes, la voie du *tabarrûk* vise au salut de l'âme humaine, notamment grâce à l'étude et aux actes de dévotion, alors que la voie du *sirr* permet l'accès à la Connaissance divine, à la suite d'un dépouillement intérieur de toute attache matérielle ou spirituelle.

Si on revient à l'épisode du bâton de Moïse, la voie du *tabarrûk* est semblable au bâton de bois avant l'Intervention divine, alors que la voie du *sirr* est à la fois bâton et serpent. De même que le serpent n'est visible aux yeux de tous que dans des circonstances bien particulières, le secret spirituel reste généralement occulte pour les profanes car, de par sa nature même, il n'est pas destiné à être divulgué aux personnes n'ayant pas reçu une préparation préalable.

Rûmî tire également une conséquence macrocosmique de l'épisode du bâton, en y décelant les principes du processus de la Création universelle qui, par l'intervention du Souffle divin, transforme la matière inanimée en une créature spécifique et porteuse elle-même d'une Étincelle divine. À cet égard, l'homme, qui est la créature centrale du monde terrestre, contient en lui potentiellement la totalité des qualités réparties dans l'ensemble de la Création. Le but de toute quête spirituelle consiste alors à transformer le caractère potentiel de ces attributs en une actualisation pleinement consciente qui est l'état atteint par l'être humain pleinement réalisé (*al-insan al-kamîl*).

À travers une histoire mettant en scène deux jeunes magiciens égyptiens en quête de vérité, Rûmî évoque par ailleurs la force de conviction irrésistible qui a pris refuge dans le bâton de Moïse[6]. Ces deux magiciens reçurent l'invitation de Pharaon à venir l'aider afin de combattre Moïse et Aaron. Spontanément, ils éprouvèrent alors de la compassion pour Moïse, mais avant de prendre toute décision, ils se rendirent sur la tombe de leur défunt père afin de recevoir un conseil. L'esprit de leur père leur apprit qu'il existait une façon de savoir si Moïse était un envoyé véridique : il s'agissait de tenter de s'emparer par surprise de son bâton. Deux cas étaient alors possibles : soit le bâton se laissait attraper et Moïse était donc un simple magicien, soit le bâton était inaccessible et alors Moïse était bien un messager de Dieu. Les deux jeunes Égyptiens suivirent la recommandation de leur père et rejoignirent le point de rendez-vous fixé par Pharaon afin de s'enquérir de

l'endroit où vivait Moïse. Ils se rendirent à une palmeraie où celui-ci se reposait et essayèrent de s'approcher du bâton sans éveiller son propriétaire. Le bâton se mit à frémir, puis se transforma en serpent menaçant. Les deux jeunes gens prirent la fuite précipitamment, effrayés par cette scène inattendue. Ils furent peu après atteints de diarrhées et de fièvre, leur état étant proche de l'agonie. Ils envoyèrent alors un émissaire auprès de Moïse afin d'implorer son pardon. Dieu accorda leur repentance et ils furent par la suite agréés auprès de Moïse dont ils devinrent de fidèles serviteurs.

Cette histoire suggère que toutes les âmes prédisposées à recevoir une lumière spirituelle ne peuvent que répondre à l'appel transcendant reçu lorsque le bâton se transforme en serpent. On retrouve dans ce récit une allusion au remarquable pouvoir du secret spirituel qui attire à lui les cœurs assoiffés telle une source lumineuse faisant succomber les phalènes.

Après le miracle du bâton, Dieu proposa à Moïse un second signe afin de conforter aux yeux de tous la véracité de sa mission prophétique :

> « Maintenant, introduis ta main dans l'ouverture de ta tunique, sur ta poitrine ! Elle en ressortira toute blanche éclatante et sans aucun mal » (Coran XXVIII, 32).

Ainsi, lorsque Moïse ôta la main de sa poitrine, elle brillait au milieu des ténèbres de la nuit comme une lune éclatante de blancheur, non d'une blan-

cheur de lèpre ou de maladie, mais d'une blancheur tout à fait miraculeuse. C'est le sens premier que contiennent les mots « sans aucun mal ». Or, comme la peau de Moïse était naturellement très mate, le phénomène paraissait d'autant plus saisissant. Et Dieu dit à Moïse :

> « Voilà donc deux Preuves de ton Seigneur destinées à Pharaon et aux notables de son royaume » (Coran XXVIII, 32).

Rûmî compare l'éclat de la main de Moïse lorsqu'elle entre en contact avec sa poitrine au jaillissement irradiant des Sciences divines dans le cœur de l'homme sous l'effet du Décret divin :

> « La main de Moïse faisait rayonner depuis sa poitrine un éclat qui surpassait la lune dans le ciel, et disait implicitement : "Ce que tu recherchais dans la terrible sphère céleste, ô Moïse, a surgi dans ta propre poitrine, afin que tu puisses savoir que les cieux sublimes sont le reflet des facultés de perception de l'homme."[7] »

Dans une autre métaphore, Rûmî perçoit à travers la transformation de l'aspect de la main de Moïse le processus conduisant le disciple à sortir de l'opacité des sens corporels pour s'éveiller à la lumière des sens spirituels qui restent généralement voilés à l'humanité ordinaire :

> « Outre les cinq sens physiques, il existe cinq sens spirituels : ceux-ci sont comme l'or rouge, tandis que les sens physiques sont comme le cuivre.

Si les acheteurs sont vraiment des experts, comment achèteraient-ils le cuivre au prix de l'or pur ?
Les sens corporels se nourrissent de ténèbres ; les sens spirituels sont nourris par un Soleil.
Toi qui as déposé le fardeau de tes sens à l'Invisible, sors ta main de ta poitrine, comme Moïse[8] ! »

Si l'on revient à la perspective qui établit un lien entre le bâton et le secret spirituel, la blancheur immaculée de la main de Moïse peut être perçue comme la manifestation d'une Autorisation divine (*idhn*) qui vient accompagner Moïse dans l'accomplissement de sa future mission. En effet, la main qui saisit le bâton se trouve investie d'une force nouvelle, symbolisée par une blancheur éclatante ne provoquant aucun mal. Ainsi, après que Dieu a doté Moïse de la présence permanente du secret spirituel qui attire à lui les cœurs purs, Il le revêt d'une autorité suprême qui le rend digne de disposer de ce secret et d'en faire le meilleur des usages. L'éclat de la main de Moïse révèle l'illumination intérieure et l'Élection divine du prophète.

Cette combinaison *sirr-idhn* est caractéristique des maîtres soufis qui ont reçu le Signal divin pour prodiguer un enseignement auprès de disciples : ces maîtres sont porteurs du secret spirituel et sont revêtus de l'autorisation de le transmettre à tous ceux et toutes celles qui ont une prédisposition particulière pour recevoir cet enseignement. Sidi Hamza al-Qadiri Boudchich résume ainsi les conditions qui fondent la légitimité d'un guide spirituel véritable :

« Le guide spirituel n'est pas un beau parleur qui jonglerait avec les doctrines pour fasciner notre mental. Il n'est authentique que par la vertu du secret (*sirr)* qu'il a reçu de son propre guide et par l'autorisation (*idhn*) d'enseigner ce que Dieu lui a confié[9]. »

À travers le symbolisme du bâton et de la main, on perçoit que les faveurs accordées à Moïse au cours de cette entrevue sont caractéristiques d'un très haut degré d'accomplissement spirituel. Moïse devient ainsi effectivement un canal par lequel la Volonté divine va pouvoir se manifester de façon éclatante, notamment au cours du déroulement de la mission dont il va être investi.

8

Aaron (Haroun), le compagnon de route

Dieu confia à Moïse le contenu de la mission pour laquelle il avait été choisi :

« Rends-toi auprès du peuple injuste, le peuple de Pharaon. Approche-toi de Pharaon, qui est un terrible rebelle, et dis-lui : “Es-tu prêt à te purifier ? Je te guiderai alors vers ton Seigneur afin que tu apprennes à Le craindre” » (Coran XXVI, 10-11 et LXXIX, 17-19).

Moïse avait reçu de Dieu toutes les qualités nécessaires à l'accomplissement de cette mission, mais il était conscient de ses propres faiblesses humaines qui risquaient de lui être très préjudiciables :

« Seigneur, je redoute qu'ils ne me traitent d'imposteur. Je sens que mon cœur est contracté et que ma langue est nouée. J'ai une grande appréhension de ne pas pouvoir les convaincre. De plus, les Égyptiens ont un crime à me reprocher et il se pourrait qu'ils me fassent exécuter » (Coran XXVI, 12-14 et XXVIII, 34).

À travers ces paroles, Moïse évoqua son caractère naturel plutôt réservé alors qu'il savait que,

pour remplir une mission prophétique, il est préférable d'avoir un cœur épanoui et beaucoup de patience afin de pouvoir supporter les afflictions, les humiliations, les accusations de mensonge et les épreuves de tout genre. Il fit également allusion au nœud sur la langue qui datait de l'époque où il avait mis à la bouche un tison dans le palais de Pharaon. Il rappela aussi les conséquences possibles du meurtre qu'il avait commis à Memphis et qui l'avait obligé à se replier vers Madian.

En fait, Moïse ne redoutait pas particulièrement d'être mis à mort, mais il craignait que son éventuelle condamnation n'entrave le bon déroulement de sa mission et que Dieu ne soit pas satisfait de lui. Il souhaitait avant tout que le Message divin puisse être entendu dans les meilleures conditions possibles et donc que son statut de criminel ne vienne pas perturber l'annonce de la Révélation auprès du peuple égyptien. Dans l'état de servitude qui le caractérisait, rien n'était plus important pour lui que d'accomplir aussi parfaitement que possible la mission que lui avait confiée Dieu. Sa vie avait infiniment moins de valeur que la réussite de la transmission du Message divin, mais il lui paraissait qu'il devait rester en vie jusqu'à ce que l'Ordre de Dieu soit entièrement accompli.

Afin de surmonter les différents handicaps qu'il avait identifiés, Moïse demanda comme Faveur divine de pouvoir bénéficier de l'assistance de son frère Aaron pour l'aider dans sa lourde tâche :

> « Autorise mon frère Aaron à devenir mon auxiliaire et à me soutenir par ses propos car il s'exprime bien mieux que moi » (Coran XXVIII, 34).

Par cette demande spécifique, Moïse reconnaissait son impuissance à communiquer au plus grand nombre l'immensité des Bienfaits de Dieu et Sa Générosité. Il réclama donc quelqu'un de sa famille qui soit pour lui un soutien, un conseiller et un porte-parole. Il conclut sa prière ainsi : « Ô Seigneur, associe-moi Aaron afin que nous remplissions ensemble Ta Mission et que nous T'adorions tous les deux ensemble et afin que, si je me rends coupable d'une faute dans la mission dont Tu m'as chargé, il m'aide à réparer cette faute. »

Dieu accorda à Moïse tout ce que ce prophète demandait pour la mission dont il était investi :

> « Tu as déjà reçu ce que tu demandes, ô Moïse » (Coran XX, 36).

Dieu ôta à Moïse sa tristesse et lui donna du courage. Il chassa toutes les angoisses confinées dans son cœur. Il délia sa langue et fit partager à Aaron la mission de prophétie :

> « Allez à la rencontre de Pharaon et dites ouvertement : "Nous sommes les messagers du Seigneur des mondes !" » (Coran XX, 42 et XXVI, 16).

Dieu confirme dans ce dernier verset le statut de messager (*rassûl*) dont est revêtu Moïse et informe qu'Aaron est lui aussi investi de ce même statut. Cette Permission divine indique que la Révélation pourra, selon les circonstances, adopter comme support l'un ou l'autre de ces messagers, qui sont désormais indissociables dans la réussite ou l'échec de

leur mission. À propos d'un autre passage coranique, l'émir Abd el-Kader apporte une interprétation indiquant les attributions allouées par Dieu à Moïse et à Aaron qui sont, de ce fait, totalement habités par une Présence divine permanente et agissante. En tant que serviteurs, il n'y a alors plus de place pour l'expression d'un désir ou d'une volonté individuels, mais seulement pour la pleine manifestation du Désir et de la Volonté divins :

> « Dieu dit, s'adressant à Moïse et à Aaron : "En vérité, avec vous deux, J'écoute et Je vois" (Coran XX, 46) ce qui signifie : "Par vous deux, J'entends et par vous deux Je vois, car Ma Compagnie a subjugué vos deux êtres. Il n'y a ici que Moi, il n'y a plus de 'vous' si ce n'est sous le rapport de la forme apparente." Cette station spirituelle est connue chez les soufis sous le nom de "proximité par les œuvres obligatoires" et elle consiste dans la manifestation du Seigneur et l'occultation du serviteur. Lorsqu'on interpelle celui qui a atteint cette station en lui disant : "Ô untel !", c'est Dieu qui répond à sa place : "Me voici !" Ce degré est supérieur à celui qu'on appelle "proximité par les œuvres surérogatoires". Celui qui se trouve dans ce dernier degré, quand quelqu'un dit : "Ô Allah !", c'est lui qui au contraire répond à la place de Dieu : "Me voici !"[1]. »

Ce degré d'élection particulier qui est caractéristique de Moïse et d'Aaron est connu dans la tradition musulmane comme un des fruits d'une relation d'amour inconditionnel qui s'établit entre Dieu et Son serviteur. En effet, une parole du prophète Muhammad dans laquelle Dieu S'exprime à la première Personne est la suivante :

« Mon serviteur ne se rapproche pas de Moi par quelque chose que J'aime davantage que par les œuvres que Je lui ai prescrites. Et il ne cesse de s'approcher de Moi par les œuvres surérogatoires jusqu'à ce que Je l'aime. Et lorsque Je l'aime, Je suis son ouïe par laquelle il entend, sa vue par laquelle il voit, sa main par laquelle il saisit, son pied avec lequel il marche. S'il Me demande, Je lui donne et s'il cherche refuge en Moi, Je le protège[2]. »

Ibn 'Arabi met en lumière la spécificité de l'élection d'Aaron comme prophète :

« Sache que l'existence même d'Aaron provient de la présence de la Miséricorde divine selon ces versets : "Nous lui avons donné son frère Aaron comme assistant et comme prophète par un effet de Notre Miséricorde" (Coran XIX, 53). Donc, la prophétie d'Aaron provient de la présence de la Miséricorde. Bien qu'Aaron fût plus âgé que Moïse, Moïse était cependant plus élevé que lui dans les degrés de la prophétie. Les propos qui sortent de la bouche d'Aaron proviennent de la présence de la Miséricorde et, pour cette raison, il dira à son frère Moïse lors de l'épisode du veau d'or : "Ô fils de ma mère !" (Coran VII, 150). Aaron interpelle Moïse en référence à sa mère, et non à son père, puisque, en principe, la Miséricorde appartient plus largement à la mère qu'au père. En effet, sans la présence de cette Miséricorde, la mère n'aurait pas la patience nécessaire pour élever les enfants[3]. »

« Aaron était l'humilité faite créature[4]. »

La nature spirituelle d'Aaron comporte donc une forte coloration féminine, ce que révélera notam-

ment son attitude relativement passive lors de l'épisode du veau d'or. Cette féminité est également perceptible dans le verset où Marie, la mère de Jésus, est appelée « sœur d'Aaron » (Coran XIX. 28). Dans cette expression, le mot « sœur » doit être compris au-delà du sens propre, et plutôt envisagé dans le sens d'une affinité spirituelle particulière entre Marie et Aaron : tous deux sont en effet investis par Dieu sous le plein effet de Sa Miséricorde.

Cette coloration féminine d'Aaron se révèle complémentaire de la nature virile de Moïse dont on a vu qu'il était capable de tuer un homme d'un seul coup de poing et de soulever une pierre que plusieurs hommes ne parvenaient pas à bouger. Selon une typologie spirituelle, Moïse incarne donc plutôt la Majesté divine (*jalâl*) alors qu'Aaron incarne la Beauté divine (*jamâl*). Cette polarité entre deux Prophètes intervenant dans une même mission se retrouve de façon saisissante dans le cas de Jean le Baptiste et de Jésus ainsi que l'évoque Hûjwiri :

> « Il est dit que Jean le Baptiste (Yahya) n'a jamais ri de toute sa vie alors que Jésus ('Issa) n'a jamais pleuré. En effet, Jean était dans un état de contraction permanent (*qabd*) et Jésus dans un état de dilatation (*bast*). Lorsqu'ils se rencontrèrent, Jean demanda à Jésus s'il était prémuni contre la Colère divine. Jésus répondit en demandant à Jean s'il n'avait aucun espoir en Sa Miséricorde. Puis, il conclut avec ces mots : "Tes larmes n'affecteront pas l'ordre éternel des choses, pas plus que ma gaieté ne changera le Dessein divin !"[5] »

L'état spirituel de Jean le Baptiste est donc en résonance avec celui de Moïse alors que l'état de Jésus l'est avec celui d'Aaron. À travers ces éléments de typologie spirituelle, on peut également établir une correspondance avec les deux types de voies soufies qui sont fréquemment mentionnées dans la littérature : la voie de la Beauté (*jamâl*) est en résonance avec l'état de dilatation et la voie de la Majesté (*jalâl*) ou de la rigueur s'apparente à l'état de contraction.

Une parole rapportée par la tradition musulmane montre une proximité de même nature entre Muhammad et 'Ali, son compagnon, son cousin et gendre. En s'adressant à son cousin, le Prophète Muhammad s'exprimait ainsi : « 'Ali, tu es pour moi comme Aaron l'était pour Moise, à la différence que je suis le dernier des prophètes[6]. » Durant la mission de Muhammad, 'Ali eut un rôle d'assistant très actif, notamment pour organiser la vie de la communauté des musulmans, conduire les batailles contre les polythéistes et servir d'émissaire auprès des tribus bédouines.

La complémentarité entre les deux frères est également clairement évoquée par Moïse qui considère qu'Aaron a des qualités oratoires qu'il ne possède pas. Moïse va donc recevoir de Dieu le contenu du Message qu'Aaron va devoir communiquer auprès des Hébreux et des Égyptiens. Dans cette optique, Moïse est l'intercesseur dans une dimension verticale, c'est-à-dire de Dieu vers le monde terrestre, alors qu'Aaron est l'intermédiaire dans une dimension horizontale, c'est-à-dire au sein de la communauté humaine. C'est ainsi que Moïse va devenir le

guide spirituel du peuple hébreu et qu'Aaron va exercer la fonction de grand-prêtre.

Aaron est donc le compagnon de route idéal pour Moïse et tous deux vont être amenés à vivre la fraternité sous tous les plans possibles de l'être : ils sont frères de sang, frères de lait, frères dans le cheminement intérieur, frères dans la mise en œuvre de la Mission divine auprès de Pharaon, frères dans la guidance du peuple hébreu. L'extrême proximité entre Moïse et son frère Aaron résulte d'une Grâce divine particulière et constitue un rappel de l'unité des êtres qui est caractéristique de la prééternité, ainsi que l'évoque Rûmî :

> « Quand mon esprit reconnaît ton esprit pleinement, tous deux se souviennent d'avoir été un jadis, et sont devenus sur terre comme Moïse et Aaron, doucement unis comme le lait et le miel[7]. »

L'itinéraire de certains soufis a été marqué par l'importance de la relation de fraternité au cours du cheminement. Par exemple, Sohaïl Tustari (mort en 897) a pu partager une grande complicité avec son frère aîné[8]. Depuis son enfance, il priait toutes les nuits jusqu'à l'aurore sans s'accorder de sommeil. Son frère, qui était témoin de toutes ces austérités, veillait sur lui et le suppliait : « Ô Sohaïl ! Viens donc te coucher et goûte un peu au repos ! » Sohaïl parcourut les différentes étapes de la voie et reçut de nombreuses Faveurs divines. Il aimait partager ses expériences avec son frère comme lorsqu'il lui déclara : « Ô mon frère ! Il me semble que je vois ma propre tête s'incliner au pied du Trône divin. »

Son frère adoptait une attitude protectrice, parvenait à le rassurer et pouvait lui donner de précieux conseils : « Cache bien ce secret, Sohaïl, et surtout n'en parle à personne ! »

Une des principales indications que Dieu adressa conjointement à Moïse et à Aaron est la suivante :

> « Ne cessez jamais d'invoquer Mon Nom ! » (Coran XX, 42).

Le mot employé dans le Coran pour indiquer la notion d'invocation est *dhikr*, qui peut aussi signifier « souvenir » ou « remémoration ». Dans la tradition soufie, le *dhikr*, qui consiste en la répétition des Noms divins, constitue la pratique spirituelle centrale et a pour faculté de purifier le cœur du disciple. La pratique du *dhikr* transporte progressivement l'âme vers des états de conscience supérieurs, en éveillant cette perception intérieure que l'on nomme souvent l'« œil du cœur ». Dans le cas de Moïse et d'Aaron, cette incitation à la pratique du *dhikr* a pour fonction de les maintenir en contact permanent avec Dieu et de chasser toutes les suggestions négatives qui pourraient parasiter cette communication.

Ensuite, Dieu prodigua des conseils à Moïse et à Aaron sur la manière de parler à Pharaon afin que celui-ci soit aussi disposé que possible à entendre leurs paroles. Pharaon était à l'époque le régent terrestre (*khalifa*) pour l'espèce humaine. Cette fonction suprême était à l'origine de l'humanité un solide fondement pour que l'harmonie puisse se

répandre sur terre, mais elle avait subi avec le temps de fortes dégradations au point que son représentant à l'époque de Moïse affichait ouvertement son orgueil et agissait avec tyrannie. Dieu recommanda de parler avec douceur car l'orgueil et la susceptibilité, qui étaient fortement développés chez le tyran, ne devaient pas être touchés :

> « Parlez-lui de façon courtoise ! » (Coran XX, 44).

Dans un tel contexte, la nature douce d'Aaron allait se révéler particulièrement opportune pour communiquer auprès de Pharaon. Aaron était en effet revêtu de tous les Attributs divins nécessaires pour manifester en toutes circonstances de la pondération et de la miséricorde face aux outrances répétées de Pharaon. L'Éducation divine s'étend donc aux convenances à respecter dans le monde des hommes afin de faire rayonner largement les paroles chargées de la Lumière éternelle.

Enfin, Dieu indiqua le contenu des propos que les oreilles de Pharaon devaient entendre :

> « Nous avons pour mission de t'ordonner de laisser les fils d'Israël partir avec nous et de mettre fin à leurs châtiments » (Coran XX, 47).

Cette Injonction divine était à la fois une accusation de la tyrannie de Pharaon et une possibilité pour lui de s'amender en acceptant de rendre la liberté à ceux qu'il oppressait. Cependant, l'arrogance et l'intransigeance de Pharaon étaient de nature à s'opposer farouchement au message transmis par

Moïse et Aaron. Son goût démesuré pour le luxe et le pouvoir sans partage constituait pour lui un obstacle majeur pour entendre vraiment l'appel qui lui était lancé. En outre, l'entourage de Pharaon n'allait lui être d'aucun secours : courtisanerie, asservissement et cupidité tissaient une couverture d'illusions qui recouvrait toute lucidité et tout espoir de modération[9].

Au bout de la nuit, l'entrevue sacrée près du buisson ardent s'acheva et Moïse put rejoindre sa famille qu'il avait laissée provisoirement. Sa femme lui demanda s'il avait trouvé le feu qu'il était allé chercher et Moïse lui répondit : « Non, mais je vous apporte la Lumière la plus brillante qui existe ! »

Le lendemain, Moïse repartit et arriva bientôt en Égypte avec ses troupeaux. Il revenait vers le pays qu'il avait fui en toute hâte plusieurs années auparavant. Il entra dans la ville de Memphis pendant la nuit. Il reconnut les rues qu'il avait arpentées pendant son enfance et il apprit que sa mère était en vie, ainsi que son frère Aaron et sa sœur Myriam, alors que son père était mort. Lorsqu'il arriva à la porte de la maison familiale, sa mère ne le reconnut pas tout de suite car il y avait maintenant bien longtemps qu'il était parti. Elle l'interrogea et lui demanda qui il était. Moïse lui répondit : « Je suis un homme qui arrive d'un très long voyage et, si vous me donnez l'hospitalité, je serai votre hôte cette nuit. » La mère de Moïse accepta de faire entrer cet inconnu dans la maison, lui apporta à manger et demanda à Aaron : « Va prendre place pour manger avec notre hôte afin

de lui faire honneur ! » Au cours du repas, ce fut Aaron qui reconnut Moïse le premier, puis sa mère et sa sœur le reconnurent également. Après avoir échangé des congratulations émues, Moïse s'acquitta de transmettre à son frère le contenu du Message de Dieu. Aaron apprit donc par son frère son élection en tant que prophète, ainsi que le contenu de la mission dont ils étaient tous deux investis. Il n'eut aucune hésitation pour croire son frère et se déclara prêt à suivre toutes ses instructions.

On retrouve dans cet épisode de la visite de Moïse chez son frère la caractéristique principale de la nature spirituelle d'Aaron. En effet, celui-ci se retrouve dans la situation d'accueillir la Révélation sans avoir eu à faire l'effort de quitter son logis, mais en ayant entretenu auparavant sa prédisposition intérieure à la recevoir un jour, sans quoi il n'aurait pas été sensible aux paroles de son frère. Ainsi, dans le soufisme, une réalisation spirituelle de type « aaronien » va s'appuyer plus particulièrement sur la capacité de réceptivité, d'humilité et de patience, dans l'attente d'une visite providentielle qui est susceptible de bouleverser toute une vie.

Parmi les soufis illustres qui reçurent un enseignement direct sans avoir à quitter leur demeure, Farid ud-dîn 'Attar (1142-1230), dont la nature spirituelle était empreinte d'humilité, de tendresse et d'indulgence, s'occupa presque toute sa vie de son commerce d'épices et de parfums[10]. Un jour, il reçut dans sa boutique un inconnu qui lui demanda l'aumône. 'Attar ne répondit pas à sa demande et le mendiant lui demanda alors : « Réalises-tu que tu vas mourir dans un état très éloigné du Divin ? »

'Attar rétorqua avec humour qu'il serait certainement dans le même état d'éloignement que lui. L'inconnu se coucha alors sur le sol et rendit l'âme sans raison apparente. 'Attar fut bouleversé par cet événement qui l'incita par la suite à se vouer à la vie mystique.

Abû 'Abdallah Tirmidhi (760-869) avait le projet de partir loin de chez lui à la recherche de la science[11]. Lorsque sa vieille mère eut connaissance de ce projet, elle en fut tellement affligée que Tirmidhi y renonça et se résolut à rester auprès d'elle, tout comme Aaron qui habitait avec sa mère lorsque Moïse vint à lui. Un jour, il s'écria dans un profond élan du cœur : « Mon Dieu, me voilà perdu ici, condamné à l'ignorance des choses sacrées ! Viens donc apaiser ma peine ! » Peu de temps après, un homme à la barbe blanche vint rendre visite à Tirmidhi et constata le profond désarroi de son hôte. Il lui proposa alors ses services : « Si tu le veux, je viendrai t'enseigner chez toi chaque jour et tu apprendras bien plus que si tu étais parti d'ici. » Tirmidhi reçut cette assistance providentielle pendant trois ans et loua par la suite sa mère de l'avoir retenu chez lui.

A une époque plus récente, le parcours de Hajj Abbas al-Qadiri Boudchich (1890-1972) est particulièrement évocateur[12]. Parti en quête d'un enseignement spirituel, il reçut très jeune l'indication par un homme de Dieu qu'il devait attendre chez lui celui qui deviendrait son guide. C'est ainsi que Hajj Abbas vécut pendant plus de trente années dans sa ferme, en pensant chaque jour que celui qu'il espérait tant rencontrer allait se présenter à lui. C'est

finalement vers l'âge de cinquante ans qu'il reçut la visite d'un lointain cousin, Sidi Abû Madian (1873-1955), qui était détenteur du secret spirituel et qui lui proposa son enseignement. Hajj Abbas accueillit Sidi Abû Madian avec toute la générosité d'un homme qui avait renforcé son désir de la Proximité divine pendant de très longues années. Il surmonta toutes les épreuves de la voie et hérita du secret spirituel à la mort de son maître. Il eut un rôle très singulier dans l'histoire de sa confrérie qui était une voie de Majesté (*jalâl*) lorsqu'il était disciple et qui devint une voie de Beauté (*jamâl*) lorsqu'il devint guide spirituel. Le passage d'une coloration à l'autre a pu être possible du fait même que la nature spirituelle de Hajj Abbas comportait une dominante miséricordieuse.

9

Pharaon (Firaoun), ou la tyrannie de l'ego

Conformément à l'Indication divine, Moïse et Aaron se rendirent au palais de Pharaon. Ils restèrent un certain temps à la porte du palais, sans pouvoir être admis. Moïse interpellait les gardes afin d'obtenir une entrevue avec Pharaon, mais ceux-ci le prenaient pour un fou. Rien ne semblait pouvoir aider Moïse à pénétrer dans le palais. Cependant, Pharaon avait un bouffon avec qui il aimait plaisanter. Un jour, ce bouffon était avec Pharaon pour lui faire passer le temps ; les récits se succédaient et Pharaon racontait sa propre histoire en affirmant : « Je suis Dieu. » Le bouffon lui répondit : « Il y a une chose encore plus étonnante que cela car, à la porte de ton palais, se trouve un homme qui dit qu'il y a un autre Dieu que toi. » Pharaon se mit en colère et demanda qu'on amène cet homme sur-le-champ. Le bouffon alla chercher Moïse et Aaron et les conduisit jusqu'aux appartements de Pharaon. En guise de présentation, il dit en plaisantant : « Je pensais qu'il n'y en avait qu'un, mais maintenant ils sont deux qui tiennent le même langage ! »

Pharaon observa Moïse attentivement et lui *demanda qui il était. « Je suis le messager du Seigneur des mondes »*, répondit Moïse (Coran XLIII, 46). Pharaon reconnut alors Moïse, et lui dit :

« “Ne t'avons-nous pas élevé alors que tu étais en bas âge ? Et n'as-tu pas vécu dans notre demeure pendant plusieurs années ? C'est ensuite que tu as commis le crime que tu sais, en toute ingratitude.”

“Certes j'ai commis ce crime, répliqua Moïse, mais j'étais alors encore du nombre des égarés. J'ai ensuite choisi de m'enfuir par crainte de ton courroux. Par la suite, mon Seigneur m'a investi du pouvoir de jugement et m'a élu au nombre de Ses envoyés” » (Coran XXVI, 18-21).

« “Qui est donc ce Seigneur des mondes ?” interrogea Pharaon.

“Notre Seigneur, répondit Moïse, est le Seigneur des cieux et de la terre et de ce qui se situe entre les deux. Si seulement vous pouviez tous en être convaincus avec certitude !”

Pharaon dit à son entourage : “Avez-vous bien entendu ? Ce messager qui vous a été envoyé est un fou !”

Moïse ajouta : “C'est le Seigneur de l'Orient et de l'Occident et de ce qui se situe entre les deux. Si seulement vous pouviez comprendre par la raison !”

“Si jamais tu adoptes une autre divinité que moi, je te ferai mettre en prison !” menaça Pharaon.

“Et si je t'apportais une preuve évidente, que ferais-tu ?” répliqua Moïse.

“Eh bien apporte-la, dit Pharaon, si tu es véridique !” » (Coran XXVI, 23-31).

Alors Moïse jeta à terre son bâton qui devint un grand serpent ouvrant sa large gueule menaçante.

Ibn 'Arabi interprète ce dialogue selon une perspective métaphysique qui apporte un éclairage captivant sur la nature des intentions des deux protagonistes lors de cet affrontement[1]. Il précise notamment que la parole de Moïse adressée à Pharaon : « Mon Seigneur m'a investi du pouvoir de jugement (*hukm*) » (Coran XXVI, 20) est une allusion à la fonction de représentant (*khalifa*) de Dieu sur terre, tandis que la suite : « et Il m'a élu au nombre de Ses envoyés » indique la Mission divine (*risâla*) dont il est revêtu. Cela montre que Moïse est à la fois représentant de Dieu sur terre et messager porteur d'une nouvelle Loi pour les hommes. Il a donc l'Autorisation divine de combattre si nécessaire pour faire triompher sa mission et de juger de la légitimité de ceux qui incarnent le pouvoir temporel. À ce titre, il est donc revêtu d'une fonction, à la fois temporelle et spirituelle, comparable à celle qui sera confiée plusieurs siècles plus tard à Muhammad, alors qu'au contraire Jésus n'a pas eu à tenir les rênes du pouvoir temporel ainsi que le résume sa célèbre parole :

> « Mon règne n'est pas de ce monde » (Jean, XVIII, 36).

Ibn 'Arabi considère également que la question de Pharaon sur la Nature de Dieu : « Qui est ce Seigneur des mondes ? » (Coran XXVI, 22) ne fut pas

posée par ignorance, mais dans l'intention d'éprouver Moïse, qui s'était déclaré comme l'envoyé du Seigneur[2]. En effet, Pharaon savait pertinemment quel devait être l'état de connaissance d'un tel envoyé et il interrogea Moïse pour savoir s'il était sincère. Il utilisa aussi la ruse afin de séduire son entourage car, si Moïse lui répondait comme devait répondre celui qui connaît la Réalité, Pharaon pouvait alors démontrer, en faveur de sa propre dignité, que Moïse n'avait pas répondu conformément à la question. Les courtisans présents purent donc croire, dans leur étroitesse de vue, que Pharaon était plus sage que Moïse. Ainsi, Moïse donna la réponse qui convenait à une pareille question et dit : « Le Seigneur des cieux et de la terre et de ce qui se situe entre les deux » (Coran XXVI, 23), mais cette réponse ne paraissait pas correspondre à ce qui avait été demandé. Pharaon savait très bien qu'il répondrait de cette manière et il put dire à sa suite : « En vérité, ce messager qui vous a été envoyé est un fou » (Coran XXVI, 26), c'est-à-dire : « Son intelligence est voilée et il n'est pas capable de voir ce sur quoi je l'ai questionné. »

Moïse répondit à Pharaon en insistant sur l'action alors qu'il avait été questionné sur la définition essentielle de ce dont il s'agit. Il fit donc de la relation de Dieu envers les formes qui se manifestent par Lui ou en Lui la définition essentielle de Dieu, comme s'il disait, en répondant à celui qui voulait savoir ce qu'est le Seigneur du monde : « C'est Celui en qui se manifestent les formes du monde, de leur degré suprême (le Ciel) jusqu'à leur degré le plus bas (la terre). » Après cela, Moïse ajouta une

autre démonstration, pour faire connaître à Pharaon son degré de Connaissance divine, car Moïse savait que Pharaon était instruit de ces choses. Il dit donc : « le Seigneur de l'Orient et de l'Occident », mentionnant le lieu à partir duquel le soleil apparaît et celui où il se voile, car Dieu est à la fois l'Apparent (*az-Zâhir*) et le Caché (*al-Bâtin*), « et de ce qui se situe entre les deux », car Dieu est connaissant de toute chose, et enfin : « si vous pouviez comprendre par la raison » (Coran XXVI, 27), c'est-à-dire : « Si vous vous en tenez à la raison discursive, qui délimite les choses. »

Ibn 'Arabi remarque que la première réponse de Moïse s'adresse à ceux qui possèdent le degré de la certitude intérieure (*yaqîn*), à savoir l'intuition (*kashf*) et l'identification à l'Être (*al-wujûd*), car il dit : « Si vous pouviez en être convaincus avec certitude » (Coran XXVI, 24). Il évoque ainsi une dimension que les hommes de l'intuition et de l'identification appréhendent par une connaissance directe dans leur conscience et à travers leur état d'être. La seconde réponse de Moïse s'adresse aux hommes qui ne sont pas dotés de ces facultés, et qui restent donc tributaires de la raison (*'aql*) et des limitations formelles, car la raison s'arrête à une certaine limite, que ne dépassent que l'intuition et la certitude contemplative. Ceux-ci sont donc sensibles aux arguments discursifs pour approcher de la Vérité. Cependant, la plupart des courtisans de Pharaon étaient issus d'« un peuple corrompu » (Coran XLIII, 54), c'est-à-dire qu'ils ne se tenaient pas dans le cadre de la raison saine, qui doit nécessairement rejeter une prétention comme celle de Pharaon se proclamant Dieu selon la lettre.

De cette manière, Moïse manifesta les deux faces de la connaissance pour que Pharaon reconnaisse sa supériorité et sa sincérité. Cependant, Moïse ayant affirmé que la Réalité à laquelle se référait la question était l'essence du monde, Pharaon se servit à son tour de cette manière de s'exprimer et dit à Moïse :

> « Si jamais tu adoptes une autre divinité que moi, je te ferai mettre en prison » (Coran XXVI, 28).

Ibn 'Arabi fait remarquer que la signification subtile du mot « prison » (*sijn*, composé des lettres *sîn*, *jîm* et *nûn*) réside dans le groupe *jîm-nûn*, qui comporte l'idée de cacher, occulter ou voiler. Pharaon fit donc comprendre à Moïse que, comme la Réalité divine était l'essence même du monde, alors cette même Essence divine était présente en sa personne. De plus, le degré de la manifestation de cette Essence en lui-même était celui du pouvoir sur Moïse, ce qui lui conférait sa dignité. Au sein d'une assemblée sensible aux aspects apparents des choses, la Réalité divine se manifestait extérieurement dans la dignité de Pharaon qui dominait celle que revêtait Moïse. De ce fait, Moïse mit une barrière à l'hostilité de Pharaon et lui dit :

> « Et si je t'apportais une preuve évidente ? » (Coran XXVI, 29).

Alors Pharaon ne put pas éviter de dire : « Apporte-la donc si tu es véridique ! » (Coran XXVI, 30), pour ne pas paraître injuste aux yeux des faibles

d'esprit de sa propre suite qui risquaient d'émettre des doutes sur lui. Moïse jeta alors son bâton (*'aça*), qui était la forme apparente de ce par quoi Pharaon avait désobéi à Moïse en rejetant sa demande initiale, car le mot *'aça* signifie aussi « désobéissance ».

> « Et voilà que le bâton devint un serpent visible » (Coran XXVI, 31).

En d'autres termes, la désobéissance, qui est vice, se transforma ainsi en obéissance, qui est vertu, selon la Parole divine : « Dieu change leurs vices en vertus » (Coran XXV, 70), c'est-à-dire selon le jugement divin qui apparaît ici comme essences diverses dans une substance unique, car il s'agit à la fois d'un bâton et d'un serpent.

À la vue de ce serpent menaçant, tous les courtisans de Pharaon s'enfuirent, épouvantés, et Pharaon lui-même fut effrayé, descendit de son trône et se cacha dessous. De dessous son trône, Pharaon interpella Moïse : « Moïse, saisis ce serpent et j'écouterai ce que tu as à me dire ! » Moïse saisit le serpent, qui redevint ce qu'il était auparavant. Pharaon se remit sur son trône et son entourage reprit place. Alors Moïse glissa la main sous le haut de sa tunique et l'en retira blanche comme la lune.

> « Pharaon dit à son entourage : "Voilà en vérité un magicien savant qui veut par sa magie vous expulser de votre pays. Alors, quelles mesures proposez-vous pour le combattre ?" » (Coran XXVI, 34-35).

Ces personnes influentes répondirent à Pharaon :

« Il s'agit bien là d'un magicien chevronné ! Fais-le patienter, lui et son frère, et envoie des émissaires partout dans les villes afin de rassembler et d'amener ici tous les plus grands et les plus aguerris magiciens du royaume » (Coran XXVI, 36-37).

Rûmî décrit ainsi la discussion qui en est suivie entre Pharaon et Moïse :

« Pharaon s'emporta : "J'ai conscience du danger que tu représentes et j'échafaude un plan pour te payer en retour. [...]"

Moïse lui répondit : "Je n'admets aucun associé à l'Ordre de Dieu : si Son Ordre est de verser mon sang, je n'aurai aucune crainte.

En fait, je suis heureux et reconnaissant car, si ici je suis humilié, auprès de Dieu, je suis honoré. [...]

La science concernant Dieu, tout comme Dieu Lui-même, est sans limites. Prends garde, reste silencieux et tourne la page !"

Pharaon réagit vivement : « La page est sous mon autorité ! Le livre et le registre de l'autorité sont actuellement sous mon commandement. [...]

Je réunirai les magiciens du royaume afin de mettre en évidence ta stupidité aux yeux de tous.

Cela ne se fera pas en un ou deux jours ; je te fixe un délai de quarante jours pour cette explication."

Moïse dit : "Ce délai ne t'est pas permis. Je suis le serviteur de Dieu qui ne t'a pas accordé de temps supplémentaire." [...]

Pharaon protesta : « Non, tu dois consentir au délai que je te demande ! Ne fais aucun marchandage et arrête de prononcer de telles sottises ! »

À ce moment, Dieu fit une révélation à Moïse : « Accorde-lui un long délai et ne sois pas effrayé par cela !

Accorde-lui de bon gré ces quarante jours afin qu'il puisse concocter toutes les ruses !

Laisse-le faire des efforts, car Moi Je veille ! Ordonne-lui d'avancer sur cette voie, car Je lui ai barré la route !" [...]

Moïse déclara alors : "L'Ordre divin est tombé et le délai que tu exiges t'est accordé. Moi, en attendant, je ne me montrerai plus en public[3]." »

« "Convenons ensemble d'un rendez-vous, conclut Pharaon. Fixons-en le lieu d'un commun accord, et engageons-nous à nous y rendre les uns et les autres !"

"Que ce soit pour le jour de la grande fête du royaume, proposa Moïse. La foule pourra être aisément rassemblée dès le matin."

Pharaon se retira, mit en œuvre tous les moyens avant de se présenter au rendez-vous et donna l'ordre qu'on lui amenât les plus experts magiciens du royaume » (Coran XX, 58-60).

Les Égyptiens avaient à l'époque acquis un très haut degré de connaissance dans le domaine des sciences sacrées qui comportaient les sciences astronomiques et cosmologiques ayant notamment permis de construire les pyramides. Ce que l'on appelle aujourd'hui « magie » faisait partie de ce corpus et consistait à développer la capacité d'aller plus vite que l'œil et de créer une illusion qui devient une réalité pour celui qui la regarde. Pharaon proposait à Moïse un défi dans une discipline qu'il croyait parfaitement maîtriser. Il fit choisir les soixante-dix

magiciens les plus aguerris de son royaume et leur dit : « Un magicien étranger qui rend son bâton semblable à un serpent est venu jusqu'à moi et je veux que vous remportiez la victoire sur lui. » Les magiciens répondirent : « Et nous, nous pouvons changer mille bâtons en serpents ! Nous offriras-tu des présents si nous remportons la victoire sur Moïse ? » Pharaon leur répondit avec assurance :

> « "Oui, bien sûr, et vous ferez même partie de mon plus proche entourage !" affirma solennellement le tyran » (Coran XXVI, 42).

Lorsque le jour de la fête arriva, Pharaon sortit de son palais avec une pompe et une magnificence qu'il n'avait montrées dans aucune autre manifestation publique auparavant, tant il était persuadé que les magiciens seraient vainqueurs de Moïse. Le peuple était venu en nombre et Moïse était bien présent au rendez-vous. Peu avant l'affrontement, Moïse se retira de la présence de Pharaon et alla parler aux magiciens, de manière que Pharaon puisse voir de loin ce qui se passait, sans pour autant entendre ce qu'il leur disait. Moïse leur rappela une dernière fois la vraie nature de sa mission, mais les magiciens ne voulaient accorder leur confiance qu'à la puissance de leur art. Alors, Moïse s'en retourna et les magiciens préparèrent leur attirail composé de bâtons et de cordes.

> « Les magiciens demandèrent à Moïse : "Moïse, veux-tu commencer ou bien est-ce à nous de commencer le challenge ?"

"À vous de commencer ! répondit Moïse. Jetez à terre ce que vous avez à jeter !" » (Coran VII, 115-116).

Rûmî voit dans cette prévenance des magiciens envers Moïse le signe de leur salut futur, car l'accomplissement d'un tel acte qui est de nature chevaleresque constitue une prédisposition favorable afin de s'ouvrir à la Présence divine[4]. Alors les magiciens jurèrent par la puissance de Pharaon et jetèrent à terre une profusion de bâtons, lièrent les bâtons avec les cordes et firent des opérations magiques, afin que tous ces bâtons paraissent aux yeux des hommes comme des serpents qui marchaient et qui menaçaient d'attaquer tout ce qui se trouvait alentour. Les personnes présentes furent effrayées et pensèrent que tous ces bâtons et toutes ces cordes étaient des serpents qui voulaient les attaquer et les dévorer :

« Et lorsqu'ils eurent jeté leurs bâtons, ils déployèrent leurs sorts et éblouirent les yeux de l'assemblée qui fut épouvantée par une si puissante magie » (Coran VII, 116).

« Il sembla alors à Moïse lui-même que leurs cordes et leurs bâtons rampaient sur le sol par l'effet de leurs sortilèges. Tout à coup, il fut saisi d'une frayeur secrète » (Coran XX, 66-67).

En fait, Moïse ne craignait pas les magiciens et n'avait aucun doute sur sa mission, mais il redoutait que l'assemblée croie qu'il allait utiliser les mêmes moyens que les magiciens pour changer le

bâton en serpent. Il suspectait que, dans leur ignorance, les personnes présentes, en voyant un miracle destiné à confirmer la mission d'un prophète, ne pensent qu'il y avait là de la magie. Mais Dieu dit à Moïse :

> « Ne crains pas, car tu remporteras la victoire sur eux ! Jette le bâton que tu tiens à la main, afin qu'il triomphe des autres bâtons, et qu'il les engloutisse ! » (Coran XX, 68-69).

Moïse jeta son bâton, qui devint un serpent plus grand que les autres, frappa la terre de sa queue, roula son extrémité autour de la partie supérieure du trône de Pharaon, ouvrit la gueule et avala tous les autres serpents, de telle sorte qu'il n'en resta pas un seul. Lorsque le serpent eut rendu vains tous les mensonges des magiciens, Moïse le prit dans sa main et il redevint un bâton. Les magiciens, vaincus par Moïse, furent méprisés et conspués par tout le peuple. Mais ils réalisèrent que le prodige accompli par Moïse n'était dû à aucun artifice et qu'il provenait d'une Source qui était infiniment supérieure à l'ensemble de leurs savoirs. Il devint évident pour eux que l'action de Moïse était un Miracle de Dieu et non un enchantement. Cette révélation soudaine les propulsa sur la voie de la conversion :

> « Nous croyons au Seigneur de l'univers, le Seigneur de Moïse et d'Aaron » (Coran XXVI, 47-48).

Pharaon pensa qu'il s'agissait là d'une affaire que les magiciens avaient arrangée avec Moïse lors de

l'entrevue qui avait précédé l'affrontement. Il dit aux magiciens :

« Quoi ! Comment pouvez-vous vous convertir au culte de Moïse sans mon autorisation ? En fait, je comprends que vous reconnaissez en lui votre maître qui vous a enseigné la magie et que vous avez manigancé un stratagème, afin de faire fuir les habitants de leur ville. Vous allez voir de quoi je suis capable : je vous ferai couper la main droite et le pied gauche, puis je vous ferai tous crucifier aux troncs des palmiers ! Vous saurez avec certitude qui du Dieu de Moïse ou de moi est le plus fort dans le domaine du châtiment le plus cruel et le plus long ! » (Coran XX, 71 et XXVI, 49).

Alors les magiciens répondirent :

« Peu nous importe, car nous nous tournons désormais vers notre Seigneur. Que peux-tu nous reprocher sinon d'avoir cru aux Signes de notre Seigneur qui nous sont apparus ? Nous ne pouvons plus désormais te placer au-dessus de ces preuves qui nous ont été révélées, ni te préférer à Celui qui nous a créés. Décrète donc ce que tu as à décréter : tous tes décrets n'ont cours qu'en cette vie éphémère. Nous croyons désormais en notre Seigneur comme les tout premiers croyants, afin qu'Il nous pardonne toutes nos fautes ainsi que l'utilisation de la magie que tu nous as contraints de déployer » (Coran XX, 72 et XXVI, 50-51).

Après cela, Pharaon ordonna que, sur le lieu même de l'assemblée et en présence de tout le peuple, on leur coupe les pieds et les mains et qu'on les mette sur la croix. Les magiciens implorèrent : « Ô notre Sei-

gneur, emplis-nous d'endurance et accorde-nous de mourir en croyants soumis à Toi ! » (Coran VII, 126) et ils moururent crucifiés. Pharaon partit méprisé et affaibli, et, pendant quarante jours, ne donna aucun accès à sa personne. Beaucoup de gens qui avaient assisté à l'affrontement se tournèrent vers Moïse, et la véracité des paroles du Prophète de Dieu commençait à percer les cœurs au sein de la communauté hébraïque ainsi que dans tout le royaume d'Égypte.

Rûmî évoque l'état qui a submergé les magiciens au moment de leur mise à mort comme une Grâce divine particulière les affranchissant de toute douleur physique, malgré l'atrocité des sévices qu'ils subirent. Cette Grâce prit l'aspect d'une descente de l'Amour divin dans leur cœur :

> « Quand l'Amour divin frôla le cœur des magiciens, le bâton et la main de Moïse ne firent qu'un pour eux.
>
> Si tu enlèves la canne à un vieillard, celui-ci sera plus affligé que les magiciens ne le furent par l'amputation de leurs mains et de leurs pieds.
>
> Le cri : "Peu nous importe !" (Coran XXVI, 50) atteignit le ciel et ils dirent à Pharaon : "Coupe-les, car nos âmes sont délivrées de la souffrance !
>
> Nous avons réalisé que nous n'étions pas ce corps. Au-delà de ce corps, nous vivons par Dieu[5]." »

Ibn 'Arabi précise que les magiciens ont perçu le degré de connaissance de Moïse car ce qu'ils avaient vu dépassait la mesure de l'homme ordinaire et ne pouvait être mis en œuvre qu'en vertu d'une science qui distinguait de façon infaillible entre la réalité et l'imagination ou l'illusion[6]. Ils appelèrent à se sou-

mettre au « Seigneur des mondes, le Seigneur de Moïse et d'Aaron » (Coran XXVI, 47-48), c'est-à-dire le Seigneur vers lequel Moïse et Aaron appelaient les hommes, et non Pharaon qui se proclamait lui-même « le Seigneur suprême » (Coran LXXIX, 24) en vertu de l'autorité apparente dont il disposait sur tout le royaume. Les magiciens ne contredirent d'ailleurs pas l'autorité relative de Pharaon puisqu'ils proclamèrent :

« Vous ne régissez que cette vie terrestre, décidez donc ce que bon vous semble ! » (Coran XX, 72).

Pharaon était en quelque sorte la forme individuelle assumée par l'Essence divine afin de régenter les affaires terrestres. Dès lors, l'ordre de couper les mains et les pieds et de crucifier émis extérieurement par Pharaon fut en fait accompli sous la protection de l'Essence divine afin que les magiciens puissent réaliser les degrés d'être qui leur étaient prédestinés après leur mort.

Rûmî assimile le degré de réalisation spirituelle des magiciens à une libération intérieure qui affranchit l'âme de la prison des choses matérielles de façon définitive :

« Le maudit Pharaon menaça les magiciens de terribles punitions corporelles, [...]

Mais il ne savait pas qu'ils avaient été libérés intérieurement et qu'ils étaient désormais assis à la fenêtre de la lumière du cœur,

Et qu'ils savaient discerner leurs ombres corporelles et leur Moi réel [...]

Ils répondirent : “Faites ce qui vous semble bon, ô Pharaon ! Nous ne sommes plus dans l’état où nous redoutions les cris et les démons.

Déchirez autant que vous voudrez notre manteau corporel ! Peut-être qu’Il le recoudra. Et sinon, en vérité, plus nous serons nus et mieux cela vaudra pour nous[7].” »

Les soufis considèrent que l’âme humaine est la synthèse de l’âme végétale, de l’âme animale et de l’âme parlante (*an-nafs al-natiqa*), cette dernière étant caractéristique de l’être humain en temps que tel[8]. À l’âme végétale et à l’âme animale correspond un comportement instinctif et contraignant qui n’est dépassé qu’au niveau de l’âme parlante lorsque celle-ci a retrouvé sa pureté originelle. Quand, au contraire, les âmes végétales et animales prennent le dessus, cela se traduit chez l’homme par une perversité de caractère, celle de l’âme despotique. À cela se greffe l’influence néfaste de ce qui est désigné par le « démon » qui agit par la divagation imaginaire ou par la création de toutes sortes d’illusions. Sous ce rapport, Pharaon est alors la personnification de cette âme despotique, c’est-à-dire l’affirmation délibérée de l’ego sous son aspect le plus tyrannique. À l’opposé, Moïse suit le chemin de l’effacement de l’ego sous la conduite des Indications divines :

« L’illusion appartient à Pharaon, l’incendiaire du monde, alors que la faculté de discernement appartient à Moïse, l’allumeur de l’esprit.

Moïse cheminait sur la voie de l’effacement de l’ego. […]

Pharaon fulminait : "Tu es un esclave insolent et pervers, nourri par moi,

Et qui a fui son pays après avoir commis un acte meurtrier digne d'un traître et d'un ingrat." [...]

Moïse répliquait : "Nul ne peut être associé dans le pouvoir avec le Roi des mondes. [...]

C'est toi qui es le traître et l'insolent car tu revendiques un statut qui n'est pas conforme à ton état de créature !" [...]

Pharaon dit : "Admettons que tu dises vrai ! Est-ce pour autant légitime que tu aies si peu de gratitude

Pour celui qui t'a nourri et que tu montres autant de mépris envers moi devant tout le peuple ?"

Moïse dit : "En fait, le mépris du jour de la Résurrection est bien plus grave. Tu en subiras les lourdes conséquences si tu n'écoutes pas mes propos[9]." »

Dans cette perspective, Pharaon n'est plus perçu comme un simple personnage historique, mais devient, pour le chercheur de Vérité, l'archétype d'une humanité livrée à ses ténèbres intérieures et privée ainsi de discernement. Tout homme peut reconnaître en lui ces tendances contre lesquelles le combat est permanent dès lors qu'il est sur le chemin de la pacification de l'être. La démesure du personnage de Pharaon illustre les dégâts que commet toute âme humaine livrée à la tyrannie de ses passions terrestres. Rûmî décèle là un ultime avertissement pour les hommes et femmes qui n'auraient pas conscience de cette ténébreuse compagne qui est fermement blottie en eux-mêmes :

« Ce qui était en Pharaon est aussi en toi, mais ton serpent est maintenu caché.

Ce que tu voudrais imputer au seul Pharaon agit malheureusement en toi.

Pourtant, si on te le dit, tu te sens offensé, et si on le dit d'un autre, cela te semble être une fable.

Quelle ruine produit en toi ton âme charnelle ! Cette maudite compagne te repousse bien loin de Lui.

Ton feu n'a pas le combustible que possédait Pharaon, sinon il produirait les mêmes flammes que celles issues du feu de Pharaon[10]. »

Moïse et Aaron retournèrent à plusieurs occasions aux portes du palais, mais Pharaon s'enfermait chaque jour un peu plus dans son incrédulité : « Je n'ai rien à faire avec Moïse. Je monterai moi-même au ciel et je verrai le Dieu de Moïse ! » Il demanda alors à Haman, qui était son principal ministre :

« Donne l'ordre de ma part que tous les fours à briques soient allumés et fais-moi construire une tour afin que je m'élève jusqu'au Dieu de Moïse ! » (Coran XXVIII, 38).

Cette tour fut faite de chaux et de briques, et il fallut deux ans pour la construire. On dit même que Pharaon fut le premier homme au monde qui ait fait fabriquer des briques. La construction fut réalisée jusqu'à ce que soit atteinte une hauteur aussi grande que possible. Pharaon monta au sommet de cette tour, considéra de là le ciel, et il ne vit personne ni n'entendit aucune voix. Il descendit et dit :

« Je pense désormais que Moïse est bel et bien un menteur » (Coran XXVIII, 38).

C'est alors que les fléaux s'abattirent un à un sur le royaume d'Égypte. Tout d'abord ce fut la pénurie de nourriture :

> « Nous avons éprouvé le peuple de Pharaon par des années de disette et par une pénurie de récoltes en guise d'avertissement » (Coran VII, 130).

La famine ruina pendant trois ans l'Égypte entière, au point que rien ne poussait et qu'on ne tirait aucun fruit des arbres. Pharaon accusa Moïse et décréta sa mise à mort :

> « Laissez-moi tuer Moïse ! Et qu'il invoque donc son Seigneur s'il veut ! » (Coran XL, 26).

Or, parmi le peuple de Pharaon, un Égyptien qui croyait secrètement aux paroles de Moïse s'opposa à cette décision. La tradition rapporte que cet homme, nommé Harbil, était le menuisier qui avait confectionné le coffre dans lequel Moïse avait été déposé sur le Nil. Il interpella le peuple égyptien de façon véhémente :

> « Allez-vous tuer un homme parce qu'il a affirmé : "Mon Seigneur est Dieu" ? Oui, mon peuple, je crains pour vous le jour où les hommes s'interpelleront les uns les autres : le jour où vous serez mis en déroute, vous ne trouverez alors personne pour défendre votre cause face à Dieu » (Coran XL, 28 et 32-33).

Trois ans s'étant écoulés, Pharaon supplia Moïse : « Fais des prières afin que cette famine cesse et nous

croirons à ta parole ! » Moïse demanda la Clémence divine, et cette année-là, il y eut une récolte abondante, mais les Égyptiens ne crurent pas pour autant en la parole de Moïse. Alors l'année suivante survint un déluge : la pluie dura trois jours et trois nuits, au point que toutes les maisons se remplirent d'eau, les champs ensemencés se trouvèrent submergés et l'eau s'infiltra partout, semblable à une rivière. Les Égyptiens supplièrent Moïse, qui pria, et l'eau qui couvrait tout le pays se retira dans le Nil. Les semences poussèrent, les champs devinrent beaux, mais les Égyptiens ne crurent toujours pas et affirmèrent avec arrogance : « Nous avions besoin de pluie afin que nos champs soient fertilisés. »

L'année suivante, lorsque les semences poussaient, Dieu envoya des sauterelles qui dévorèrent tout, et il ne resta rien. Les Égyptiens supplièrent encore Moïse, qui intercéda auprès de Dieu, et toutes les sauterelles moururent. Les Égyptiens réunirent toutes ces sauterelles, les firent griller et les mangèrent en disant : « Nous n'avons pas eu de récolte, mais ces sauterelles seront pour nous une nourriture suffisante », et ils ne crurent pas.

L'année suivante, Dieu envoya des mouches qui détruisirent les récoltes. Ce qui était vert devint jaune, et dans tous les champs où elles s'abattaient, le grain ne germait pas et ne poussait pas. Alors, les Égyptiens convoquèrent Moïse pour mettre un terme à ce fléau et tous ces insectes périrent. Les champs qui avaient été dévastés retrouvèrent leur rendement antérieur. Quand les semences poussèrent, les Égyptiens dirent : « Nous en avons autant qu'il nous en faut ! », et ils ne crurent pas.

L'année suivante, une profusion de grenouilles envahit les maisons des Égyptiens, qui se retournèrent encore vers Moïse pour qu'il intercède. Peu après, Dieu envoya une pluie qui amena dans la mer toutes ces grenouilles. Les Égyptiens ne crurent toujours pas.

L'année suivante vint le sang : en quelque récipient où les Égyptiens mettaient de l'eau, cette eau se transformait en sang. Ce châtiment n'atteignait d'ailleurs pas les enfants d'Israël, mais seulement les Égyptiens.

> « Dieu change le Nil en fleuve de sang pour les Égyptiens, mais il épargne les Israélites de cette calamité,
> Afin que tu saches qu'il y a une distinction entre le voyageur sobre sur la voie et celui qui est enivré[11]. »

Les Égyptiens s'en trouvèrent profondément affligés et supplièrent Moïse, qui pria pour que Dieu fasse cesser ce nouveau châtiment. Mais ils ne crurent toujours pas.

L'année suivante, Moïse pria et dit : « Seigneur, anéantis leurs richesses et endurcis leurs cœurs ! » Aaron ajouta : « Ainsi soit-il ! » et Dieu dit : « Votre prière est exaucée ! » (Coran X, 89). Cette année-là, toutes les richesses des Égyptiens, toutes les choses que la terre produit et que les arbres donnent devinrent des pierres. Les Égyptiens en référèrent encore à Moïse, qui pria, et Dieu fit cesser cette malédiction. Mais tout ce qui avait été changé en pierre demeura dans le même état.

Ainsi se succédèrent les neuf signes destinés à convaincre les Égyptiens : le bâton de Moïse changé

en serpent, la main de Moïse devenue blanche et brillante, la famine, le déluge, les sauterelles, les mouches, les grenouilles, le changement de l'eau en sang, la pétrification de tout ce qui appartenait aux Égyptiens. Dès qu'un signe avait cessé de sévir, les Égyptiens retournaient à leur infidélité et ils ôtèrent à Moïse tout espoir de les convertir :

> « Quel que soit le signe que tu nous montreras pour nous ensorceler, nous ne croirons pas en la véracité de ta mission ! » (Coran VII, 132).

Rûmî voit dans cette série d'épreuves qui ne parviennent pas à faire plier Pharaon la marque de la farouche résistance de l'âme charnelle à tout ce qui la dépasse :

> « L'âme charnelle est le disciple de Pharaon : fais attention de ne pas trop la satisfaire de peur qu'elle se rappelle son infidélité ancienne. [...]
>
> Sans connaître la faim, le corps ne tend pas vers Dieu.
>
> Bien qu'il pleure et gémisse de façon bien pitoyable, il ne deviendra jamais un vrai croyant.
>
> Le corps est semblable à Pharaon : par temps de famine, il se prosterne devant Moïse.
>
> Mais quand il est délivré du besoin, il se rebelle à nouveau.
>
> De même, quand ses affaires sont prospères, l'âme charnelle oublie ses soupirs et ses lamentations[12]. »

Chaque jour, Pharaon était un peu plus sous l'emprise de son âme despotique et opprimait davantage les Israélites, il faisait même tuer leurs enfants

comme au temps d'avant la naissance de Moïse. Les enfants d'Israël étaient bouleversés par cette nouvelle épreuve et firent des reproches à Moïse : « Avant ta naissance, les Égyptiens nous opprimaient et tuaient nos enfants. Lorsque tu es devenu prophète, nous espérions que nos souffrances seraient diminuées, mais en fait ils nous oppriment de la même manière. Nous ne pouvons plus supporter de pareils traitements : permets-nous de fuir ou de faire la guerre. » Mais Moïse n'avait aucune Autorisation divine pour faire la guerre ou pour sortir d'Égypte. Il ne put qu'encourager les Israélites à persévérer dans la foi et la patience :

> « Implorez le Secours de Dieu et restez constants dans l'épreuve ! La terre appartient à Dieu et Il en fait hériter qui Il veut parmi Ses sujets. Sachez qu'une heureuse issue est réservée à ceux qui Le craignent ! » (Coran VII, 128).

[illegible]

10

La traversée de la mer de l'âme

Les années passèrent et Pharaon n'était plus le jeune souverain d'antan plein d'énergie, mais était devenu vieux et faible. Moïse se rappela la Parole divine : « Va lui parler de façon courtoise ! » (Coran XX, 44) et alla faire une nouvelle proposition à Pharaon : « Si tu crois à mes paroles, je prierai Dieu afin qu'Il te rende ta jeunesse, la force et la vigueur que tu avais autrefois. » Pharaon apprécia cette offre et demanda un délai de trois jours de réflexion avant de se déterminer. Il questionna sa femme Assia, qui le supplia d'accepter la proposition de Moïse. Puis, il convoqua son ministre Haman et lui demanda son avis sur la question. Haman répondit à Pharaon : « Comment pourrais-tu affirmer devant tes hommes tantôt que tu es Dieu, tantôt que tu es un serviteur de Dieu ? » Pharaon suivit en dernier lieu le conseil de Haman et renonça donc au dessein de céder à Moïse. Il prit même la ferme résolution de le faire périr. Haman avait ainsi ce rôle funeste de précipiter sans cesse plus loin la chute de Pharaon en lui conseillant l'intransigeance la plus bornée.

Pharaon était déterminé à se débarrasser définitivement de Moïse, mais redoutait la réaction des Israélites s'il le faisait tuer. Il chercha donc à séparer les Israélites de Moïse et à les détourner de son message. Il fit construire un belvédère sur le Nil, dans un endroit où un canal dérivé du fleuve partageait la ville et la séparait en deux parties. Il plaça à cet endroit des hommes de confiance qui interpellaient dans leur langue les Hébreux passant à proximité. Ces Égyptiens louaient la puissance et les richesses de Pharaon et stigmatisaient la faiblesse et la pauvreté de Moïse. Ce stratagème dura deux années, mais les Israélites ne cédèrent pas et restèrent presque tous fidèles à Moïse.

Les Égyptiens s'inquiétaient de plus en plus de la popularité croissante de la religion de Moïse et redoutaient par-dessus tout que les Israélites se révoltent contre leurs maîtres. Ils incitèrent Pharaon à agir dans les plus brefs délais : « Pourquoi ne tuez-vous pas Moïse ? Pourquoi ne tuez-vous pas les enfants d'Israël ? Pourquoi les épargnez-vous avant qu'ils ne fassent le mal, qu'ils deviennent puissants, qu'ils nous contraignent à leur tour à faire des corvées, qu'ils tuent nos enfants comme nous avons tué les leurs et qu'ils rejettent définitivement votre culte ? » Pharaon s'interposa et rassura tout son peuple :

> « Nous allons massacrer tous leurs fils et laisser vivre leurs filles. C'est ainsi que nous les dominerons définitivement » (Coran VII, 127).

La tension entre les deux communautés était au paroxysme et l'affrontement se rapprochait inexorablement.

Un jour enfin, Dieu révéla à Moïse de s'enfuir d'Égypte avec tout le peuple d'Israël :

> « Et Nous avons dit en Révélation à Moïse : "Pars en cachette avec Mes serviteurs au cours de la nuit, car vous allez être poursuivis" » (Coran XXVI, 52).

À cet effet, Moïse réunit tout son peuple et tint conseil avec les anciens pour partir en secret, afin que Pharaon ne se doute de rien. Les Israélites firent pendant un mois leurs préparatifs en cachette. Lorsqu'ils eurent terminé, chaque fois qu'ils se décidaient à partir la nuit suivante, il survenait un événement inattendu qui les obligeait à repousser leur départ. Moïse réunit alors le conseil des anciens et lui demanda pourquoi le départ était ajourné à chaque fois. « Nous pensons qu'il faut prendre en considération le testament du prophète Joseph », répondirent les anciens. En effet, à sa mort, Joseph avait confié à ses descendants et à tous les Israélites la recommandation suivante : « Lorsque vous partirez d'Égypte, ouvrez mon tombeau et emportez mon cercueil avec vous, afin qu'il repose auprès d'Abraham, de Jacob et d'Isaac ! » Moïse demanda aux anciens où avait été placé le corps de Joseph. Ils lui répondirent qu'ils l'ignoraient et entreprirent des recherches qui ne donnèrent aucun résultat jusqu'à ce qu'ils rencontrent une vieille femme égyptienne de la famille de Pharaon. Cette femme avait été touchée par la parole de Moïse et était prête à montrer

l'emplacement du tombeau de Joseph à condition qu'on honore deux vœux qu'elle formula ainsi : « Lorsque vous quitterez l'Égypte, demanda-t-elle, je souhaiterais que vous m'emmeniez avec vous et je souhaiterais aussi que Moïse prie pour le salut de mon âme. » Moïse accorda ces demandes et la femme montra le lieu où le cercueil de Joseph avait été dissimulé : il reposait à l'abri des regards dans le lit du Nil. Moïse adressa une demande à Dieu afin que l'eau du fleuve se retire suffisamment pour que le cercueil devienne visible. Peu après, le niveau des eaux descendit et les Israélites purent se saisir du cercueil de Joseph qui se révéla intact car il était fait de marbre. Les ossements de Joseph allaient bien pouvoir accompagner le cortège, conformément à la volonté du prophète.

Avant les ultimes préparatifs du départ, Moïse ordonna à chacun des siens d'emprunter aux Égyptiens leurs ornements d'or, leurs bijoux et leurs plus beaux vêtements sous des prétextes divers. Les Israélites entreprirent chacun de leur côté cette démarche et se trouvèrent finalement en possession d'une grande quantité de choses précieuses. Enfin, Moïse fut résolu à partir et dit à chacun : « Lorsque les Égyptiens dormiront, levez-vous, chevauchez vos montures et quittez vos maisons avec toute votre famille ! Le point de rendez-vous sera à tel endroit en dehors de la ville. Que chacun immole dans sa maison une brebis, un agneau ou une poule. Lorsque vous partirez, trempez vos mains dans le sang et maculez l'extérieur des portes de vos maisons. Ainsi, lorsque vos ennemis viendront et qu'ils verront ce sang sur la porte, ils sauront que les maîtres de la

maison sont partis. » Les Israélites firent ce que Moïse leur avait ordonné et, au milieu de cette nuit-là, ils se réunirent hors de la ville, au lieu qui avait été fixé comme rendez-vous. Ils quittèrent enfin cette terre d'exil et d'humiliation pour prendre le chemin qui conduisait au pays de leurs lointains ancêtres. Moïse plaça Aaron à l'avant-garde de la communauté et lui dit : « Dirige-toi vers la mer, car telle est l'indication de l'archange Gabriel ! » La cohorte se constitua à la suite d'Aaron, troupe par troupe et tribu par tribu, et Moïse occupa l'arrière-garde.

Au petit matin, les Égyptiens s'aperçurent de l'exode des Hébreux et en instruisirent Pharaon sur-le-champ. Pharaon dit avec fermeté et résolution : « Nous les poursuivrons, nous les rattraperons et nous les massacrerons ! » Les Égyptiens acquiescèrent avec d'autant plus de ferveur qu'ils avaient été dépossédés par les Israélites de tous leurs objets précieux et ils tenaient donc par-dessus tout à les récupérer. Moïse avait en effet usé de ruse à propos de ces objets précieux afin que tous les Égyptiens soient déterminés à pourchasser les enfants d'Israël. De plus, le matin même, un nouveau fléau s'abattit sur le peuple égyptien : chaque foyer fut frappé par la mort brutale et inexpliquée d'un de ses membres et les Égyptiens durent creuser en toute hâte des sépultures durant toute la journée. Pendant ce temps, Moïse et le peuple d'Israël avaient déjà parcouru une grande distance.

Le lendemain, Pharaon fit rassembler toute son armée et proclama : « Les Israélites sont en petit nombre et nous sommes beaucoup plus nombreux qu'eux.

Ils ont mal agi à notre égard car ils ont emporté tous nos objets précieux. Moïse, au moyen de la magie, a frappé d'un grand malheur tous nos foyers, et chacun de nous a eu à déplorer un mort chez lui. Nous sommes désormais tous réunis et armés pour châtier définitivement les Israélites. » Haman fut placé à l'avant-garde des fantassins et Pharaon se plaça lui-même au centre de la cavalerie. Lorsque le soleil se leva, l'armée quitta Memphis et se déploya à grande vitesse. Quelques jours plus tard, l'avant-garde de Pharaon avait en point de mire l'arrière-garde de Moïse. La plupart des Israélites commencèrent alors à perdre espoir :

> « Et lorsque les deux troupes furent en vue l'une de l'autre, les compagnons de Moïse s'écrièrent : "Nous allons être rattrapés !" » (Coran XXVI, 61).

> « Ô Moïse, pourquoi nous as-tu arrachés à notre patrie, car là-bas au moins nous pouvions vivre même si nous étions esclaves, alors que maintenant nous allons tous mourir ? » (Exode XIV, 11-12).

Moïse leur répondit qu'ils n'avaient rien à craindre :

> « Mon Seigneur est avec moi et Il me dirigera » (Coran XXVI, 62).

L'avant-garde de la cohorte des Israélites atteignit peu après le rivage de la mer.

Rûmî précise que le danger que courent les Israélites contribue à renforcer leur détermination inté-

meure, ce qui leur permettra de dépasser leurs limites habituelles, de surmonter leur peur et de trouver la plus complète sécurité dans la Présence divine[1].

Il n'y a pas unanimité sur le lieu où les Israélites rencontrèrent la mer. Aucun détail géographique n'est donné sur ce point dans le Coran et les noms de lieux fournis par la Bible ne sont pas clairement identifiés. Le cantique de Moïse (Exode XV, 4) précise que Pharaon avait péri dans la « mer des Roseaux ». Ce terme est le plus souvent interprété comme devant désigner la mer Rouge au niveau du golfe de Suez qui se situe à l'est du Nil. Cependant, la « mer des Roseaux » est un terme fréquemment utilisé pour désigner la côte méditerranéenne de l'Égypte près de l'embouchure du Nil, car dans cette région les roseaux abondent grâce aux alluvions du delta.

Comme les Hébreux avaient atteint le rivage de la mer, Dieu révéla à Moïse de frapper la mer avec son bâton. Lorsque Moïse s'exécuta, la mer qui formait un tout se partagea et devint comme une montagne. L'eau s'éleva et se maintint en l'air comme un édifice, et le fond de la mer devint visible. Les Israélites dirent : « Ô Moïse, le fond de cette mer n'est que de la boue noire et si nous posons les pieds sur cette boue, nous nous enfoncerons et nous périrons ! » Alors, Moïse adressa une prière à Dieu, qui donna ordre au vent de souffler sur le fond de la mer et au soleil d'y darder ses rayons. En peu de temps, toute cette boue s'assécha et devint semblable à du sable.

Cet épisode célèbre est resté gravé dans la mémoire de l'humanité jusqu'à nos jours. Abdallah ibn Salâm, un savant juif du VII[e] siècle qui se convertit à

l'islam, demanda un jour au Prophète Muhammad : « Quel est le lieu que le soleil a frappé une fois de ses rayons, et que cet astre ne verra plus jusqu'au jour de la Résurrection ? » Le Prophète répondit : « C'est le fond de la mer que Moïse frappa de son bâton, et dont l'eau s'éleva en l'air. » La prouesse réalisée par Moïse à l'aide du bâton s'inscrit dans cette possibilité de transcendance au sein des choses et des êtres, et qui reste cachée tant que le Commandement divin ne s'est pas manifesté[2].

L'archange Gabriel vint alors informer Moïse de la conduite à tenir : « Ô Moïse, passe la mer, car Dieu m'a ordonné, ainsi qu'à Michaël, de nous tenir ici jusqu'à ce que Pharaon soit entré dans la mer avec toute son armée, afin que nous les noyions tous. » Moïse s'avança donc dans la mer et tous les Israélites le suivirent. Le peuple d'Israël était formé des douze tribus qui descendaient chacune d'un des fils du prophète Jacob. Ces douze tribus entrèrent dans la mer par douze chemins différents, chaque tribu suivant sa propre voie. Des deux côtés de chaque chemin, l'eau s'élevait en l'air comme deux murailles semblables à des montagnes. Les murailles d'eau étaient si hautes et si compactes que les différentes tribus ne pouvaient pas se voir les unes les autres. Lorsque les premiers atteignirent le milieu de la mer, Moïse pria et Dieu ordonna à la mer que l'eau de ces murailles se retire en forme d'arcade, afin que les Israélites puissent voir d'une route à l'autre jusqu'à la fin de la traversée.

Lorsque Pharaon arriva à son tour sur le rivage, il vit ces murailles d'eau et le fond de la mer qui

était devenu sec. Devant lui, une partie de la colonie d'Israël était déjà parvenue sur l'autre rive, alors que beaucoup d'Hébreux marchaient encore dans la mer. Pharaon observa avec circonspection ce prodige et fut saisi de crainte. Il s'adressa alors à Haman pour lui demander conseil. Haman lui répondit avec arrogance : « Nos ennemis n'ont maintenant plus aucun endroit où s'enfuir. Dès que nous les aurons rattrapés, nous pourrons tous les tuer !

– Mais comment pourrons-nous passer avec notre armée au milieu de ces colonnes d'eau ? interrogea Pharaon.

– Moïse a bien pu passer au moyen de sa magie, affirma Haman, et toi, tu ne pourrais donc pas passer au moyen de ta divinité ? »

Pharaon reprit confiance et s'élança sur son cheval, entraînant derrière lui toute son armée. Lorsque tous les enfants d'Israël eurent traversé la mer, l'avant-garde de Pharaon était encore au milieu de la mer. Moïse voulut alors frapper la mer de son bâton afin que l'eau qui s'était élevée en l'air s'abaisse et recouvre les chemins où se trouvaient les Égyptiens qui s'y étaient engagés. Mais Dieu révéla à Moïse :

> « Et laisse la mer béante, afin que les Égyptiens y entrent tous ! Assurément, leur armée est destinée à être submergée » (Coran XLIV, 24).

Les murailles d'eau restèrent érigées jusqu'à ce que toute l'armée de Pharaon soit complètement entrée dans la mer. Lorsque Pharaon arriva à proximité de l'autre rive, Dieu donna ordre à Moïse d'étendre sa main portant le bâton en direction de la

mer. Brusquement, la mer reprit son aspect habituel et les eaux recouvrirent tous les Égyptiens et les noyèrent. Pharaon comprit qu'il allait être englouti et dans un dernier sursaut s'écria :

> « Je crois qu'il n'y a d'autre divinité que Celui en qui ont cru les enfants d'Israël. Et je suis au nombre de ceux qui sont soumis à Lui » (Coran X, 90).

Selon un symbolisme cher aux soufis, la mer des Roseaux que traversent les Hébreux évoque la mer de l'âme, c'est-à-dire le foisonnement de nos facultés rationnelles, imaginatives ou émotionnelles qui constituent l'ensemble de notre psyché. Le cheminement spirituel consiste à traverser en nous-mêmes ces zones de courants et de turbulences qui comprennent les peurs, les frustrations, les jugements, les emportements, les illusions afin d'atteindre l'autre rivage, celui de la pacification de l'être.

S'il ne devait compter que sur ses propres forces, l'homme serait impuissant à traverser cet océan sans perdre pied et se noyer. Seul celui qui est porteur du secret spirituel et qui est investi par Dieu pour le transmettre est capable de proposer à ses disciples un chemin à sec qui se faufile au milieu de leurs agitations mentales. Ici, Moïse est porteur de ce secret spirituel symbolisé par le bâton et il reçoit l'Autorisation divine par l'intermédiaire de l'archange Gabriel de lever sa main afin que le prodige s'accomplisse. Cependant, pour les soufis, le plus grand miracle qui puisse être accompli est le miracle intérieur au cours duquel l'homme, initialement voilé de la Réalité,

trouve le chemin en lui-même pour atteindre la conscience de l'Unité divine.

Ce que l'on désigne par « âme » traduit le mot arabe *nafs* qui inclut les tendances les plus égotiques et despotiques en l'homme jusqu'à la fine pointe la plus lumineuse au bout de laquelle l'âme humaine rejoint l'esprit universel (*rûh*)[3]. L'âme évolue en fonction de l'effort qu'elle fait contre elle-même pour sortir de l'emprise du monde sensible et s'élever dans la hiérarchie spirituelle. Cet effort ne concerne que ce que l'on dénomme l'« âme parlante », et non pas l'âme végétale et l'âme animale qui sont présentes dans l'âme humaine et qui assurent leurs fonctions sans lesquelles se romprait le lien du corps. Pour bien souligner cette distinction, certains soufis emploient le mot *nafs* uniquement dans un sens psychologique négatif ou pour caractériser la part animale de l'homme et réservent d'autres termes comme *rûh* et *sirr* pour désigner l'âme parlante en fonction du degré de son avancement.

Ahmad ibn Ajiba (1747-1809) a proposé une définition pour discerner les différentes composantes de l'âme humaine : « L'esprit est ce par quoi a eu lieu l'insufflation divine. L'âme animale est, quant à elle, créée dans le fœtus, avant que l'esprit ne soit insufflé. C'est par elle que survient le mouvement et elle accompagne nécessairement le corps physique, ne s'en séparant qu'avec la mort. Au moment de la mort, l'esprit sort en premier et l'âme se rompt, c'est alors que cesse la vie. » Dans cette approche, l'insufflation de l'esprit souligne ici la transcendance de l'âme parlante par rapport à l'âme animale.

Au cours du processus initiatique, l'âme gravite à travers les étapes qui doivent la mener à la Connaissance de Dieu. À chaque nouvelle étape, l'âme apparaît dotée de nouveaux caractères. C'est ainsi que 'Abd al-Qader al-Jilâni (1083-1166) a présenté une typologie des âmes en sept étapes ascensionnelles. Il distingue successivement : l'âme despotique, l'âme admonitrice, l'âme inspirée, l'âme purifiée, l'âme satisfaite, l'âme agréée et enfin l'âme parfaite. Chacune se distingue des autres par un certain nombre de caractères qui lui sont propres. Par exemple, l'âme despotique se caractérise avant tout par la domination des vices : avarice, cupidité, insouciance, orgueil et jalousie, alors qu'à partir de l'âme inspirée, ce sont les vertus qui sont dominantes : détachement, humilité, générosité, sincérité, piété loyauté, proximité de Dieu.

L'âme humaine est donc capable du meilleur comme du pire selon qu'elle suit un chemin sous une guidance éclairée ou bien qu'elle s'égare sur des voies sans aucun discernement. La noyade des Égyptiens évoque de façon saisissante la destinée de ceux qui sont soumis aux vicissitudes de leur âme animale de telle façon qu'ils sont finalement submergés par elle. D'une certaine façon, leur âme parlante prend l'aspect de leur âme animale jusqu'à s'identifier à elle en revêtant la modalité de l'âme despotique. Dans cette perspective, Pharaon incarne alors le rôle du faux guide, celui qui se prétend porteur d'une vérité transcendante alors qu'il n'est en fait qu'abusé par lui-même.

Cette scène d'une ampleur dramatique remarquable évoque le choix crucial qui est proposé à

l'homme : soit il parvient au bout du chemin et il est en quelque sorte secouru et sauvé de ses propres faiblesses par une aide qui le dépasse infiniment, soit il est engagé sur la voie de l'erreur qui se révélera n'être pour lui qu'une impasse irrémédiable. Le déroulement de la vie humaine provoque en chacun de nous des stimulations qui nous font quitter notre rive et nous entraînent, plus ou moins consciemment, vers diverses formes d'inconnu, en passant inévitablement par des périodes de doute et d'angoisse. En cela, la vie est un chemin où le point d'arrivée ne peut pas être le point de départ.

Les derniers versets de la première sourate du Coran – la *Fatiha* – résument bien, sous forme de prière adressée au Tout-Miséricordieux, les enjeux de toute vie humaine :

« Dirige-nous dans le chemin droit
Le chemin de ceux que Tu as comblés de bienfaits,
Et non le chemin de ceux qui encourent Ta Colère,
Ni le chemin de ceux qui sont égarés » (Coran I, 6-7).

Rûmî précise que les vagues de la mer, lorsqu'elles furent animées par l'Ordre de Dieu, surent distinguer le peuple de Moïse des Égyptiens[4]. La nature vierge, telle qu'ici la mer, se retrouve pourvue d'une forme d'« intelligence » infaillible car elle est alors le réceptacle immaculé d'une Vérité transcendante qui Se révèle en se projetant dans notre monde. La mer devient le juge de paix par Commandement divin, dans une sorte de préfiguration du Jugement dernier. Pour les soufis, le Jugement dernier n'est d'ailleurs pas seulement un événement extérieur à

venir qui viendra clore le cycle de la présente humanité, mais il est avant tout l'Agrément divin pour l'âme humaine, au cours de son séjour terrestre ou bien à son terme. Cet agrément procède d'une illumination qui dépouille l'âme de tous ses conditionnements charnels et la projette dans une vision unifiée.

La tradition rapporte que chaque tribu d'Israël avait son propre chemin à l'abri des murailles d'eau. Cela évoque la spécificité de toute voie spirituelle qui doit savoir prendre en compte les particularités socioculturelles et individuelles de chaque disciple afin que celui-ci soit amené progressivement depuis son état d'être initial jusqu'à l'état de réalisation qui lui est promis. Une sentence soufie indique qu'il y a autant de chemins qu'il y a de fils d'Adam et que nul ne pourrait faire ce chemin à la place d'un autre.

Concernant la conversion tardive de Pharaon, Ibn 'Arabi considère que la croyance générale en la condamnation ultime de Pharaon ne repose sur aucun texte sacré[5]. Il retient plutôt le fait que Pharaon est enlevé à la vie terrestre au moment où il prononce la formule témoin de sa foi nouvelle, ce qui est une circonstance favorable selon la parole de Muhammad : « L'homme est convoqué au Jugement dernier dans l'état où il mourut. » Or, Dieu a saisi l'âme de Pharaon dans un état purifié car Pharaon n'a pas eu le temps de souiller sa foi toute nouvelle par un péché. L'inspiration d'Assia, la femme de Pharaon, au sujet de Moïse : « Cet enfant nous consolera tous les deux, Pharaon et moi » (Coran XXVIII, 8) s'est donc vérifiée puisque Pharaon a en définitive trouvé la foi au bout de son long combat contre

Moïse. Pharaon devient donc le signe de l'accomplissement de la Miséricorde divine qui peut être accordée à quiconque, selon la Volonté du Tout-Puissant. Cependant, la foi tardive de Pharaon n'a pu empêcher le châtiment qu'il a dû subir sur terre. Ibn 'Arabi apporte les précisions suivantes :

« Pharaon fut détruit malgré sa foi, soit qu'il soit venu à la foi tout en ayant la certitude de sa destruction imminente, soit qu'il ait cru pouvoir se sauver. Or, au moment où il témoigna de sa foi, la situation immédiate prouvait qu'il n'était pas certain de sa mort, puisqu'il voyait les Hébreux marcher sur la voie sèche qui s'était ouverte dans la mer frappée par le bâton de Moïse. Pharaon n'eut donc pas la certitude de sa destruction jusqu'à ce qu'il en fût atteint. Il crut en Celui en qui croyaient les fils d'Israël, tout en ayant la certitude de son salut ; aussi arriva-t-il ce qu'il croyait, bien que d'une manière différente de celle qu'il avait espérée, car Dieu le sauva du châtiment infernal dans son âme et sauva son cadavre des vagues, ainsi qu'il est dit : "Ce jour-là, Nous te sauverons quant à ton corps, afin que tu sois un signe pour ceux qui vivront après toi" (Coran X, 92). En effet, si sa forme corporelle avait disparu, son peuple aurait pu dire qu'il leur avait été caché par son ascension au ciel. Son corps mort réapparut donc et fut reconnu par son peuple. C'est ainsi que le salut l'atteignit dans l'âme et pour le corps[6]. »

Dans cette ultime situation de détresse, Pharaon reconnut enfin qu'il y avait quelque chose qui le dépassait et qui provenait d'une autre Source bien plus grande que toute la science qu'il avait pu

acquérir au cours de sa vie et bien plus puissante que tout le pouvoir dont il avait abusé.

Avant la tombée de la nuit, le peuple de Pharaon était entièrement anéanti alors que le peuple d'Israël était sain et sauf. Toute la journée, les Hébreux n'avaient eu aucun répit et n'avaient rien pu manger. En guise de remerciement pour le Secours divin dont son peuple avait bénéficié, Moïse décida de prolonger ce jeûne jusqu'au coucher du soleil et il ordonna à tous les siens de faire de même. Dieu accueillit favorablement cette marque d'humilité de Moïse et, selon les sources musulmanes, la tradition juive a conservé la mémoire de cet acte fondateur à travers la pratique rituelle du jeûne du Yom Kippour (jour du Grand Pardon) qui se pratique le dixième jour du septième mois du calendrier hébraïque. La pratique de ce jeûne a été reprise par la tradition musulmane à l'occasion de la fête de l'Achourâ, célébrée le 10 du mois de Mouharram.

Le lendemain, les enfants d'Israël se réunirent auprès de Moïse et lui dirent : « Nous pensons que Pharaon n'a pas été noyé et qu'il n'est pas mort, car il a des pouvoirs hors du commun. » Moïse s'adressa à Dieu, qui ordonna à la mer de faire remonter du fond de l'eau Pharaon avec toute son armée, afin que les Israélites puissent constater que tous les Égyptiens étaient noyés. Les corps des Égyptiens étaient couverts d'armures d'or et d'argent. Moïse défendit aux Israélites de s'emparer de ces richesses et il ajouta : « Ce que vous avez reçu des Égyptiens à titre de prêt, en ornements d'or, d'argent

et de pierres précieuses, vous suffit, et Dieu vous en permet l'usage. Mais il vaut mieux que vous ne preniez pas ces richesses qui sont sur leurs dépouilles. » Les Israélites n'obéirent pas à Moïse, se jetèrent dans la mer et pillèrent les richesses et l'or. Dieu désapprouva cette action. Pendant dix jours, la mer resta agitée jusqu'à ce qu'elle rejette sur le rivage tous ceux qui avaient été noyés.

Par la suite, Moïse décida de quitter ces terres qui étaient peuplées d'idolâtres. Ceux-ci étaient sujets de Pharaon et avaient des idoles à tête de taureau et à tête de veau. Cependant, les enfants d'Israël, au contact de ces idolâtres, firent cette demande à Moïse :

> « Ô Moïse, donne-nous des dieux comme ceux de ces peuples » (Coran VII, 138).

Ce jour-là, Moïse éprouva une profonde colère et dit avec affliction :

> « Vous êtes des gens inintelligents. Leur culte est caduc et leurs actions sont vaines. Vous faut-il un autre Dieu que Celui qui vous a élevés au-dessus de tous les peuples de votre temps et qui a anéanti votre ennemi ? » (Coran VII, 138-141).

11

La vision du mont Sinaï

Onze mois s'écoulèrent après l'épisode de la traversée de la mer. Les Israélites s'étaient installés dans les territoires à proximité du rivage et nul parmi eux n'était retourné en Égypte. Dieu envoya alors l'ange Gabriel vers Moïse afin de le convoquer pour un rendez-vous solennel. L'ange Gabriel dit à Moïse : « Rends-toi sur le mont Sinaï pour y recevoir la Révélation de Dieu. Tu y jeûneras tout d'abord pendant trente jours, pour que ton estomac et ta bouche deviennent purs par l'effet du jeûne. Par la suite, Dieu s'adressera à toi et te confiera la Loi sacrée. » Moïse informa aussitôt son peuple de cette Convocation divine et annonça l'imminence de son départ. Les enfants d'Israël firent une proposition à Moïse : « Nous suggérons que des anciens t'accompagnent. Ainsi, lorsque tu recevras la Parole de Dieu, ils pourront l'entendre également et ils nous donneront par la suite un témoignage formel que cette parole est véritablement celle de Dieu. » Moïse acquiesça et « il fit choisir parmi les siens soixante-dix hommes pour être présents avec lui lors d'une Rencontre avec Nous » (Coran VII, 155). Il confia à

son frère Aaron la conduite de son peuple pendant son absence : « Remplace-moi auprès de mon peuple et dirige au mieux leurs affaires ! Ne suis pas le chemin de ceux qui sèment la corruption ! » (Coran VII, 142). Enfin, Moïse recommanda aux siens la constance dans le culte du Dieu unique pendant la période de trente jours où il serait absent.

Moïse se rendit avec les soixante-dix anciens sur les flancs du mont Sinaï et entama son jeûne. Après les trente jours convenus, Moïse se rendit prestement vers le sommet de la montagne. Alors Dieu commença à s'adresser directement à Moïse :

> « Moïse, pourquoi t'es-tu pressé au point de t'éloigner des tiens ? », demanda Dieu.
>
> « En fait, ils me suivent de près, répondit Moïse, et je me suis dépêché d'aller vers Toi, Seigneur, afin que Tu sois satisfait » (Coran XX, 83-84).

L'ange Gabriel vint alors informer Moïse qu'il devait jeûner dix jours supplémentaires :

> « Nous avons donné rendez-vous à Moïse pendant trente nuits que Nous avons complétées par dix nuits supplémentaires, de sorte que la durée de la rencontre avec son Seigneur soit de quarante nuits » (Coran VII, 142).

Après ce délai supplémentaire, les conditions furent réunies pour que la rencontre ait lieu. Les soixante-dix anciens escortèrent Moïse jusqu'à proximité du sommet de la montagne. Puis, au moment où Dieu allait révéler Son Message à Moïse.

une nuée vint recouvrir le visage de Moïse de sorte qu'aucun des soixante-dix anciens ne pouvait discerner le contenu de la conversation. Moïse adressa à Dieu cette prière :

> « "Ô mon Seigneur, montre-Toi à moi afin que je Te voie !"
> Dieu répondit : "Tu ne Me verras pas, mais regarde vers la montagne : si elle demeure immobile, alors tu Me verras !" » (Coran VII, 143).

Il y avait devant Moïse une montagne très haute et très étendue, plus visible que les autres montagnes. Moïse regarda dans cette direction.

> « Mais lorsque son Seigneur Se manifesta sur la montagne, Il la réduisit en poussière et Moïse tomba foudroyé. Après avoir retrouvé ses esprits, il dit : "Gloire à Toi ! Je me repens de T'avoir ainsi offensé et je suis désormais le premier des croyants" » (Coran VII, 143).

Dieu confia alors à Moïse la Loi sacrée écrite sur des Tables :

> « Nous avons écrit pour lui sur les Tables des notions édifiantes sur tous les sujets et une explication de toute chose » (Coran VII, 145).

Puis Il confia à Moïse cette recommandation :

> « Je te confie le dépôt de ces Tables. Ordonne à ton peuple de se conformer aux excellentes prescriptions qu'elles contiennent » (Coran VII, 145).

Selon la tradition juive, la Révélation divine comportait à la fois la Loi écrite, dont les Tables sont la matrice, et la Loi orale, qui en donne les règles d'interprétation et contient également des enseignements mystiques, la kabbale. La Torah scelle l'alliance conclue entre Dieu et le peuple hébreu et comporte toutes les prescriptions rituelles qui ont la vertu de maintenir au quotidien le caractère vivant de cette alliance. Elle contient notamment les Dix Commandements qui synthétisent le mode de comportement exigé pour l'ensemble de la communauté israélite[1] :

1er commandement : « Je suis le Seigneur, ton Dieu qui t'a fait sortir d'Égypte. »
2e commandement : « Tu n'auras pas d'autre Dieu que Moi. »
3e commandement : « Tu ne prononceras pas le Nom de Dieu en vain. »
4e commandement : « Souviens-toi du jour du sabbat. »
5e commandement : « Honore ton père et ta mère. »
6e commandement : « Tu ne tueras point. »
7e commandement : « Tu ne commettras pas l'adultère. »
8e commandement : « Tu ne voleras pas. »
9e commandement : « Tu ne feras pas de faux témoignage. »
10e commandement : « Tu ne convoiteras ni la femme, ni la maison, ni rien de ce qui appartient à ton prochain. »

Le mot « kabbale » provient de la racine *QBL* qui est commune à l'hébreu et à l'arabe et dont la signification désigne le rapport de deux choses situées l'une en face de l'autre. De ce rapport résulte l'idée

d'un passage de l'un à l'autre des deux termes en présence. Le verbe dérivé *qabal*, commun également aux deux langues, exprime les idées de recevoir, d'accueillir ou d'accepter. Enfin, le terme *qabbala* indique « ce qui est reçu » ou « ce qui est transmis » de l'un à l'autre. L'enseignement oral transmis par Dieu à Moïse repose donc sur une transmission régulière qui a pu par la suite être poursuivie de génération en génération, par l'intermédiaire des maîtres spirituels. Ainsi que l'exprime le *Traité des Pères* (I, 1), mis en écrit aux premiers siècles de l'ère chrétienne : « Moïse a reçu (*qibbel*) la Torah au Sinaï et l'a transmise à Josué, qui l'a transmise aux Anciens, qui l'ont transmise aux prophètes. » Ce processus unit le présent au passé et doit se perpétuer du présent vers le futur, selon des modalités propres à chaque situation particulière. Il s'agit alors d'une chaîne de transmission capable de donner aux hommes une direction à suivre (*qibla*, mot arabe de même racine)[2].

Le principe d'un jeûne de quarante jours qu'accomplit Moïse a été repris par de nombreux soufis afin de se mettre dans les meilleures dispositions pour recevoir les Indications divines. En effet, comme le précise Hûjwiri, bien que la faim soit une souffrance pour le corps, elle illumine le cœur, purifie l'âme et conduit l'esprit en la Présence de Dieu[3]. La privation de nourriture doit être accompagnée par une ascèse des cinq sens – vue, ouïe, goût, odorat, toucher – par lesquels toutes les connaissances peuvent être acquises, à l'exception de la connaissance intuitive et de l'Inspiration divine. Dans

chacun de ces cinq sens se trouve un potentiel de pureté et d'impureté, car les sens sont ouverts aussi bien à la noble raison qu'à l'imagination et à la passion. Ils ont donc besoin d'être réfrénés afin de laisser toute la place aux facultés intuitives qui sont d'autant plus en éveil que les sens corporels sont en sommeil.

Un *hadith* précise que le jeûne est le seul acte d'adoration qui appartient à Dieu et que Dieu rétribue Lui-même[4]. Hamadani interprète cette Parole divine en considérant que le jeûne est l'oblitération de la vision de ce qui est autre que Dieu pour la Vision de Dieu, car l'abstinence de nourriture et de boisson terrestres permet à Dieu de nourrir l'âme par des mets et des boissons célestes[5]. Comme le jeûne est divin, sa rétribution ne peut d'ailleurs être que Dieu Lui-même. Ainsi, si Dieu affirme : « Je le rétribue », Il dit en filigrane : « J'en suis Moi-même la Rétribution. »

La période de quarante jours correspond à la durée nécessaire pour se délester de nos attaches les plus subtiles. En effet, après que Moïse eut accompli les trente jours de jeûne, soit la période qui avait été initialement fixée, Dieu provoqua en lui le désir de se purifier pour manifester l'achèvement de cette période ainsi que la hâte pour aller à la rencontre de son Seigneur. Ceci provoqua la Réaction divine ainsi que l'évoque Ibn 'Arabi :

> « Je me suis hâté vers mon Seigneur pour qu'Il soit satisfait de ma célérité.
>
> Quand nous fûmes arrivés, Il demanda : “Pourquoi le serviteur s'est-il hâté ?”

"La promesse généreuse, Lui répondis-je, m'a conduit vers Toi, mais je ne vois pas la promesse se réaliser."

"Remplis-en d'abord les conditions, me répondit le Tout-Miséricordieux, ainsi qu'il vous a été ordonné !"

Alors furent abolis la proximité et l'éloignement[6]. »

Ainsi, Dieu fit sortir Moïse de la servitude absolue qui l'habitait jusque-là et qui impliquait de se réfugier dans la plus grande prudence et de n'accomplir aucun acte sans Ordre divin explicite. C'est pour cela que Dieu ajouta au temps fixé dix nuits pour que Moïse abandonne définitivement la recherche des attributs et qu'il persiste dans un état de totale sobriété intérieure. En effet, la Présence divine n'agrée que le serviteur qui ne saurait s'attribuer une quelconque marque de sainteté et Elle ne peut rien donner à toute autre créature. Le serviteur ne peut donc entrer dans la Proximité divine que dans la mesure où il est en correspondance avec ce qu'exigent les réalités de la servitude absolue.

Ibn 'Arabi précise par ailleurs les effets sur un serviteur tel que Moïse de l'accomplissement de la période préparatoire à une révélation intime :

« L'accomplissement des temps fixés par Dieu affranchit le serviteur de l'esclavage des instants et il n'est plus alors serviteur que de Dieu. [...] Ce qui survient après ce temps fixé ne laisse chez le serviteur aucune trace du serviteur. Si c'est une conversation, le serviteur devient tout entier oreille ; si c'est une contemplation, il devient tout entier œil. Moïse n'ayant pas encore goûté cette station ni contemplé cet état, cette promesse lui semblait nécessairement lointaine. [...]

Or, Dieu tint en définitive Sa Promesse, s'entretint avec lui et lui parla. Après avoir sanctifié son ouïe et son élocution, Il lui donna la Parole dans sa totalité, comme Il lui avait donné l'Ouïe dans sa totalité. Tout entier oreille lors de l'audition, Moïse était tout entier langue lors de la récitation[7]. »

Cet épisode de la montagne répond au premier épisode de la vallée sainte près du buisson ardent. Si le premier épisode est à l'origine de la vocation de Moïse et d'une contemplation indirecte à travers le buisson, le deuxième devient alors son plein accomplissement au cours duquel Moïse manifeste sa soif de la vision directe :

« Seigneur, montre-Toi à moi afin que je Te voie ! » (Coran VII, 143).

Les soufis se sont interrogés sur la question qui découle de cette demande : l'homme peut-il « voir » Dieu ? Abû Bakr Kalabadhi (mort en 995) évoque la possibilité d'une telle vision à partir d'une démonstration rationnelle :

« La raison admet la possibilité de la vision pour ce seul motif que tout ce qui existe peut être vu, dès lors que Dieu a mis en nous la possibilité de le voir. Dieu peut donc être vu puisqu'Il existe. S'il en était autrement d'ailleurs, la demande de Moïse : "Montre-Toi à moi afin que je Te voie" procéderait de l'ignorance et de l'impiété, et Dieu n'aurait certainement pas subordonné la possibilité de la vision à la fixité de la montagne. "Certes, dit-Il, si elle demeure à sa place, inébranlée, tu Me verras !" : ce qui eût été rationnelle-

ment possible, si Dieu l'avait voulu ainsi. Il s'ensuit nécessairement que la vision, liée par Dieu à cette clause, est, comme elle, chose permise et possible au jugement de la raison[8]. »

Cependant, Ahmed al-Alawi précise que l'Essence ne peut être distincte du monde sensible, car cela reviendrait à isoler l'Essence de ce monde[9]. De ce fait, l'œil corporel, dont les objets de vision sont habituellement les choses terrestres, ne peut voir l'Essence. Si Moïse tomba évanoui, c'est que tout espace avait alors été effacé, que tout lieu avait disparu et que l'œil corporel avait été rafraîchi par l'Œil divin.

On demanda à Junayd s'il désirait voir Dieu[10]. Il répondit par la négative et on lui demanda alors pourquoi. Il répondit : « Quand Moïse souhaita voir Dieu sur le mont Sinaï, il ne Le vit pas, et quand Muhammad ne le souhaita pas lors de son voyage nocturne, il Le vit. » Notre désir est un voile qui nous empêche de voir Dieu car, dans l'amour, l'existence de la volonté propre est une forme de désobéissance. Quand la volonté propre disparaît en ce monde, la contemplation est atteinte, et quand la contemplation est fermement établie, il n'y a plus de différence entre ce monde-ci et l'autre.

Cette station spirituelle où la volonté personnelle est complètement annihilée est décrite notamment par Dhûl-Nûn al-Miçri (796-859) qui propose la formule : « J'ai vu mon Seigneur par mon Seigneur, et sans mon Seigneur, je n'aurais jamais pu accéder à la Vision de mon Seigneur », et par Nûri (mort en 908) qui affirme : « Personne n'a vu mon Seigneur, si ce n'est mon Seigneur »[11].

Moïse désirait cette vision, puis il se repentit :

> « Je me repens de T'avoir ainsi offensé et je suis désormais le premier des croyants » (Coran VII, 143).

Ce repentir ne signifiait pas que Moïse avait renoncé à la Vision de Dieu, mais qu'il renonçait à se fier à sa propre volonté personnelle. Hûjwiri distingue trois sortes de repentir : celui qui consiste à prendre conscience du mal pour rechercher le bien, celui qui consiste à abandonner le bien pour rechercher le mieux et enfin celui qui consiste à passer d'un désir personnel à la Volonté divine[12]. Cette dernière catégorie, qui concerne directement l'expérience de Moïse, appartient au degré de l'Amour divin (*mahabba*). Le libre Choix divin n'a pas de commencement dans le temps et ne saurait être remis en question, alors que le choix humain est accidentel et peut être contredit. Ainsi, pour que la Volonté éternelle de Dieu subsiste en nous, il faut auparavant mépriser sa propre volonté individuelle.

Selon Hallâj, les soufis, qui ont soif d'une union totale avec Dieu, envisagent l'expérience personnelle de Moïse comme une étape intermédiaire, au même titre, par exemple, que l'ascension nocturne de Muhammad[13]. Ainsi, Moïse a eu soif de voir Dieu, mais Dieu ne l'appelait qu'à des informations indirectes, alors que Muhammad fut conduit par l'ange Gabriel jusqu'au seuil du monde scellé de l'Essence divine et il lui fut dit : « Regarde ! », mais il ne regarda pas. Le Prophète Muhammad resta enfermé dans le respect absolu de la Transcendance et s'en remit à Dieu. De même, lorsque Moïse regarda

vers la montagne, celle-ci fut pulvérisée, et alors Moïse s'en remit à Dieu et reçut les Tables. Ce désir de Dieu exprimé par Moïse, qui se révèle être non comblé et maintenu dans le domaine de l'attente, préfigure l'expérience de l'union mystique :

« En ma vision s'est anéantie mon existence ;
Je me suis départi du "je" de ma vision,
En l'effaçant et en la maintenant silencieuse.
J'ai embrassé ce que j'ai perçu
Et j'ai effacé ma propre perception[14]. »

L'ascension de Moïse sur la montagne symbolise le processus de la réalisation spirituelle pour tout aspirant à la Vérité. La rencontre avec Dieu s'effectue au sommet du mont Sinaï et se conclut par l'évanouissement de Moïse. Cette perte de conscience temporaire évoque ce que les soufis désignent comme l'extinction (*fâna*) de l'individualité dans la Présence divine. L'extinction constitue le paroxysme d'une transformation profonde et irréversible reçue de l'intérieur qui libère les potentialités jusque-là en sommeil. Le nivellement de la montagne au moment où Dieu Se projette sur elle désigne alors l'effacement de l'ego qui ne résiste pas à la puissance de la Révélation. C'est en effet l'ego qui fait obstacle à la foi, car il rend difficile le fait de croire en quelque chose qui le dépasse infiniment. Mais lorsque l'ego est réduit à l'indigence jusqu'à sa disparition, alors la foi se transmute en pure contemplation. C'est là l'un des sens possibles de la parole de Muhammad lorsqu'il est interrogé par l'ange Gabriel sur la définition de l'excellence (*ihsan*) du comportement :

« L'excellence, c'est d'adorer Dieu comme si tu Le voyais, car, si tu ne Le vois pas, Lui te voit[15]. » Une autre traduction possible du passage « Si tu ne Le vois pas, Lui te voit » est : « Si tu n'es plus, tu Le vois. » Cette traduction se trouve être en parfait accord avec l'épisode de l'évanouissement de Moïse concomitant avec la Vision divine.

Ahmed al-Alawi évoque de façon poétique l'extinction du moi qui fait place à la Présence divine :

> « Tu t'évanouis dès que l'infini apparaît,
> Parce que ton "toi" n'a jamais été, pas même un seul instant.
> Tu ne vois pas qui tu es, car tu es, mais non "toi".
> Tu subsistes, mais non comme toi-même ; il n'est de Puissance que de Dieu.
> Après ton extinction, tu dois naître à l'éternité,
> À l'éternité de l'éternité,
> Au sommet de toute attitude ; et voici que nos cavaliers s'arrêtent
> Face à face avec la Vérité[16]. »

Cette extinction est en correspondance avec la prosternation du corps lors de l'accomplissement de la prière rituelle musulmane, ainsi que le suggère al-Alawi lorsqu'il évoque le symbolisme de la prière :

> « Il est d'abord demandé au croyant de se dresser de toute sa taille et d'élever les mains devant la Vérité qui Se manifeste à lui. Lorsqu'un certain degré d'union a été réalisé et que le croyant a commencé à s'approcher progressivement de la Vérité, sa taille se modifie et son existence s'abaisse. Elle se replie comme se replie un

rouleau de papier, du fait de sa proximité à l'égard de la Vérité, jusqu'à ce qu'il parvienne à l'extrême proximité qui est la position de la prosternation. Dans la prosternation, le serviteur descend de la taille de l'existence jusqu'au repli du néant, et plus son corps est replié, plus son existence l'est également. Avant sa prosternation, il se tenait debout dans la position de l'existence, mais après sa prosternation, il s'est éteint, comme une chose disparue, effacé en lui-même et éternel en son Seigneur. [...] Il est prosterné à l'égard de la Vérité et droit à l'égard de la création. Il est éteint dans l'Unité transcendante et subsistant dans l'Unité immanente. Ainsi la prosternation des gnostiques est ininterrompue et leur union ne connaît pas de séparation. La Vérité les a tués d'une mort qui ne connaît pas de résurrection, et elle leur a donné la vie, la vie infinie qui ne connaît pas de mort[17]. »

Abûl-Hassan Kharaqani (963-1033) décrit les étapes parcourues par les soufis qui atteignent l'ouverture suprême. La dernière étape de ce processus trouve un écho éclatant dans l'évanouissement de Moïse qui coïncide alors avec l'effacement des repères terrestres et la totale conscience de la Plénitude divine :

« À un moment de la voie, l'effort du disciple cède le pas à une attraction irréversible (*jadhba*). L'âme parlante du soufi est alors séparée de son ego de façon à se rapprocher de sa réalité essentielle jusqu'à ce qu'il y ait ouverture à la contemplation. La contemplation rend le soufi présent à lui-même et le rend absent à lui-même, jusqu'à ce que la contemplation engendre la vision directe. La vision directe l'unifie à Lui et l'efface à lui-même, jusqu'à ce qu'apparaisse avec évi-

dence Celui qui va l'écraser et le réduire en poussière. Puis, le vrai Absolu donne sa réalité au soufi dont la nature relative s'éteint. Le soufi est ensuite éclipsé par les Lumières du Mystère des Mystères et il contemple les Secrets du Royaume et de la Royauté. Il brûle alors d'amour dans l'étendue infinie du Royaume de la Grandeur (*'adamût*) et de la Contrainte divine (*jabarût*). Les directions s'effacent à ce moment-là et les formes éclatent, les parties se désintègrent et les particules s'anéantissent, la Puissance de l'Unité s'étend et la Lumière de la Plénitude divine et seigneuriale s'épiphanise. La montagne de l'être humain est ébranlée et "Moïse tomba le front contre terre, évanoui" (Coran VII, 143)[18]. »

Rûmî perçoit dans l'épisode du mont Sinaï une évocation de la particularité de la Lumière divine qui ne peut être saisie que par les traces qu'Elle laisse sur Son passage et dont les attributs évoquent, pour celui qui est pourvu de discernement, sa lointaine origine :

« Tu connais la lumière par son opposé qui est l'obscurité : l'opposé révèle son opposé en se manifestant.

Cependant, la Lumière de Dieu n'a aucun opposé dans tout ce qui existe, qui puisse Le rendre manifeste.

Aussi nos yeux ne Le perçoivent pas, bien qu'Il nous voie ; comprends cela grâce à l'exemple de Moïse et du mont Sinaï[19]. »

Cependant, l'effacement de l'ego ne constitue pas l'étape finale du cheminement car la redescente symbolique de la montagne fait partie intégrante du

plein accomplissement des facultés de l'être. Cette redescente ne correspond pas à un éloignement de la Présence divine puisque la transformation intérieure reçue précédemment continue de produire ses effets. Par contre, elle évoque le retour vers le monde des hommes, avec la possibilité d'apporter un message comme c'est le cas de Moïse ou des prophètes, ou alors la possibilité de diffuser un enseignement comme c'est le cas pour les guides spirituels. Cette étape est désignée comme étant la subsistance (*baqi*) du serviteur dont tous les actes sont désormais parfaitement orientés selon le Dessein divin. Cette redescente concerne aussi les êtres réalisés qui n'ont pas pour fonction particulière d'enseigner, mais qui voilent leur sainteté en séjournant de façon anonyme parmi leurs contemporains. Ceux qui restent en haut de la montagne sont désignés par le terme *majdhoub*, c'est-à-dire « ravi », car pour eux, même si leur corps se situe au milieu des hommes, leur esprit est resté marqué par le ravissement extatique lors de la Rencontre divine, et ils n'ont donc pas atteint le parfait degré d'accomplissement qui caractérise ceux qui ont pu redescendre de la montagne. Les voies authentiques dans le soufisme ont pour objectif de mener les disciples jusqu'au bas de la montagne, en s'appuyant sur la guidance d'un être qui a déjà accompli ce type de chemin et qui a reçu explicitement l'Autorisation divine (*idhn*) de transmettre un enseignement. Cette Autorisation n'a rien d'un choix personnel et ne provient pas d'une ancienneté ou d'un héritage familial : elle résulte d'un Choix divin qui échappe à tout type de considération d'ordre spécifiquement humain.

Comme nous l'avons vu plus haut dans les commentaires sur l'épisode du buisson ardent, la montagne peut également désigner symboliquement le cœur du soufi, c'est-à-dire le réceptacle vierge apte à recevoir la Parole divine qui provoque la transfiguration de l'être :

« De quelle voix est cet écho dans les montagnes de nos cœurs ? Parfois cette montagne est remplie par cette voix, parfois elle est vide.

Quel qu'Il soit, Il est le Sage, le Maître et puisse Sa Voix ne jamais délaisser cette montagne !

Il est une montagne qui provoque un simple écho de la voix ; il existe une montagne qui la multiplie par cent.

À réception de cette Voix et de cette Parole, la montagne fait jaillir des centaines de milliers de sources d'eau pure.

Étant donné que cette Grâce émane de la montagne. l'eau des sources devient du sang.

C'est à cause de l'envoyé Moïse que le mont Sinaï fut ainsi transformé en rubis[20]. »

Rûmî évoque par ailleurs la dimension universelle de l'épisode du mont Sinaï en utilisant comme support la description d'une contemplation extatique attribuée à un mystique juif anonyme. La Révélation divine vécue par Moïse se projette alors dans l'unité spirituelle des prophètes qui sont chacun porteurs de l'Amour de Dieu, selon une modalité qui leur est propre :

« Un juif raconta son rêve : “Je croisai Moïse en chemin et je le suivis jusqu'au mont Sinaï. Là, dans la

Lumière de la théophanie, nous disparûmes tous les trois : Moïse, le Sinaï et moi-même.

Nos trois ombres s'évanouirent dans le soleil. Ensuite survint de la Lumière l'ouverture de la porte de la Révélation. […]

Puis, je vis la montagne se briser en trois morceaux à l'instant où la Lumière de Dieu resplendit sur elle.

Quand l'attribut de Majesté divine lui fut révélé, elle éclata dans toutes les directions. […]

Lorsque je sortis de cet état d'évanouissement, le Sinaï était toujours en place, ni plus grand ni plus petit qu'auparavant.

Cependant, sous le pied de Moïse, il fondait littéralement comme de la glace : aucun pic, ni éperon rocheux n'y résista. […]

Après ce nouvel état d'évanouissement, je revins encore à moi et vis que le Sinaï et Moïse étaient inchangés,

Et que le désert bordant la montagne était rempli de bout en bout de gens ressemblant à Moïse de par l'éclat de leurs visages.

Leurs cannes et leurs manteaux étaient semblables à son bâton et à son manteau ; tous se hâtaient joyeusement en direction du Sinaï.

Tous levaient leurs bras et entonnaient ensemble : 'Laisse-moi Te voir !' (Coran VII, 143).

À nouveau, l'état de transe extatique me quitta et la forme de chacun d'eux me parut différente.

Chacun d'entre eux était un prophète doté de l'Amour de Dieu. Ainsi, l'unité spirituelle des prophètes m'apparut clairement.

Aussi, j'aperçus des anges puissants dont l'apparence était constituée de neige.

Et je vis un autre cercle d'anges implorant le secours de Dieu, eux étaient faits de feu."

Ainsi s'achève la description de ce rêve lumineux : il y a beaucoup de juifs dont la fin dernière est digne de louanges[21]. »

Après son Entrevue divine, Moïse prit les Tables de la Loi et sortit de la nuée. Il vint à la rencontre des soixante-dix anciens, qui l'apostrophèrent : « Ô Moïse, si les enfants d'Israël avaient eu une totale confiance en toi, ils ne nous auraient pas désignés pour t'accompagner jusqu'ici. Ils nous ont délégués pour que nous puissions entendre la Parole de Dieu. » Au même instant, une nuée enveloppa Moïse et les anciens, Dieu conversa alors avec Moïse à propos des Préceptes et des Lois, et les anciens purent entendre tout ce que Moïse entendit. Après cette Révélation soudaine, les soixante-dix anciens manifestèrent cependant leur frustration :

« Nous ne croirons pas en la véracité de ta mission tant que nous n'aurons pas vu Dieu clairement ! » (Coran II, 55).

Au même instant, alors qu'ils avaient à peine prononcé ces paroles, le feu de la Colère de Dieu descendit du ciel, un bruit se fit entendre, si terrible que tous les anciens s'effondrèrent et rendirent l'âme :

« Mais vous avez été alors foudroyés pendant que vous regardiez » (Coran II, 55).

Moïse resta stupéfait devant un tel spectacle et se mit en prière :

« Mon Seigneur, si Tu l'avais voulu, Tu les aurais fait périr bien avant, et moi avec eux. Vas-Tu tous nous anéantir en représailles de ce qui a été perpétré par les plus insensés d'entre nous ? Je vois bien qu'il s'agit d'une épreuve venant de Toi, par laquelle Tu égares qui Tu veux, et Tu diriges qui Tu veux. C'est Toi notre Maître ! Pardonne-nous ! Accorde-nous Ta Miséricorde ! » (Coran VII, 155).

Dieu exauça la prière de Moïse et ressuscita ces hommes :

« Nous vous avons ressuscités après votre mort, afin que vous soyez reconnaissants » (Coran II, 56).

Peu après, les soixante-dix anciens offrirent leur repentir à Dieu.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

12

L'illusion du veau d'or

Lors de son départ pour le mont Sinaï, Moïse avait fixé à son peuple une échéance de trente jours durant laquelle il serait absent et remplacé dans ses fonctions par son frère Aaron. Or, Dieu imposa de façon inattendue à Moïse un délai supplémentaire de dix jours de jeûne dans la montagne, ce qui augmenta la durée de son absence auprès des Hébreux sans que ceux-ci n'en soient avertis. Dès que les trente jours fixés pour le retour de Moïse furent écoulés, les enfants d'Israël se rassemblèrent auprès d'Aaron et lui confièrent leur inquiétude : « Moïse a conduit nos anciens nous ne savons où, et nous craignons qu'il ne les ait fait périr. » Aaron leur répondit : « En fait, je crains que Moïse soit irrité contre vous, car les trente jours sont écoulés et il ne revient pas. Je crains qu'il ne vous arrive un Châtiment de Dieu, à cause de ce butin que vous avez enlevé à Pharaon et aux Égyptiens, alors qu'il ne vous était pas destiné : vous avez alors transgressé l'ordre de Moïse. Maintenant, réunissez ce butin et faites-en un tas que je recouvrirai de poussière, jusqu'au retour de Moïse ! S'il vous autorise à en jouir, je vous le

rendrai, mais si ce butin est frappé d'interdiction. Moïse y mettra lui-même le feu et il vous délivrera de ce crime. » Les Israélites acceptèrent cette proposition et Aaron désigna une place où ils déposèrent tout ce qui était en leur possession. Aaron recouvrit de poussière cet amas d'or et d'argent.

Il y avait, au sein de la communauté des enfants d'Israël, un homme nommé Samiri[1], dont on dit qu'il était orfèvre de métier. Celui-ci fit une autre proposition à l'ensemble de la communauté : « Je crois que Moïse ne reviendra pas auprès de vous avant que vous n'ayez brûlé tout ceci. Retirez donc de ce tas tous les objets d'or afin que je les brûle ! » Les Israélites acceptèrent de retirer du tas tous les objets d'or et les déposèrent à proximité. Samiri fit fondre tout cet or de telle façon qu'il devint un veau qui se mit à crier comme un véritable veau. Alors, spontanément, la plupart des enfants d'Israël proclamèrent :

> « Voici notre Dieu et le Dieu de Moïse, mais Moïse l'a abandonné (Coran XX, 88). Moïse ignorait que son Dieu était en fait ici et il est donc parti à sa recherche. Dieu est bien ici devant nous, adorons-Le pour qu'Il nous rende Moïse ! »

Ainsi, ils vénérèrent tous ce veau et le reconnurent comme Dieu ; seule une minorité au sein de la communauté s'abstint de l'adorer.

Aaron tenta de s'opposer à cette mascarade :

> « Mon peuple, ce veau n'est pour vous qu'une tentation. N'oubliez pas que votre Seigneur est bien le

Tout-Miséricordieux ! Faites-moi confiance et obéissez plutôt à mes ordres ! » (Coran XX, 90).

Mais les Israélites ne lui accordaient plus aucune confiance et n'hésitèrent pas à le menacer :

« Garde le silence, sinon nous te tuerons, car c'est toi qui as éloigné Moïse pour prendre toi-même le rôle de prophète et de chef ! Nous continuerons d'adorer ce veau jusqu'au retour de Moïse ! » (Coran XX, 91).

Aaron voulut quitter la communauté avec ceux qui refusaient d'adorer le veau, mais il craignit que Moïse ne lui dise à son retour : « Tu as détourné de moi les enfants d'Israël, tu les as divisés et tu les as abandonnés ! » Il resta donc auprès de ceux qui le méprisaient désormais ouvertement.

Pendant ce temps, Moïse était retiré sur le mont Sinaï et ignorait tout du dévoiement de son peuple durant son absence. Puis, Dieu annonça à Moïse que son peuple avait adoré un veau que Samiri avait modelé avec l'or des Égyptiens et que ce veau avait meuglé. Moïse dit à Dieu : « Même si Samiri a modelé un veau, ce n'est pourtant pas lui qui a pu produire le son qui en est sorti, mais c'est seulement Toi qui as pu le produire ! » Dieu répondit :

« Nous avons mis ton peuple à l'épreuve et Samiri est parvenu à l'égarer » (Coran XX, 85).

Moïse était furieux et, l'âme en peine, il prit les Tables de la Loi et descendit de la montagne avec

les soixante-dix anciens afin de rejoindre au plus vite sa communauté.

Lorsqu'il arriva auprès des siens, il les trouva perdus dans l'adoration du veau. Moïse s'emporta contre son peuple et jeta à terre les Tables.

> « Il saisit la tête de son frère en l'attirant vers lui et l'interrogea : "Aaron, quand tu les as vus s'égarer, qu'est-ce qui t'a donc empêché de venir à ma rencontre ? Aurais-tu ainsi désobéi à mes indications ?"
>
> Aaron lui répondit : "Ô fils de ma mère, ils m'ont humilié et ils ont failli me tuer. Cesse de me saisir par le menton ! Ne fais donc pas la joie de nos ennemis en me traitant comme un coupable devant eux ! En fait, j'ai crains que tu me reproches d'avoir semé la division parmi les fils d'Israël et de ne pas avoir respecté tes consignes" » (Coran VII, 150 et XX, 92-94).

Moïse comprit que son frère était innocent et qu'il n'avait rien pu faire pour contenir la folie de son peuple. Il implora la Miséricorde divine :

> « Ô mon Seigneur, pardonne-moi et pardonne à mon frère ! Accorde-nous Ta Miséricorde, car Tu es le plus Miséricordieux des Miséricordieux ! » (Coran VII, 151).

Ensuite, les enfants d'Israël se rassemblèrent tous auprès de Moïse, humiliés et honteux de ce qu'ils avaient fait. Moïse leur reprocha vigoureusement leur comportement :

> « Vous avez très mal agi pendant mon absence. Mon peuple, votre Seigneur ne vous avait-Il pas déjà fait

une belle promesse ? L'avez-vous donc trouvée trop longue à s'accomplir ? Ou bien, en rompant ainsi votre engagement envers moi, avez-vous désiré que la Colère de votre Seigneur s'abatte sur vous ? »

« C'est bien malgré nous que nous avons manqué à notre engagement envers toi, répondirent-ils. Comme nous étions en possession des bijoux provenant d'Égypte, nous avons décidé de les jeter au feu » (Coran XX, 86-87 et VII, 150).

« Nous n'avons pas violé notre pacte, mais nous avons craint qu'à cause de cet or et de cet argent que nous avions enlevés aux Égyptiens, tu ne sois irrité contre nous, et nous les avons rejetés, pour te satisfaire. Ce fut ensuite Samiri qui fit fondre tout cet or » (Coran XX, 87).

Puis Moïse se tourna vers Samiri et lui demanda :

« "Et toi, qu'as-tu à répondre à cela ?"

Il répondit : "J'ai perçu une présence subtile qu'aucun des autres ne pouvait percevoir. C'est ainsi que j'ai pu saisir une poignée de la terre provenant des empreintes laissées par l'ange Gabriel et je l'ai mêlée à l'or fondu. Voilà tout ce que mon âme m'a suggéré !" "Écarte-toi de nous, ordonna Moïse, ton sort sera désormais ici-bas de dire à chacun que tu rencontreras : 'Ne me touche pas !' Dans l'autre monde, il y aura cependant pour toi un rendez-vous que tu ne pourras manquer. Maintenant, regarde bien la divinité que tu as tant adorée : nous allons la détruire par le feu, puis nous disperserons toutes ses cendres dans les flots" » (Coran XX, 95-97).

Moïse laissa donc la vie sauve à Samiri et détruisit le veau par le feu.

Une tradition rapporte que Samiri, depuis son plus jeune âge, avait la faculté de percevoir la présence de l'ange Gabriel lorsque celui-ci s'approchait de la communauté des fils d'Israël. Ibn 'Arabi précise que Dieu a, de surcroît, ôté un voile subtil qui recouvrait la vue de Samiri[2]. Celui-ci aperçut alors, parmi les quatre anges qui portent le Trône divin, celui qui a la forme d'un taureau et il s'imagina qu'il s'agissait là du dieu qui parlait à Moïse. Il décida donc de révéler à toute la communauté les charismes qu'il avait reçus et, pour cela, de façonner un veau à partir des parures d'or que possédaient illégitimement les Hébreux. Cet or allait d'ailleurs être un élément d'attachement particulier pour les fils d'Israël car l'amour des biens matériels reste solidement attaché au cœur de la plupart des hommes. Samiri avait auparavant saisi une poignée de terre sur la trace laissée par l'ange Gabriel qu'il avait perçu par sa prédisposition personnelle. Aussi, il jeta cette terre dans le feu, sachant que l'ange Gabriel ne passait jamais en un lieu sans le revivifier. Le veau se mit alors à meugler, ce qui emporta définitivement l'adhésion de la plupart des Hébreux. Samiri n'avait agi que sur une interprétation de la Réalité. Il s'égara et égara les autres, car toute interprétation partielle éloigne de la Vérité et fait plonger dans l'illusion. Tous « oublièrent » même que « le veau ne répondait pas à leurs paroles et qu'il n'avait la faculté ni de leur nuire ni de leur être utile » (Coran XX, 89) et qu'il n'avait donc aucun des Attributs du Dieu de Moïse.

Aaron informa son peuple qu'il était sous l'emprise

d'une tentation, mais qu'il était encore temps de revenir vers le Tout-Miséricordieux. Il rappela aussi qu'il détenait l'autorisation de Moïse pour le suppléer. Les Hébreux refusèrent d'accorder à Aaron la confiance qu'ils accordaient à Moïse, faisant là une distinction erronée entre les deux frères qui étaient pourtant unis dans la prophétie. Ils rejetèrent les indications d'Aaron, pensant pouvoir attendre le retour de Moïse dans l'adoration de leur nouvelle divinité. Aaron ne pouvait pas lutter davantage contre sa communauté car il était doté d'une nature spirituelle très féminine qui ne lui permettait pas de s'imposer à tous par la force. Il ne pouvait donc que rester au milieu des siens en invoquant la Miséricorde divine.

À son retour, Moïse manifesta sa colère et s'en prit tout d'abord à son frère puisque c'était à lui de veiller sur la communauté. Aaron parvint à calmer la colère de son frère en lui rappelant qu'ils étaient fils de la même mère (Coran XX, 94), qui faisait elle-même preuve de compassion et de tendresse. Moïse comprit que son frère avait agi aussi bien qu'il l'avait pu et accepta son argumentaire.

Rûmî perçoit dans l'épisode du veau d'or une mise en garde envers les tentations de ceux qui croient pouvoir s'affranchir de l'autorité parce qu'ils ont été dotés de visions partielles du monde invisible[3]. L'attitude de Samiri s'explique par le fait qu'il n'a pas su gérer comme il convenait ses dispositions à discerner la présence de l'ange Gabriel. Son erreur fut de croire qu'il pouvait se dispenser des indications d'Aaron et qu'il pouvait se fier à son seul discernement. Il s'est donc projeté au-devant de la communauté sans aucune légitimité en dévoilant

certaines dispositions qu'il avait reçues. Or, ces dispositions ne constituaient pas une direction à suivre, mais plutôt un piège pour lui à dépasser afin d'aller plus loin dans son chemin vers Dieu. Samiri a en fait agi par orgueil et ne pouvait donc retirer aucun profit d'une telle initiative qui a entraîné derrière lui les plus crédules et les plus ignorants.

Pour celui qui est en chemin, l'attitude la plus sage consiste à faire preuve d'humilité en toute circonstance et à ne pas chercher particulièrement la notoriété ou les marques de reconnaissance. Il s'agit en effet de se protéger de certaines situations qui risquent de détourner du but final, car elles sont susceptibles de projeter en avant la part de l'âme qui est encore solidement accrochée aux tendances égotiques. Samiri dit lui-même de son acte :

> « Voilà tout ce que mon âme (*nafs*) m'a suggéré ! » (Coran XX, 96).

Il a donc suivi les penchants de son âme la plus despotique qui l'a incité à imposer ses charismes à la communauté en dépit des avertissements préalables de Moïse. Cette âme incite naturellement à la révolte contre tout ce qui la dépasse et favorise les actes de désobéissance face à l'autorité légitime. Elle est donc le ferment de toute corruption et de tout égarement dans une communauté humaine. Ibn 'Ata Allah al-Iskandari (1250-1309) résume en une formule lapidaire l'attitude juste de celui qui désire échapper aux outrances semblables à celle de Samiri :

« Ensevelis ton existence dans la terre de l'obscurité, car la graine ne produit pas en abondance si elle n'est pas ensevelie[4]. »

En prolongement de cette indication, 'Abd al-Karim Jili (1365-1424) évoque le code de conduite optimal (*adab*) de celui qui suit l'enseignement d'un guide spirituel afin de se placer dans des dispositions favorables à la réception en son cœur des Lumières bénies qui se sont rapprochées par la grâce de la seule présence d'un tel compagnon de route. Il utilise pour cela la parabole du défunt et du laveur lors du rite funéraire, le défunt désignant le disciple et le laveur le guide :

« Si le destin est propice et si le sort te conduit
Auprès d'un véritable maître (*shaykh*), un maître versé dans la Vérité,
Efforce-toi de lui plaire et de suivre ses désirs,
Abandonne tout ce que tu voulais accomplir.
Sois avec lui comme un cadavre entre les mains du laveur.
À son gré celui-ci le tourne, sans qu'il ne cesse d'être passif[5]. »

Rûmî illustre cette même notion en mettant en évidence les profondes différences entre la perception du disciple et celle du maître spirituel investi par Autorisation divine. Le véritable discernement ne peut provenir que de celui qui a déjà franchi toutes les étapes conduisant à la pacification de l'être, car il a reçu en héritage une lecture des événements qui dépasse toute limitation purement humaine :

« Si tu ne veux pas perdre la tête, sois humble comme le pied : sois sous la protection du pôle spirituel qui, lui, possède le discernement.
Même si tu es un roi, ne te considère pas comme étant au-dessus de lui ; même si tu es du miel, ne récolte rien d'autre que sa canne à sucre.
Ta pensée est simple forme extérieure alors que sa pensée est âme ; ta monnaie est fausse et la sienne est aussi pure que la mine d'or.
Mais en réalité, tu es lui et cherche-toi toi-même en son "lui" ; demande : "Où est-il ? Où est-il ?", et deviens une colombe volant vers lui[6]. »

Bien qu'il ait commis un acte grave, Samiri n'est cependant pas condamné à la peine de mort. Moïse lui accorde en effet un statut particulier qui lui permet de prolonger sa vie terrestre à la condition de ne plus entrer en contact avec les autres hommes. Il reconnaît en Samiri un être doté d'ouvertures subtiles qui a besoin de cheminer encore dans ce monde pour se purifier des tendances égotiques qui ont pris le dessus. Cette mise à l'écart de Samiri peut être perçue comme relevant du statut des solitaires (*afrâd*) qui sont souvent incompris des autres hommes car ils sont porteurs d'une science qui n'est connue que d'eux seuls. Selon Chihab ad-dîn Sohravardî (1155-1191), lorsqu'une âme singulière comme celle de Samiri rencontre l'ange Gabriel, c'est en fait son « ange personnel » qu'elle voit[7]. L'ange Gabriel est l'ange archétype de l'humanité, et l'âme humaine émane de Gabriel à travers un rayon de lumière qui descend de son aile droite, tandis que l'aile gauche fait descendre une ombre qui engendre notre monde de corporéité

sensible. La dualité de la nature humaine est donc établie à partir des ailes de l'ange : son aile droite est blanche et son aile gauche est noire, symboles respectifs de l'esprit supérieur et du psychisme inférieur. La rencontre avec Gabriel permet donc de saisir notre part lumineuse, mais elle réveille simultanément une part obscure au sein de laquelle le monde des ténèbres, par la Volonté de Dieu, peut s'engouffrer. Samiri, du fait de sa prédisposition naturelle, a pu saisir la présence de Gabriel, mais comme il n'était pas dans un état de connaissance suffisamment avancé, il a été renvoyé à sa part la plus ténébreuse (*nafs*) qui l'a irrésistiblement incité, ainsi qu'il le dit lui-même, à agir comme il l'a fait.

Il est relaté que Moïse s'emporta contre son peuple au point de laisser tomber au sol les Tables. Cet accès de colère n'est pas dû à une quelconque fragilité psychologique de Moïse, mais il est en correspondance étroite avec la Colère divine envers le peuple qu'Il avait choisi. L'emportement de Moïse est donc légitime et il répond de façon appropriée à la déviance coupable de son peuple.

La communauté des Hébreux prit conscience de son terrible égarement et demanda à Moïse d'intercéder pour apaiser le Courroux divin. Moïse reçut une Révélation divine qui fut sans appel :

> « Vous vous êtes fait du tort à vous-mêmes en prenant le veau pour idole. Revenez donc à votre Créateur et tuez donc vous-mêmes les coupables en expiation de leur crime ! Il en sera mieux ainsi pour vous auprès de votre Créateur » (Coran II, 54).

Dieu demandait donc aux enfants d'Israël d'appliquer une loi antique qui était en vigueur avant le temps d'Abraham : quiconque avait commis une faute par son corps devait avoir la tête tranchée afin que Dieu agrée son repentir. Les enfants d'Israël, profondément affligés, consentirent à appliquer cette loi.

Le lendemain matin, chaque Israélite, le visage tourné vers le ciel, faisait pénitence et implorait le Pardon de Dieu. Puis, ceux qui avaient résisté à la tentation du veau d'or commencèrent à user de leurs épées sur les adorateurs du veau. Il y eut des cris et des lamentations poignants qui s'élevèrent vers le ciel. Moïse était en prière, se prosternant, pleurant et gémissant. Dieu envoya un nuage noir afin que ceux qui étaient chargés de tuer ne puissent pas voir ceux qu'ils décapitaient. Le massacre dura toute la matinée. Au milieu du jour, Dieu agréa enfin les prières de Moïse, fit acte de Miséricorde et accepta le repentir des morts comme celui des vivants.

> « Dieu est revenu de Sa Rigueur et a agréé votre repentir, car Il est en vérité Celui qui revient sans cesse vers le pécheur repentant, Il est Miséricordieux ! » (Coran II, 54).

L'épreuve du glaive put enfin être suspendue et Moïse rendit des actions de grâces.

Par la suite, Moïse rassembla les Tables qui avaient été détruites et Dieu ordonna à Moïse de lire aux enfants d'Israël les prescriptions de la Torah. Lorsque les Israélites entendirent les versets ordon-

nant la prière, le jeûne, l'aumône et contenant quantité de prescriptions et d'interdictions, la plupart d'entre eux trouvèrent cette Loi trop difficile à appliquer. Ils firent savoir à Moïse :

> « Nous avons bien entendu, mais nous n'obéirons pas ! » (Coran II, 93).

Alors Moïse appela les soixante-dix anciens, qui avaient été avec lui sur le mont Sinaï, afin qu'ils livrent le témoignage de ce qu'ils avaient entendu des Paroles divines. Mais certains d'entre eux s'exprimèrent en altérant le sens du Message :

> « Certains d'entre eux, après avoir entendu et compris la Parole de Dieu, la falsifièrent sciemment » (Coran II, 75).

Ils dirent effrontément : « Dieu a bien dit tout cela à Moïse et Il lui a ordonné tous ces préceptes, mais Il a aussi ajouté que si l'on ne peut pas les exécuter, on peut s'abstenir. »

Moïse fut tellement outré par ces paroles qu'il appela en dernière instance le Secours de Dieu. Dieu ordonna alors au mont Sinaï de quitter sa place initiale et de rester suspendu au-dessus des Israélites, à l'endroit même où ils se trouvaient.

> « "Nous avons brandi le mont Sinaï au-dessus de vos têtes comme s'il était une simple ombrelle afin d'obtenir de vous un engagement ferme." Tous pensèrent évidemment que la montagne allait tomber sur eux » (Coran VII, 171).

Moïse avertit son peuple : « Si vous n'acceptez pas cette Loi, la montagne tombera sur vous ! » Alors la plupart des Israélites se mirent à fuir pour échapper à cette terrible menace, mais aussi loin qu'ils regardaient, ils ne voyaient aucun abri où se réfugier. Ils comprirent qu'il était vain de tenter d'échapper par la fuite à cette mise en demeure. Ils se résignèrent alors à accepter la Loi que Dieu leur proposait, tout en songeant au fond d'eux-mêmes que, aussitôt que la montagne se serait éloignée, ils refuseraient de la mettre en application. Dieu ordonna à la montagne de retourner à sa place initiale. Les enfants d'Israël vinrent exprimer leurs réserves à Moïse : « Nous ne pouvons pas accepter cette Loi avec tous ses préceptes. Demande donc à Dieu de nous la rendre plus facile ! » Moïse intercéda et Dieu allégea le fardeau de la Loi en aménageant certaines prescriptions.

> « Vous vous êtes détournés de vos engagements. Sans la Grâce et la Miséricorde de Dieu, vous auriez été perdus à jamais » (Coran II, 64).

Moïse fit cette recommandation ultime à son peuple :

> « Vous n'ajouterez rien à ce qui est prescrit et vous n'en retrancherez rien. Vous mettrez en pratique toutes ces ordonnances et ce sera là la marque de votre sagesse et de votre intelligence » (Deutéronome IV, 2-6).

Afin de sceller cette alliance entre Dieu et le peuple hébreu, Moïse fit fabriquer l'arche d'alliance.

un coffret en bois dans lequel on disposa les Tables de la Loi. Puis, on édifia au sein du campement le Tabernacle, une grande tente qui abrita l'arche d'alliance et qui devint pour Moïse le lieu consacré pour les rencontres avec son Seigneur.

Après ces différents épisodes, Moïse reçut une nouvelle Indication divine :

> « Nous avons révélé à Moïse et à son frère : "Indiquez à votre peuple d'occuper des maisons en Égypte et d'en faire des lieux de prière. Soyez toujours assidus dans la prière. Annoncez cette bonne nouvelle à tous les croyants" ! » (Coran X, 87).

Le temps était désormais venu pour les enfants d'Israël de revenir sur les lieux qu'ils avaient quittés sous la conduite de Moïse. Après la noyade des troupes égyptiennes, les Israélites avaient désormais tout loisir d'occuper les maisons et les palais de leurs anciens tortionnaires. Ils séjournèrent en Égypte pendant plusieurs années avec la présence protectrice de Moïse assisté d'Aaron.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

13

Josué (Youcha), l'héritier spirituel

Alors que la communauté israélite était confortablement installée sur les rives du Nil, Dieu ordonna à Moïse de conduire les siens vers le Proche-Orient, aux confins de Jérusalem. Moïse donna connaissance de cette Révélation à tout son peuple :

> « Ô mon peuple ! Venez occuper la terre sacrée que Dieu a choisie pour vous ! Allons tous dans ce pays et délogeons ses habitants avec l'Aide de Dieu qui nous a déjà fait triompher de Pharaon et qui nous a donné ses habitations ! » (Coran V, 21).

L'annonce de la possibilité de conquérir cette terre constituait un retour aux sources très attendu pour la communauté qui était constituée très majoritairement par les descendants du prophète Jacob dont les cendres reposaient là-bas. Les enfants d'Israël étaient enthousiasmés par une telle perspective et firent les préparatifs pour l'expédition à mener. Une armée de plusieurs milliers d'hommes fut rapidement constituée. Depuis l'Égypte jusqu'en Palestine, il fallait compter au moins deux mois de

marche à travers un désert aride. Les troupes s'élancèrent dans l'allégresse sous le commandement de Moïse. Après environ cinquante jours de marche, des interrogations commencèrent à se propager au sein de la communauté et une délégation vint trouver Moïse pour lui faire part d'une proposition : « Ô Moïse, nous ne savons pas à quels hommes nous aurons affaire dans cette contrée, ni quelle est leur manière de combattre. Nous ne connaissons pas non plus la topographie des lieux. Nous proposons d'envoyer des émissaires qui pourront nous rapporter de précieux renseignements pour notre expédition. » Moïse accepta et fit désigner douze hommes, chacun d'entre eux étant le représentant d'une des douze tribus qui composaient l'ensemble de la communauté.

Les habitants de la Palestine apprirent bientôt qu'une délégation d'étrangers approchait de leurs terres. Ces habitants étaient issus du peuple d'Anaq et avaient pour principales caractéristiques d'être très grands et très forts. Ils étaient couramment appelés les « géants » par les peuples des environs. Ils vinrent à la rencontre de la délégation des Israélites. Les douze émissaires aperçurent de loin l'avant-garde du peuple anaqite qui avançait vers eux. Jamais auparavant ils n'avaient vu des hommes d'une telle corpulence. Ils furent effrayés à la perspective de devoir les affronter, mais se résolurent à effectuer les présentations d'usage. Les douze Israélites firent connaître leur provenance, sans cacher le fait qu'ils avaient reçu l'Ordre de Dieu pour s'emparer de la région de Jérusalem. Les autochtones regardèrent ces étrangers avec grand mépris, considérant qu'ils

n'avaient rien à craindre d'hommes aussi chétifs. Ils firent prisonnière toute la délégation afin de la montrer à leur peuple.

Lorsque les Anaqites virent les Hébreux, la plupart d'entre eux étaient résolus à les tuer sans attendre. Mais les femmes s'interposèrent pour proposer une autre stratégie : « Ne les tuez pas, car leur mort ne servirait à rien ! Il vaut mieux qu'ils s'en retournent afin d'informer les membres de leur communauté sur le type d'hommes que vous êtes. Cela devrait décourager leurs rêves de conquête. » La délégation fut finalement relâchée et put librement s'en retourner vers Moïse. Auparavant, les émissaires relevèrent sur place tous les indices susceptibles de les aider dans la conduite de leur future campagne militaire.

En chemin, les douze délibérèrent afin de s'entendre sur le compte rendu qu'ils devraient faire à leur retour : « Si nous disons à notre peuple la vérité sur la force et la stature des autochtones, personne ne voudra aller au combat et tout le monde souhaitera retourner sur-le-champ en Égypte. Cependant, nous ne devons pas oublier que Dieu a promis à Moïse de lui accorder la victoire. » Ils résolurent donc d'un commun accord de cacher les choses les plus rebutantes aux enfants d'Israël.

Lorsque les douze rejoignirent les leurs, ils furent tout de suite assaillis de questions à propos de la région et des habitants qu'ils avaient découverts. Tous décrivirent avec emphase la fertilité des terres et l'immensité des étendues à conquérir. Mais bien vite, dix d'entre eux ne surent pas tenir l'engagement

qu'ils avaient pris et évoquèrent les particularités du peuple qu'ils avaient rencontré. Seuls deux émissaires réussirent à taire l'effrayante vérité, tous les autres donnèrent la description exacte des géants avec tous les détails les plus saisissants. Ils évoquèrent aussi les puissantes murailles qui encerclaient les cités et rendaient leur accès particulièrement difficile. À l'écoute de cette description édifiante, les enfants d'Israël furent emplis de crainte et demandèrent à rentrer dès que possible dans leurs luxueuses demeures d'Égypte. Mais Moïse les prévint de façon solennelle :

> « "Ne revenez pas sur vos pas en refusant de combattre car tout serait alors perdu pour vous !"
> Ils répliquèrent : "Ô Moïse, des hommes redoutables résident déjà dans ce pays. Nous ne pourrons occuper cette terre que lorsqu'ils l'auront quittée. Nous y entrerons aussitôt qu'ils seront partis."
> Les deux hommes qui craignaient Dieu et auxquels Dieu avait accordé Sa Faveur intervinrent : "Forcez l'accès à la grande porte de la ville ! Quand vous l'aurez franchie, vous serez certainement vainqueurs. Ayez confiance en Dieu, si vous croyez vraiment en Lui !"
> Mais tout le peuple s'écria : "Moïse ! Nous n'y entrerons jamais aussi longtemps qu'ils seront là. Allez donc livrer bataille, toi et ton Seigneur ! Quant à nous, nous restons ici en attendant l'issue du combat."
> "Mon Seigneur ! se désola Moïse, en fait, je n'ai de pouvoir que sur moi-même et sur mon frère : éloigne donc de nous deux ce peuple pervers !" » (Coran V, 21-25).

Moïse prit son bâton et, accompagné de son frère Aaron, partit dans la direction du pays des géants.

La tradition rapporte que les deux hommes pieux et courageux cités par le Coran étaient Josué, fils de Noun, et Caleb, fils de Jephoné. Ils étaient aussi les deux émissaires qui n'avaient pas fourni la description des géants aux membres de leur communauté. Josué était issu de la tribu d'Ephraïm et il était descendant direct du prophète Joseph. Dans la Bible, Josué est présenté à plusieurs reprises comme étant, depuis sa jeunesse, le serviteur de Moïse (Nombres XI, 28 ; Exode XXIV, 13). Il avait également le privilège en certaines circonstances d'accompagner Moïse lorsque celui-ci s'entretenait avec Dieu :

> « Lorsque Moïse sortait du camp et se rendait au Tabernacle, chaque Israélite se tenait debout à l'entrée de sa propre tente et regardait Moïse jusqu'à ce qu'il pénètre dans la tente sacrée. Peu après, une colonne de fumée descendait du ciel et venait se placer à l'entrée du Tabernacle, et le Seigneur s'entretenait alors avec Moïse. Dès que les Israélites voyaient la colonne, ils se prosternaient, la face contre le sol. Le Seigneur parlait avec Moïse, Face à face, comme un homme parle avec un autre homme. Puis Moïse regagnait le camp, tandis que son jeune serviteur Josué, fils de Noun, demeurait dans la tente sacrée » (Exode XXXIII, 8-11).

Dans le passage du Coran où Moïse part à la recherche d'un homme qui possède une science que lui-même n'a pas[1], il est spécifié (Coran XVIII, 60) que Moïse est accompagné d'un jeune serviteur (*fata*) dont le nom n'est pas mentionné, mais que les commentateurs s'accordent à assimiler à Josué. Le

mot employé, *fata*, désigne, depuis l'Arabie préislamique, un jeune homme au comportement chevaleresque et dont la générosité est la vertu cardinale. Au-delà de la jeunesse physique, il s'agit plutôt d'une jeunesse de l'âme qui est à la base des qualités du *fata* : courage, esprit de sacrifice et générosité outrancière. L'état de *fata* est donc la résultante d'un enseignement fondé sur les codes de la chevalerie spirituelle, connue dans le soufisme sous le terme de *futuwah*. Le service d'autrui tel que Josué le pratique auprès de Moïse participe pleinement au développement de l'esprit d'humilité et de servitude qui est caractéristique du chevalier accompli. L'état d'être recherché ne peut être atteint que lorsque le *fata* n'a plus de regard sur son propre ego ou sur autrui, mais qu'il porte toute son énergie spirituelle vers Dieu seul. Cela dépasse une simple attitude morale et conduit à un esprit de sacrifice orienté par une conscience supérieure allant au-delà des limites de l'individualité.

La coloration spirituelle de Josué s'inscrit donc dans un apprentissage, dès le plus jeune âge, basé sur le don de soi et sur le service de celui qui délivre l'enseignement et qui est généralement beaucoup plus âgé. Ce rapport intime qui se tisse entre le jeune serviteur et le guide, lui-même avant tout serviteur de Dieu, devient peu à peu le support d'une transmission qui s'effectue du cœur du guide vers le cœur du disciple. Cette transmission comporte une part de réciprocité, car bien souvent le jeune disciple, de par son fort appétit de connaissance, pousse le maître à parcourir des étendues de la Science divine qui lui étaient encore inconnues afin de répondre aux attentes de son disciple.

Beaucoup de soufis ont témoigné de la grâce particulière qu'ils ont eu le privilège de vivre en restant dans la proximité physique de leur enseignant spirituel. Abû 'Abd ar-Rahman Sulami (932-1021), qui est l'auteur d'un recueil de préceptes relatifs à la *futuwah*[3], reçut dès son plus jeune âge, sous l'égide de son grand-père maternel, Ibn Nujayd, sa double formation théologique et spirituelle.

Pour sa part, Sidi Hamza al-Qadiri Boudchich se mit, à l'âge de vingt ans, au service de son guide spirituel, Sidi Abû Madian al-Qadiri Boudchich, et veillait à satisfaire le moindre de ses besoins[4]. La complicité avec Sidi Abû Madian était telle qu'il leur arrivait d'échanger des passes au pied avec une petite balle de fortune que Sidi Hamza avait concoctée à l'aide de vieux chiffons[5]. Si, pour le jeune Hamza, ce petit jeu paraissait bien naturel, il l'était beaucoup moins pour Abû Madian qui avait dépassé les soixante ans. Cependant, à travers cet échange d'une modeste pelote entre lui et son disciple, il percevait le signe précurseur qu'il pourrait transmettre le secret spirituel à Sidi Hamza avec la même aisance que lors de ce jeu de passe.

Après le départ de Moïse et d'Aaron, les enfants d'Israël décidèrent de rentrer en Égypte. Mais, au bout de plusieurs heures de marche, ils s'aperçurent qu'ils étaient en fait toujours au même endroit. Ils tentèrent de prendre une autre direction, mais ils essuyèrent le même échec. Ils comprirent alors qu'ils ne pourraient pas quitter ce lieu avant que Moïse soit revenu auprès d'eux. Pendant ce temps,

Moïse et Aaron arrivèrent auprès des Anaqites et défièrent leur chef, nommé Ogg. Le combat entre Moïse et Ogg semblait très déséquilibré, étant donné l'incroyable force physique dont était doté le géant. Mais Moïse se saisit de son bâton et frappa violemment Ogg à la cheville. Ce seul coup fit tituber le géant qui s'effondra de toute sa hauteur. Moïse, par la Puissance de Dieu, avait vaincu ce redoutable ennemi. Il s'en retourna ensuite auprès des siens, qu'il retrouva à l'endroit même où il les avait quittés. Il leur fit un compte rendu de son combat : « Dieu a fait périr par Sa Main le plus grand des géants. Préparez-vous dès maintenant à livrer le combat final ! » Ils répondirent : « Ô Moïse, nous pensons que Dieu est très irrité contre nous : nous avons marché longtemps et dans toutes les directions sans pouvoir sortir de ce désert. » Moïse savait que c'était là un signe de la Colère de Dieu, qui précisa la sentence par l'intermédiaire de l'ange Gabriel :

> « Cette terre sera proscrite pendant quarante ans pour les fils d'Israël. Durant tout ce temps, ils seront condamnés à errer. Moïse, ne te tourmente donc plus pour ce peuple rebelle ! » (Coran V, 26).

Les enfants d'Israël étaient donc assignés à demeure dans un désert inhospitalier, quelque part entre l'Égypte et la Palestine. Très vite, ils souffrirent du manque d'eau et en avisèrent Moïse.

> « Moïse demanda de l'eau pour étancher la soif de son peuple. "Nous lui avons alors révélé : 'Frappe le rocher avec ton bâton !' Et aussitôt, douze sources

jaillirent du rocher, chacune étant destinée à l'une des douze tribus. Chaque tribu savait où elle devait boire. 'Mangez et buvez de ce que Dieu vous accorde, évitez toute violence et ne semez pas le trouble sur la terre !'" » (Coran II, 60 et VII, 160).

À travers cet acte de Moïse, on retrouve la dimension transformatrice du bâton déjà largement évoquée lors de l'épisode de sa mutation en serpent. Ici, le bâton ne change pas d'aspect mais constitue le vecteur procurant une eau bienfaitrice. Il est donc encore une fois à rapprocher symboliquement du secret spirituel qui, selon les soufis, est seul capable d'irriguer les cœurs. À cet égard, le rocher sur lequel Moïse vient frapper désigne le cœur pétrifié qui n'a pas encore été touché par l'Amour divin. L'Autorisation divine que détient Moïse afin de transformer les cœurs au sein de sa communauté s'avère manifeste car sans elle, ainsi que le précise Rûmî, « aucune source ne jaillit de l'âme[6] ». De la même façon que chaque tribu suivait sa propre voie lors de la traversée de la mer, chacune d'entre elles possède sa propre source afin de se désaltérer : il y a une adéquation parfaite entre la qualité de l'eau qui jaillit en un endroit précis et la spécificité des membres de la tribu qui viennent s'y abreuver. Selon un autre symbolisme cher aux soufis, l'eau immaculée peut désigner les pratiques spirituelles que le guide confie à son disciple afin de purifier toutes ses imperfections. Ces pratiques sont tout à fait spécifiques et peuvent évoluer dans le temps car elles tiennent compte à la fois du degré d'avancement et des dispositions personnelles du disciple que seul le

guide a la capacité de pouvoir discerner avec certitude.

Puis, les Israélites réclamèrent à Moïse de la nourriture car il n'y avait autour d'eux que des espèces épineuses stériles. Moïse intercéda auprès de Dieu qui exauça sa prière.

> « Le lendemain matin, il se répandit une rosée qui, lorsqu'elle disparut, laissa sur les arbustes du désert de petites concrétions analogues au givre. Les enfants d'Israël regardèrent ce phénomène avec curiosité car ils ne savaient pas qu'il s'agissait de la manne céleste. Moïse les informa : "Voici le pain que Dieu vous donne pour nourriture" » (Exode XVI, 13-15).

La manne tombait du ciel tous les jours, excepté les jours de sabbat au cours desquels les enfants d'Israël étaient tenus par la Loi divine de n'exercer aucune activité. Cependant, les veilles de ces jours-là, il tombait du ciel une quantité double.

Ensuite, comme les enfants d'Israël réclamèrent de la viande, Dieu envoya des cailles en quantité innombrable : chacun put se saisir de ces volatiles, les faire rôtir et les manger.

> « Nous avons fait descendre pour vous la manne céleste et les cailles : "Mangez ces mets délicieux que Nous vous avons offerts !" » (Coran II, 57).

Moïse précisa certaines modalités : « Saisissez-vous d'autant d'oiseaux qu'il vous en faut pour une journée, excepté le vendredi, où vous devez en prendre pour deux jours à cause des prescriptions du jour du sabbat ! »

Puis, les Israélites se plaignirent de la chaleur suffocante du désert. Dieu envoya alors un nuage qui restait chaque jour au-dessus d'eux depuis le matin jusqu'au soir et qui leur procurait une ombre bienfaitrice.

Dieu manifestait ainsi Sa Miséricorde par une assistance concrète et permanente auprès du peuple hébreu. Cependant, toutes ces Grâces divines ne faisaient qu'atténuer la terrible punition qui avait été infligée à la communauté. Seuls Moïse et Aaron pouvaient se déplacer librement, mais ils n'usaient guère de ce privilège et restaient dans le désert, manifestant une solidarité exemplaire avec l'ensemble du peuple hébreu. Au bout d'un certain nombre d'années, les enfants d'Israël furent dégoûtés de la manne et des cailles, et se lassèrent de manger une seule et même nourriture. Ils s'adressèrent à Moïse :

> « "Nous en avons assez de manger toujours les mêmes aliments. Invoque donc pour nous ton Seigneur afin qu'Il fasse sortir de la terre toutes sortes de légumes : des concombres, de l'ail, des lentilles et des oignons !"
>
> "Voulez-vous, répondit Moïse, échanger ce qui est bon contre ce qui est mauvais ? Retournez donc en Égypte, vous y trouverez certainement ce que vous demandez !"
>
> Ils furent bientôt frappés par l'humiliation et la pauvreté » (Coran II, 61).

Cette marque d'indélicatesse et d'indiscipline de la part de la communauté aviva la Colère divine, qui suspendit l'afflux des cailles et de la manne. Les

temps devinrent alors beaucoup plus pénibles pour tous, la pauvreté et le dénuement devenant désormais les tristes compagnons de cet exil dans le désert.

Au bout de trente années, Dieu fit savoir à Moïse qu'Il allait rappeler à Lui son frère Aaron. Tous deux s'éloignèrent du lieu où était établie la communauté et trouvèrent en plein désert un arbre au feuillage abondant. Sous cet arbre se trouvait un lit recouvert de tapis. Aaron choisit de s'y allonger et s'endormit. Son frère le veilla et l'ange de la mort vint peu après enlever l'âme d'Aaron. Moïse constata le décès de son frère, ferma les yeux un moment et, quand il regarda de nouveau, il ne vit plus rien : le lit, l'arbre et Aaron avaient tous disparu. Moïse retourna vers son peuple et raconta cet événement. Alors beaucoup commencèrent à médire sur le compte de Moïse : « Il a enlevé son frère et l'a tué parce que nous l'aimions plus que lui et qu'il en était jaloux. » Moïse fut très peiné par ces discours insolents. Il fut contraint de conduire les Israélites à l'endroit où son frère était mort et pria pour solliciter une Intervention divine. Dieu fit alors descendre le lit avec le corps d'Aaron afin que tous les enfants d'Israël puissent vérifier la véracité des propos de Moïse. Aaron était le grand-prêtre de la communauté et ce fut son fils Éléazar qui lui succéda.

Trois ans après la mort d'Aaron, Dieu annonça à Moïse qu'à son tour Il S'apprêtait à le rappeler à Lui. Moïse demanda à Dieu d'accorder au peuple hébreu un successeur afin qu'il ne soit pas comme un troupeau privé de berger. Dieu désigna alors clairement qui serait le successeur de Moïse :

« Tu prendras Josué, fils de Noun, homme en qui réside l'esprit de sainteté, et tu imposeras ta main sur lui. Tu le présenteras à toute l'assemblée afin qu'il soit écouté de tous » (Nombres XVII, 18-20).

Moïse institua Josué comme son successeur et Dieu accorda à Josué le don de prophétie.

Quand le temps de sa mort fut imminent, Moïse s'isola de la communauté et partit seul avec Josué. Un vent venu de l'orient s'éleva et une crainte s'empara du cœur de Josué. Moïse savait ce que le vent signifiait, mais Josué ne le savait pas et il eut peur. Moïse le serra contre lui. Le vent était très froid et tout devint obscur. Moïse disparut subitement du flanc de Josué, seul son vêtement subsista. Il était âgé de cent vingt ans. Josué resta stupéfait devant ce miracle. Lorsqu'il retourna auprès des enfants d'Israël, il leur fit part du décès de Moïse et de la disparition de son corps. Les Israélites se montrèrent très sceptiques devant cette version des faits et bien vite ils accusèrent Josué d'avoir tué Moïse et voulurent le faire périr. Josué leur demanda un sursis de trois jours pour prier et demander du secours à Dieu. Le peuple le laissa enfermé dans sa maison sous la garde de dix hommes. Dans la nuit, ces gardes s'endormirent et virent en songe un ange descendant du ciel et leur disant : « Délivrez Josué qui est innocent, car Dieu a bien rappelé Moïse à Lui ! » Cette vision fut rapportée aux chefs de la communauté et lava de tous les soupçons Josué, qui fut relâché et accepté comme successeur de Moïse.

Après la mort de Moïse et de son frère Aaron, les

enfants d'Israël restèrent encore sept ans dans le désert, jusqu'à ce que la période de quarante années soit accomplie. Il n'y avait alors plus aucun survivant parmi les hommes qui avaient subi, quarante ans auparavant, le Décret divin, à l'exception de Josué et Caleb. Dieu ordonna à Josué de conduire les enfants d'Israël hors du désert et de les amener vers le pays des géants. Josué s'élança avec une armée pleine de vigueur et de jeunesse. Il attaqua tout d'abord Jéricho, qui ne résista pas longtemps à l'assaut des troupes israélites. Les murailles de Jéricho s'effondrèrent par la simple Volonté divine après que les Hébreux eurent défilé sept fois autour de la ville au son des trompettes. La ville fut rasée et ses habitants tués ou chassés.

Après la prise de Jéricho, Josué s'attaqua à la cité de Jérusalem, encore mieux défendue et plus prestigieuse que Jéricho. Tous les habitants étaient des idolâtres, à l'exception de Balaam, qui était monothéiste. Balaam avait une importante fonction spirituelle dans cette cité et il était souvent sollicité pour aider la communauté par ses prières qui étaient toujours agréées par Dieu. Lorsqu'on lui demanda de prier pour chasser les troupes israélites, il refusa en clamant sa solidarité avec les défenseurs du Dieu unique. Mais le roi de la cité parvint à faire flancher Balaam par l'intermédiaire d'une femme dont il était amoureux. Cette femme menaça de rompre avec lui s'il n'acceptait pas d'aider son peuple, alors il consentit. Balaam monta sur un âne, sortit de l'enceinte de la ville et se dirigea vers la montagne pour y faire la prière de malédiction sur Josué et les enfants d'Israël. Soudain, l'âne s'arrêta et résista à toutes les

tentatives de Balaam pour le faire marcher. Dieu fit alors parler l'âne, qui dit d'une voix éloquente : « Ô Balaam, où vas-tu ? Es-tu sûr de vouloir combattre contre Dieu et maudire Son prophète ? » Balaam fut interloqué et s'apprêtait à retourner sur ses pas lorsque Iblîs (Satan) se présenta à lui sous la figure d'un vieillard qui lui dit : « Pourquoi donc t'en retournes-tu ? » Balaam répondit que son âne lui avait dit de rentrer chez lui. Alors Iblîs argumenta : « Un démon a dû t'égarer car jamais aucun âne n'a parlé. Va donc prier pour que l'armée ennemie quitte la ville ! Le peuple pourra alors mesurer quelle influence tu as sur les événements. Il croira en toi et tu auras tout loisir de demander à Dieu de t'accorder le don de prophétie. Tu pourras alors vivre en jouissant de tes richesses et du bien-être. » Balaam, troublé une seconde fois, suivit le conseil du mauvais esprit, monta sur la montagne et pria.

Les enfants d'Israël combattirent avec acharnement jusqu'à ce qu'une partie de leur armée soit contrainte de prendre la fuite. Josué en fut stupéfait, il se prosterna et se confia à Dieu : « Ô Seigneur ! Je suis venu ici selon Ton Ordre. Qu'est-il donc arrivé à mon armée ? » Dieu envoya alors une réponse à Josué : « J'ai un serviteur parmi ce peuple dont la prière a été agréée. Il t'a maudit, toi et ton armée, et c'est par suite de sa prière que J'ai cessé d'assister ton armée. »

« Ô Seigneur, implora Josué, comme Tu as agréé la prière de ce serviteur au détriment de Tes fidèles, veuille agréer également ma prière à l'encontre de ces idolâtres : enlève de leur cœur ce qu'ils possèdent de meilleur, c'est-à-dire la vraie foi, et fais-leur

oublier Ton Nom ! » Dieu agréa la prière de Josué et la foi sortit de la bouche de Balaam sous la forme d'une colombe qui monta au ciel. Josué revint au combat et Balaam pria de nouveau. Mais plus il priait, plus les enfants d'Israël progressaient. Le roi dit à Balaam : « Il semble que tes prières aient tourné en sens contraire : plus tu pries pour moi, plus l'ennemi prend le dessus ! » Balaam répondit : « Dieu résiste à mes prières et Il est irrité contre moi. Moi également, je suis irrité contre Lui de sorte que je ne fais désormais plus partie de Ses serviteurs. » Le Coran évoque la tragédie de Balaam par les versets suivants :

> « Raconte-leur l'histoire de celui auquel nous avons donné Nos Signes, mais qui s'en détacha et suivit Satan… Si Nous avions voulu, Nous l'aurions élevé par cela, mais il s'attacha à la terre et suivit ses désirs. Et il ressemble à un chien qui aboie quand on le chasse et qui aboie quand on le quitte » (Coran VII, 175-176).

L'assaut final des troupes de Josué se déroula un vendredi. La bataille se poursuivit jusqu'au soir. Comme la nuit approchait, et sachant qu'il ne pouvait pas combattre le jour du sabbat, Josué demanda à Dieu de prolonger le jour afin qu'il ait assez de temps pour remporter la victoire. Sa prière fut exaucée, et le soleil demeura plusieurs heures au-dessus de l'horizon jusqu'à ce que Josué triomphe de ses ennemis. Le grand sage d'Israël, Jésus Ben Sira, écrivit plusieurs siècles plus tard une ode en hommage à Josué :

« Vaillant à la guerre, tel fut Josué, successeur de Moïse dans la fonction prophétique, lui qui, méritant bien son nom[7], se montra grand pour sauver les élus, pour châtier les ennemis révoltés et installer Israël dans son territoire.

Qu'il était glorieux lorsque, les bras levés, il brandissait l'épée contre les villes !

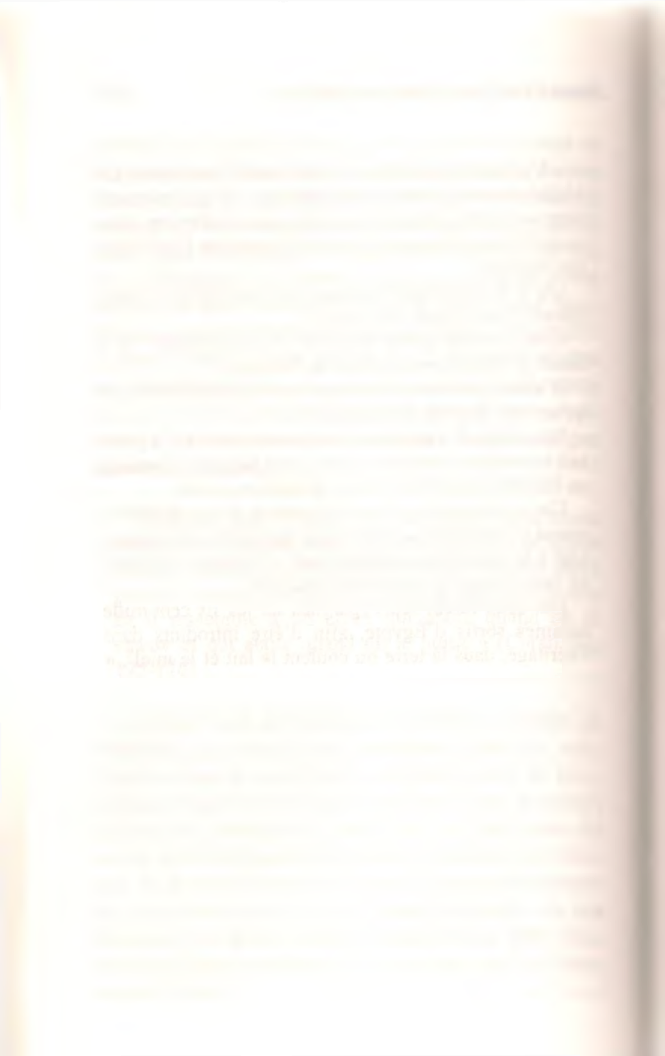
Quel homme avant lui avait eu sa fermeté ? Il a mené lui-même les combats du Seigneur.

N'est-ce pas sur sa demande que le soleil s'arrêta et qu'un seul jour en devint deux ?

Il invoqua le Très-Haut, le Puissant, alors qu'il pressait les ennemis de toutes parts, et le Seigneur l'exauça en lançant des grêlons d'une puissance inouïe.

Car il s'attacha au Tout-Puissant au temps de Moïse quand il manifesta sa piété, ainsi que Caleb, en s'opposant à la multitude, en empêchant le peuple de pécher, en faisant taire les murmures mauvais.

Eux deux furent seuls épargnés sur les six cent mille hommes sortis d'Égypte, afin d'être introduits dans l'héritage, dans la terre où coulent le lait et le miel[8]. »



… dans le texte où coulent le lait et le miel. »

14

Khadir, l'initié mystérieux

Un récit particulièrement édifiant est rapporté par la tradition musulmane alors que Moïse dirigeait son peuple aux confins du massif du Sinaï[1]. Moïse avait donc déjà reçu une première initiation auprès de son beau-père Chouaïb, il avait également entendu la Voix divine émanant du buisson ardent et il avait reçu la révélation de la Torah au sommet du mont Sinaï. Il était donc à l'apogée de sa mission terrestre. Un jour, Moïse fit un discours tellement éloquent à son peuple que tous les auditeurs furent subjugués par ses paroles. Un Israélite vint le trouver peu après et lui demanda s'il existait sur terre quelqu'un de plus savant que lui. Moïse répondit par la négative. Cette réponse, qui peut paraître pleine de suffisance, ne tarda pas à provoquer une Intervention divine. L'ange Gabriel fut envoyé sous une forme humaine à Moïse pour lui transmettre le message suivant : « Je viens te voir pour te dire qu'il y a sur terre quelqu'un de plus savant que toi. » Moïse, loin de prendre ombrage d'une telle affirmation, demanda s'il lui était possible de le rencontrer. Gabriel lui répondit : « Il réside au confluent des deux mers.

Prends avec toi un poisson séché et mets-le dans un panier ! C'est lui qui t'indiquera le lieu précis où tu pourras rencontrer cet homme enseigné par Dieu. » Moïse se mit aussitôt en quête de cet homme, accompagné de son fidèle serviteur Josué qui transportait le poisson dans un panier.

Moïse et Josué marchèrent longtemps et atteignirent un rocher qui surplombait la mer. Moïse fit alors une pause et s'endormit. Pendant ce temps, le poisson se glissa hors du panier et trouva une voie pour parvenir à la mer sous les yeux de Josué. Dieu fit arrêter le courant qui ressembla alors à une voûte pour aider le poisson à trouver son chemin vers la mer. Ce fait curieux réveilla et intrigua Moïse, qui ne s'aperçut cependant pas de l'évasion miraculeuse du poisson. Josué et lui reprirent leur marche pendant le reste de la journée et durant toute leur nuit sans que Josué ne pense à informer son maître de la disparition du poisson. Le lendemain matin, Moïse, qui n'avait pas éprouvé de fatigue jusque-là, dit à son serviteur :

> « "Ce voyage nous a épuisés. Pourrais-tu nous servir à manger ?"
>
> "Te rappelles-tu quand nous nous sommes arrêtés près du rocher ? répondit le jeune serviteur. À ce moment-là, je n'ai plus prêté attention au poisson. Voilà une négligence que le diable a dû m'inspirer ! C'est alors que le poisson a replongé dans la mer. Quelle chose étonnante !"
>
> " C'est là précisément le lieu que nous cherchions !" conclut Moïse. Ils retournèrent alors sur leurs pas » (Coran XVIII, 62-64).

Arrivés au rocher, ils aperçurent un homme drapé dans une pièce d'étoffe. Moïse salua l'homme qui se nommait Khadir et se présenta. « Es-tu Moïse, le prophète des enfants d'Israël ? » demanda l'homme. « Oui ! » répondit Moïse. « Tu possèdes de la Part de Dieu une Science qu'Il t'a enseignée et que j'ignore. Et moi, je possède de la Part de Dieu une Science qu'Il m'a enseignée et que tu ignores », affirma l'homme.

> « "Peux-tu m'accepter comme disciple, lui demanda Moïse, afin que tu m'enseignes une partie de cette Sagesse que tu tiens de Dieu ?"
>
> L'inconnu fit alors observer à Moïse : "Tu ne sauras pas être assez patient avec moi. Comment pourrais-tu affronter avec sang-froid certaines choses qui dépassent ta connaissance ?"
>
> "Tu verras, répondit Moïse, si Dieu le veut, tu me trouveras patient et je ne désobéirai à aucun de tes ordres."
>
> "Si tu veux être mon disciple, dit l'inconnu, ne m'interroge sur rien avant que je t'en parle le premier !" » (Coran XVIII, 66-70).

Ils entamèrent ensemble leur route en marchant le long du rivage. Lorsqu'un bateau passa près d'eux, ils entrèrent en pourparlers avec les marins afin de pouvoir monter à bord. Ceux-ci connaissaient déjà Khadir et acceptèrent de les prendre sans demander d'indemnité financière. Moïse et Khadir montèrent dans l'embarcation, qui prit le large. Peu après, un moineau vint se poser sur le bord du navire et piqua son bec à une ou deux reprises dans la mer. « Ô Moïse, dit alors Khadir, toute la Science que tu détiens et toute la Science que je détiens n'ont pas

plus amoindri la masse de la Science de Dieu que la mer n'a été diminuée par la goutte d'eau puisée par le bec de ce moineau. »

Puis, alors qu'aucun phénomène extérieur ne le laissait présager, Khadir prit une des planches du navire et l'arracha. Moïse s'écria, indigné :

> « Ces marins nous ont pourtant accueillis de façon courtoise. Est-ce pour noyer les occupants que tu as ainsi saboté ce bateau ? Ton geste est vraiment inqualifiable ! »
>
> « Ne t'avais-je pas dit que tu perdrais patience en ma compagnie ? » répliqua l'inconnu.
>
> « Ne m'en veux pas pour cet oubli, implora Moïse, et ne m'impose pas de choses trop difficiles ! » (Coran XVIII, 71-73)

Tel fut le premier oubli de Moïse concernant la promesse qu'il avait faite de rester patient auprès de Khadir.

Moïse et Khadir reprirent leur voyage sur la terre ferme. En chemin, ils rencontrèrent un jeune garçon qui jouait avec des enfants de son âge. Tout à coup, Khadir lui saisit violemment la tête par le sommet et le tua sur le coup.

> « "Eh là ! s'exclama Moïse, tu viens de tuer un innocent qui n'avait tué personne ! N'est-ce pas là un acte odieux !"
>
> "Ne t'avais-je pas dit que tu perdrais vite patience à mes côtés ?" répliqua l'inconnu.
>
> "Si, après cela, je t'interroge sur quoi que ce soit, dit Moïse, alors ne me considère plus comme ton disciple, tu n'auras été que trop patient à mon égard !"

Ils se remirent en route. Ils arrivèrent bientôt dans un village. Ils demandèrent à manger aux habitants, mais ceux-ci leur refusèrent l'hospitalité. Ensuite, ils passèrent près d'un mur qui menaçait de s'écrouler » (Coran XVIII, 74-77).

D'un geste de la main, Khadir montra le mur à son compagnon et entreprit de le relever.

« Pourquoi agis-tu ainsi envers des gens qui nous ont fait l'affront de refuser leur hospitalité ? s'emporta Moïse. Tu aurais pu réclamer un salaire pour avoir fait cela ! »

« Voici venu le moment de nous séparer, dit l'inconnu, mais je vais te donner les explications que tu n'as pas eu la patience d'attendre.

Concernant le bateau, il appartenait à de pauvres matelots. J'ai voulu l'endommager en apparence, car il y avait après eux un roi, je le savais, qui allait réquisitionner tous les bateaux en bon état.

Concernant le jeune homme, ses parents étaient d'une grande piété. Nous avons craint que ce jeune homme ne les entraîne à sa suite dans la révolte et l'abandon de la foi. Nous avons donc voulu que leur Seigneur leur accorde en échange un fils plus pur et plus attentionné que celui-ci.

Concernant enfin le mur, il appartenait à deux garçons orphelins de la ville. Il y avait en dessous un trésor qui leur était destiné. Leur père était un homme juste et ton Seigneur, dans Sa Sollicitude, a voulu qu'ils découvrent eux-mêmes leur trésor lorsqu'ils auront atteint leur majorité.

Je n'ai pas fait tout cela de ma propre initiative, seule la Grâce de Dieu m'a inspiré. Voici donc les

explications que tu n'as pas eu la patience d'attendre ! » (Coran XVIII, 77-82).

L'épisode relaté ci-dessus débute par une « maladresse » apparente de Moïse qui affirma qu'il n'existait personne sur terre de plus savant que lui. En fait, malgré l'ampleur de l'enseignement qu'il avait déjà reçu, Moïse ne pouvait en aucune façon proclamer ainsi la toute-puissance de son savoir, car la Science divine est infinie puisque Dieu Lui-même est infini. Aucun être vivant, même s'il est prophète, n'a le pouvoir d'avoir accès à l'ensemble de la Science divine. Cette affirmation hâtive a probablement été prononcée par Moïse dans un état de dilatation intérieure, c'est-à-dire au cours d'un moment où la perception des choses est troublée par un excès d'amour et de confiance qui peut plonger l'être dans une forme d'anéantissement (*fana*) de ses propres limites humaines. Cet excès de confiance de Moïse se devait d'être corrigé par Dieu afin de montrer avec force l'immensité de la Science divine. Pour cela, Dieu envoya sur le chemin de Moïse un homme dont le degré de connaissance était tel qu'il allait lui permettre de dispenser un enseignement à Moïse sur des domaines où celui-ci n'avait pas accès. La « maladresse » de Moïse était en fait providentielle car elle s'est révélée être le support d'un Enseignement divin qui a peu d'équivalent dans toute la tradition prophétique. C'est ainsi que, deux millénaires après cette rencontre de Moïse avec l'initiateur mystérieux, Muhammad pourra dire : « Que Dieu accorde toute Sa Miséricorde à Moïse ! Comme nous aurions

aimé qu'il eût encore plus de patience afin qu'il pût nous raconter d'autres aventures d'une aussi grande profondeur initiatique ! »

L'homme mystérieux envoyé à Moïse était un être que Dieu décrit ainsi :

> « C'était l'un de Nos serviteurs à qui Nous avions accordé une Miséricorde venue de Nous et à qui Nous avions enseigné une Science émanant de Nous (*'ilm laduni*) » (Coran XVIII, 65).

Il s'agit de Khadir, encore appelé al-Khidr, nom que l'on peut traduire littéralement par l'« homme vert ». Un *hadith* précise qu'al-Khidr est nommé ainsi car, lorsqu'il s'assied sur une terre blanche et stérile, celle-ci, par la suite, devient verte de végétation[2]. Ce symbolisme de la revivification d'une terre stérile fait écho au fait que Khadir aurait goûté à la Source de Vie, breuvage assurant l'immortalité. En effet, la tradition musulmane considère que Khadir est toujours vivant, au même titre qu'Hénoch (Idris), Élie (Ilias) et Jésus ('Issa). Il est un personnage intemporel qui est le garant de la Science divine depuis des milliers d'années jusqu'à la fin des temps.

Khadir a la faculté d'apparaître et de disparaître subitement et de marquer fortement les esprits par son enseignement qui prend bien souvent à revers le conformisme ambiant. Il est l'éternel voyageur qui surgit là où on ne l'attend pas. C'est ainsi que l'on retrouve la trace de Khadir à différentes époques et dans différentes traditions. L'iconographie de l'Asie occidentale représente Khadir sous les traits d'un

homme âgé, aux allures de fakir, tout de vert vêtu et porté sur l'eau par un poisson[3]. Au Proche-Orient, Georges de Lydda (≈ 275-303), qui apparut soudainement pour combattre victorieusement le dragon qui terrifiait les populations locales, est l'un des visages de Khadir. Dans la littérature rabbinique, Khadir semble très proche de la figure du prophète Élie : immortel, doté du don d'ubiquité, remettant en cause les hiérarchies spirituelles illusoires, adoptant parfois un comportement choquant, initiateur des mystiques sans maître. On peut également établir des liens entre la légende médiévale du juif errant et le personnage de Khadir, qui était devenu familier aux Européens depuis les croisades[4]. En effet, la description populaire de ce pèlerin hors du commun est en accord avec les charismes souvent attribués à Khadir : personnage aux facultés prodigieuses, doué d'une extraordinaire résistance physique, omniscient, polyglotte, connaissant les grands de ce monde, présent à tous les tournants de l'histoire, trouvant en permanence cinq pièces dans sa poche grâce à quoi il ne manque de rien, invisible en principe mais se rendant visible à volonté, pouvant se déplacer dans les airs, doué du don d'ubiquité, rajeunissant sur commande.

Pour les soufis, Khadir est le maître de ceux qui sont isolés et qui cheminent de façon solitaire (*afrad*)[5]. Ces cheminants n'ont en général pas de disciple, ils ne revendiquent aucun magistère et dispensent leur science comme un don que l'on peut accueillir ou refuser. Ils sont donc dans une attitude de renoncement intégral vis-à-vis des choses du monde. Un nombre important de soufis sont directe-

ment entrés en contact avec Khadir à un moment donné de leur quête de Dieu, sans pour autant qu'il faille les ranger parmi les *afrad*. C'est le cas notamment pour Abû 'Abdallah Tirmidhi à qui Khadir rendait visite tous les dimanches[6] ou pour Bichr al-Hafi (767-841) qui reçut de Khadir des formules d'invocations à réciter[7]. Ibn 'Arabi rencontra dans sa jeunesse Khadir qui lui recommanda d'accepter en toutes circonstances les indications données par son guide spirituel[8] et, plusieurs années après, il le vit marchant sur l'eau et franchissant de vastes espaces en quelques enjambées[9].

Le cas de la conversion spirituelle d'Ibrahim ibn Adam (720-778) est très éclairant sur le rôle d'éveilleur qu'incarne fréquemment Khadir[10]. Ibrahim ibn Adam était un prince vivant dans son palais somptueux à Balkh, au nord de l'actuel Afghanistan. Une nuit, il fut réveillé par des pas résonnant sur sa terrasse.

« Que faites-vous là-haut ? cria-t-il.

– Nous cherchons des chameaux égarés ! lui fut-il répondu.

– Êtes-vous fous ? A-t-on jamais cherché des chameaux sur un toit ?

– Pas plus fou que toi qui prétends trouver Dieu en restant assis sur son trône ! »

Ibrahim fut saisi par cette allusion spirituelle et passa le reste de la nuit en prière. Le lendemain matin, il accorda audience à son palais. Du sein de la foule, un personnage majestueux s'avança et s'approcha du prince sans être arrêté par les gardes qui semblaient même ne pas le voir.

« Que veux-tu ? lui demanda Ibrahim.

– Je suis un voyageur étranger, dit l'inconnu, et je voudrais m'arrêter dans cette auberge.

– Mais ce n'est pas une auberge, c'est mon propre palais !

– À qui appartenait donc cette maison avant toi ?

– À mon père.

– Et avant ton père, à qui était-elle ?

– À mon aïeul.

– Ton père, ton grand-père et tes ancêtres, où sont-ils ?

– Ils sont morts.

– N'avais-je pas raison d'appeler "auberge" cette maison où ceux qui s'en vont sont remplacés par ceux qui arrivent ? »

L'homme se retira, mais Ibrahim courut après lui. « Arrête-toi et dis-moi qui tu es, ô toi qui as allumé un feu dans mon âme !

– Je suis Khadir, ô Ibrahim. Le temps est venu de t'éveiller. »

On considère que la voie des *afrad* reste une exception parmi les modalités de la transmission spirituelle dans le soufisme[11]. Elle ne concerne que quelques cas exceptionnels, notamment des personnes qui n'ont pas la possibilité d'être rattachées à une voie soufie régulièrement constituée autour d'un guide spirituel vivant, héritier d'un enseignement dispensé à travers une chaîne initiatique ininterrompue (*silsila*). Le cas d''Abd al-Khaliq Ghijduwani (mort en 1179 ou en 1220), qui a été le premier inspirateur de la voie *naqchbandiya*, aujourd'hui largement répandue dans le monde musulman asiatique, semble être intermédiaire. En effet, Ghijduwani fut tout d'abord initié régulièrement par Youssouf Hama-

dani (mort en 1140), puis il reçut une « initiation » particulière de Khadir qui lui communiqua notamment le mode d'invocation (*dhikr*) silencieux[12].

Selon la plupart des guides soufis, la rencontre avec Khadir n'est pas particulièrement à rechercher pour un disciple car une telle rencontre constitue une épreuve qui teste la sincérité de l'engagement envers Dieu seul. C'est ainsi que Kharaqani a pu demander à l'un de ses disciples : « Est-ce que cela te plairait de rencontrer Khadir ? » Le disciple acquiesça. « Alors, retourne d'où tu viens ! fulmina Kharaqani. C'est Lui qui t'a créé et toi, c'est Khadir que tu veux voir ? Depuis que j'ai rencontré mon Seigneur, je n'ai plus la moindre envie de rencontrer une seule créature[13]. » Pour sa part, Ibrahim al-Khawwas (mort en 904), lorsqu'on l'interrogeait sur les expériences qui l'avaient le plus marqué, répondait : « J'ai reçu de nombreuses visions merveilleuses, mais la plus merveilleuse fut lors d'un voyage pour La Mecque. Un vieillard qui m'était inconnu vint jusqu'à moi pour me parler. C'était Khadir qui me priait de le laisser me tenir compagnie sur ma route. J'ai alors clairement refusé sa demande. Je ne désirais pas un meilleur compagnon que lui, mais je craignais de me reposer sur lui plutôt que de m'abandonner à Dieu, et qu'alors ma confiance en Dieu puisse être altérée par le lien qu'il me proposait. La véritable foi est la confiance en Dieu seul[14]. »

L'histoire de Moïse et Khadir est remplie de symboles qui sont autant d'allusions à la Présence divine. Dans les religions du Livre, l'eau paisible

évoque la Bénédiction de Dieu, comme cette eau qui fait fleurir le désert et calme notre soif. Dans cette perspective, le poisson, qui fait partie des créatures vivant tout entièrement plongées dans l'eau, est ainsi une image du croyant sincère qui vit tout entier plongé dans la Bénédiction de Dieu. De plus, le poisson a la réputation de grandir tout au long de sa vie et de garder toujours les yeux ouverts, à l'instar de celui qui progresse dans le Chemin de Dieu[15]. Ici, le poisson mort retrouve la vie lorsqu'il entre en contact avec l'Eau de Vie qui coule de la Fontaine située près du rocher où se sont reposés Moïse et Josué et sur laquelle veille Khadir. Il s'agit bien du signe qu'attendait Moïse, suite aux indications qu'il avait reçues de l'ange Gabriel afin de retrouver la trace de celui qui allait lui dispenser un enseignement. Au large de ce rocher se situe le confluent des deux mers, c'est-à-dire le point de rencontre des deux domaines de connaissance : la connaissance d'ordre exotérique et la connaissance d'ordre ésotérique. La rencontre de Moïse et Khadir à cet endroit précis renforce cette signification symbolique car Moïse est lui-même porteur de la Loi qui régit les choses appartenant au domaine exotérique, alors que Khadir est investi d'une sagesse qui reste généralement cachée aux yeux des hommes[16].

La science de Moïse et celle de Khadir représentent en fait deux façons différentes de recevoir les messages d'Origine divine. Beaucoup de soufis expriment cela de façon convergente[17]. Pour Junayd (mort en 911), Moïse contemple les intermédiaires (*wâssitâ*) alors que Khadir reçoit les lumières de la Royauté céleste. En effet, la Révélation par l'ange Gabriel ou

le Livre, malgré leur caractère éminent, sont malgré tout des intermédiaires entre l'homme et Dieu. Par contre, la science de Khadir ne relève en effet nullement du langage, ni du dévoilement, mais de la contemplation directe des esprits, ainsi que le précise Dhûl-Nûn al-Miçri (796-859). Khadir n'est cependant pas un homme d'une nature particulière ; au contraire, c'est son propre effacement qui lui confère ce don, car il est annihilé au point de n'être plus qu'un fantôme face à la divine Réalité (*al-Haqq*). Abû-l-Qasîm Qushayri (986-1072) complète cette perception en précisant que Khadir saisit cette science de façon immédiate, par une inspiration (*ilhâm*) qui lui arrive sans médiation et sans qu'il ait à la demander ou faire d'effort pour l'obtenir. Khadir peut percevoir les choses dans leur réalité intrinsèque, fondamentale, et voit les destinées dans l'instant.

Ibn 'Arabi apporte des compléments à ces perceptions[18]. Il voit en Khadir un représentant de la station (*maqam*) de la « proximité », qui se situe juste en deçà de la station de la « prophétie légiférante ». La fonction d'envoyé que reçoit Moïse provient d'une pure Élection divine alors que la station de la proximité constitue une acquisition due au franchissement de toutes les autres stations. Cependant, la Science dont est gratifié Khadir (*'ilm laduni*) est un pur Don divin au même titre que la mission de Moïse. Pour autant, le fait que Khadir détienne une science inconnue de Moïse n'infirme pas la supériorité intrinsèque de la prophétie légiférante qu'incarne Moïse sur la prophétie « libre » qu'incarne Khadir. En effet, lorsque Moïse conteste les actes qui contrevenaient extérieurement à la Loi,

c'est en fait la Jalousie divine pour la Loi qui Se manifeste, et non une quelconque imperfection de Moïse.

> « Les envoyés sont les plus élevés des serviteurs de Dieu. Néanmoins, Dieu peut accorder à celui dont le mérite est moindre une Science que ne possède pas celui dont le mérite est supérieur. Le fait que le premier se distingue du second par cette Science ne signifie pas qu'il lui est supérieur. Au contraire, Khadir dit : "Tu possèdes de la Part de Dieu une Science qu'Il t'a enseignée et que j'ignore. Et moi, je possède de la Part de Dieu une Science qu'Il m'a enseignée et que tu ignores", et il ne dit pas à Moïse : "Je suis plus savant que toi !" Par respect pour la station et le haut rang de Moïse, après l'épisode du mur, Khadir se conforma à son interdiction de le garder comme compagnon. Moïse ne revint pas non plus sur cette interdiction de poursuivre le chemin de Khadir d'autant que celui-ci affirma : "Je n'ai pas fait tout cela de ma propre initiative" (Coran XVIII, 82). Moïse sut donc que Khadir ne se séparait de lui que sur Ordre divin et ne s'y opposa pas. Le but de Moïse était atteint, ainsi que celui de Dieu qui était de lui délivrer un enseignement. Moïse apprit ainsi que Dieu a des serviteurs possédant une autre Science que la sienne[19]. »

Par ailleurs, Ibn 'Arabi perçoit dans les différents actes apparemment répréhensibles de Khadir comme une récapitulation d'événements qui ont concerné Moïse au cours de sa mission terrestre : l'arche jetée dans le Nil, le meurtre de l'Égyptien et le service rendu à Chouaïb sans contrepartie financière. En effet, ces événements, s'ils sont vus d'un point de

vue extérieur, apparaissent aussi répréhensibles ou absurdes que les actes que commet Khadir. Khadir rappelle ainsi subtilement à Moïse que les actes n'ont de valeur que par les intentions cachées de celui qui les accomplit et que par l'Agrément divin qui les accompagne[20] :

« Moïse a été testé à travers plusieurs épreuves (Coran XX, 41), la première étant le meurtre de l'Égyptien (Coran XXVIII, 14-15), un acte qu'il commit par Impulsion divine émanant de son intérieur et ayant l'Approbation de Dieu, sans percevoir cela pour autant. [...] C'est la raison pour laquelle Khadir lui a montré l'exécution du garçon, une action que Moïse lui reprocha, sans se rappeler le meurtre de l'Égyptien qu'il avait lui-même commis. Khadir dira au moment de leur séparation : "Je n'ai pas fait tout cela de ma propre initiative" (Coran XVIII, 82), rappelant ainsi à Moïse l'état dans lequel il se trouvait alors qu'il ne savait pas encore qu'il était intrinsèquement préservé de toute action contraire à l'Ordre divin.

Khadir lui a aussi montré le sabotage du bateau, apparemment fait pour détruire les gens, mais qui a cependant le sens caché de les sauver de la main d'un homme puissant et malintentionné. Il lui a montré cela comme une analogie de l'arche qui a caché Moïse lorsqu'il a été jeté dans le Nil. Selon les apparences extérieures, cet acte devait également détruire Moïse, mais selon le sens caché, il devait le sauver. De même, sa mère l'avait fait par crainte d'un autre homme puissant et malintentionné, ici Pharaon, afin qu'il ne tue pas cruellement l'enfant. [...]

Moïse arriva à Madian où il rencontra les deux filles de Chouaïb et a tiré pour elles l'eau du puits, sans leur demander de salaire. Après quoi, il "s'est

retiré à l'ombre", c'est-à-dire a l'Ombre divine et a dit : "Seigneur, en vérité je suis pauvre devant le bien que Tu m'as envoyé !" (Coran XXVIII, 24). Moïse attribua ainsi à Dieu seul l'essence du bien qu'il fit et se qualifia lui-même de pauvre (*faqir*) envers Dieu. C'est pour cette raison que Khadir a reconstruit devant lui le mur qui s'effondrait sans demander un salaire pour son travail, chose pour laquelle Moïse l'a réprimandé, jusqu'à ce que Khadir lui rappelle son action de tirer l'eau sans en demander la récompense. »

L'émir Abd el-Kader voit dans chaque acte accompli par Khadir sous les yeux de Moïse la pleine expression de la Miséricorde divine, au-delà d'apparences absurdes ou choquantes :

« Khadir a tué le garçon par miséricorde pour lui. En effet, avant la majorité, il n'y a pas de responsabilité morale ; alors, le jeune homme est lié à ses parents pour ce qui est de son sort dans l'Au-delà. [...] Quant au for interne et à la demeure de l'Au-delà, ce qui prévaut, bien plus, ce qui est vrai, c'est que tous les enfants qui meurent avant la majorité vont au paradis, en fonction de la nature originelle pure, [...] qu'ils soient enfants de musulmans ou de polythéistes. Khadir a donc tué le jeune homme par miséricorde pour lui, étant donné qu'il l'a tué avant qu'il ne puisse être déclaré infidèle, et par miséricorde pour ses parents. En effet, s'il avait grandi et s'il était devenu infidèle, ceux-ci l'auraient probablement suivi dans l'infidélité, en reniant leur propre religion. De même, il coula la barque par miséricorde pour le roi qui s'emparait des bateaux, afin de ne pas ajouter à son châtiment celui du vol de la barque, dans le cas où il l'aurait volée. Il le fit également par miséricorde pour les gens de la bar-

que. De même, il releva le mur par miséricorde pour les deux orphelins et pour les propriétaires du mur qui en bénéficiaient[21]. »

L'étagement des niveaux de volonté – individuelle ou divine – est noté par plusieurs soufis dont Hallâj dans la gradation des verbes utilisés aux versets finaux du récit où Khadir explique la raison profonde des actions surprenantes qu'il a commises. Il dit ainsi : « J'ai voulu endommager le bateau… » (Coran XVIII, 79), à la première personne. On trouve ensuite la proposition : « Nous avons voulu que leur Seigneur leur accorde en échange un fils plus pur… » (Coran XVIII, 81). Enfin apparaît la tournure : « Ton Seigneur a voulu qu'ils découvrent eux-mêmes leur trésor… » (Coran XVIII, 82). On peut percevoir là les différents degrés de l'absorption spirituelle de Khadir en Dieu : après sa prise de décision personnelle dans le cas du bateau, vient l'étape où sa conscience individuelle est associée à celle de son Seigneur lors du meurtre de l'enfant ; enfin, lors de l'explication de la réparation du mur, on atteint un tel niveau d'absorption dans le Divin que c'est en quelque sorte Dieu qui S'exprime à travers Khadir[22].

Ces différents descriptifs de la science détenue par Khadir conduisent les soufis à voir en lui le prototype du guide spirituel (*shaykh*), Moïse jouant ici le rôle du disciple recevant une éducation qui comporte plusieurs épreuves. Au cours de cet épisode, Moïse ne reçoit pas la transmission d'une science comme ce fut le cas sur le mont Sinaï, mais il est éduqué sur son impatience et sur son approche trop extérieure des événements. Le voyage de Moïse et

Khadir est alors perçu comme un voyage initiatique au cours duquel le disciple doit faire preuve de retenue et d'humilité en toute circonstance car il est constamment sous l'œil de son guide spirituel :

> « Choisis un *shaykh*, car sans ce *shaykh*, le voyage est rempli de malheurs, de risques et de dangers.
>
> Sans guide, tu es égaré même sur une route que tu as déjà parcourue.
>
> Alors, ne voyage donc pas seul sur une route que tu n'as jamais vue, ne tourne pas la tête loin de ton guide ! [...]
>
> Quand le *shaykh* t'a accepté, prends garde : abandonne-toi à lui, et va, comme Moïse sous l'autorité de Khadir.
>
> Supporte patiemment tout ce qui est fait par un Khadir dénué d'hypocrisie, afin que Khadir ne puisse pas te dire : "Voici venu le moment de notre séparation" (Coran XVIII, 78).
>
> Même s'il détruit un bateau, ne souffle pas mot ; même s'il tue un enfant, ne t'arrache pas les cheveux.
>
> Dieu a déclaré que la main du *shaykh* est comme Sa propre Main, puisqu'Il a dit que "la Main de Dieu est posée sur leurs mains" (Coran XLVIII, 10)[23]. »

Djalâl oud-dîn Rûmî connut au cours de son cheminement une situation qui rappelle fortement la rencontre de Moïse et Khadir. Rûmî était un prédicateur et un professeur renommé, ayant ses entrées auprès du sultan de Konya. Malgré cette reconnaissance, il était insatisfait et priait Dieu de lui faire connaître un de Ses saints capable de l'enseigner sur la science des cœurs. À l'âge d'environ trente-sept ans, il fit une rencontre décisive en la personne d'un

derviche errant, Chams oud-dîn de Tabriz, qui devint son guide spirituel et l'initia à l'Amour divin. Les circonstances de la rencontre entre Rûmî et Chams ont fait l'objet de plusieurs versions. Celle qui est donnée ici évoque le plus clairement l'enseignement fulgurant que le derviche errant va révéler au théologien admiré de tous[24].

Rûmî sortait un jour de son collège et se dirigeait, à dos de mulet, vers le bazar. Ses étudiants le suivaient à pied. Tout à coup, un inconnu courut à sa rencontre, saisit la bride de sa mule et lui demanda : « Quel est le but des efforts spirituels, de la répétition des prières et de l'acquisition de la connaissance ? » Rûmî répondit : « Comprendre la Tradition et les règles de la Loi révélée. – Tout cela est extérieur ! » répliqua l'inconnu.

Rûmî demanda alors : « Qu'y a-t-il au-delà de cela ? » L'inconnu répondit : « La vraie connaissance consiste à passer de l'inconnu au connu : si la connaissance ne t'enlève pas à toi-même, mieux vaut l'ignorance qu'une telle connaissance. » Rûmî fut alors saisi par un état spirituel (*hâl*) : il s'évanouit et tomba de sa mule. Quand il revint à lui, il rechercha ce mystérieux personnage, parvint à le retrouver dans la ville et le conduisit à pied jusqu'à son collège où il s'enferma avec lui dans une cellule pendant quarante jours. Il devint ainsi son disciple.

La relation d'extrême proximité entre Rûmî et cet étranger nommé Chams de Tabriz se poursuivait et provoqua bientôt de violentes réactions de jalousie parmi les étudiants. Seize mois après leur fulgurante rencontre, Chams, haï par tous les proches de Rûmî, repartit pour Damas en dépit des supplications de

son disciple. Peu après, Rûmî envoya son fils, Sultân Valad, le rechercher et le ramener à Konya. Mais, à son retour, les jalousies reprirent et Chams disparut définitivement. On n'eut plus jamais aucune nouvelle de lui.

Après la disparition de Chams, Rûmî consacra à ce dernier de merveilleux poèmes d'amour et fonda la confrérie Mawlavie, connue en Occident sous le nom de derviches tourneurs. L'oratorio spirituel, le *samâ'*, auquel ils se livrent, symbolise le tournoiement des atomes, des planètes et de tout ce qui se meut dans l'univers. Au son de la flûte, dont la plainte évoque la souffrance de l'exil pour l'homme éloigné de sa patrie spirituelle, le *samâ'* représente aussi la quête incessante du moi à la recherche de son essence fondamentale. Rûmî mourut à Konya en 1273, pleuré par toute la population, sans distinction de croyance. Une gigantesque procession de musulmans, de chrétiens et de juifs suivit le défunt jusqu'à sa dernière demeure. Le rayonnement de Rûmî n'a cessé de s'étendre et son message d'amour spirituel est aujourd'hui reconnu universellement[25].

Le poème suivant, composé par Rûmî, met en scène Moïse aux prises avec son peuple qui n'acceptait pas que Moïse abandonne sa communauté et suive Khadir. Cette situation rappelle en filigrane l'hostilité que rencontra Rûmî lui-même lorsqu'il abandonna ses élèves et prit refuge auprès de Chams :

> « Il y a un mystère très caché dans le fait que Moïse aille à la rencontre de Khadir. [...]
>
> Ainsi s'exprimait Moïse, celui avec qui Dieu parlait, au cours d'une inspiration :

"Malgré l'élévation que j'ai reçue et la fonction prophétique dont j'ai été revêtu, je reste un chercheur de Khadir car j'ai renoncé à moi-même."

Son peuple protesta : "Ô Moïse, tu nous abandonnes ainsi pour partir à la recherche d'un homme énigmatique.

Pourtant, tu es un seigneur délivré de la crainte et de l'espoir. Combien de temps vas-tu errer ainsi ? Jusqu'où devras-tu le suivre ?" [...]

Moïse répondit : "Ne m'adressez pas de tels reproches ! N'essayez pas de détourner le soleil et la lune !

Je voyagerai jusqu'au point de rencontre entre les deux mers (Coran XVIII, 60), afin d'avoir la grâce d'escorter ce souverain qui est hors du temps"[26]. »

15

La dimension universelle de Moïse

Ainsi que l'ont montré les nombreuses citations contenues dans les différents chapitres de cet ouvrage, le personnage de Moïse (Moussa) fait l'objet d'une très haute considération parmi les soufis. Outre les circonstances de sa mission prophétique largement détaillées dans le Coran et amplement rapportées par différentes autres sources traditionnelles, Moïse est par ailleurs fréquemment cité dans des anecdotes éloquentes visant à transmettre des enseignements de sagesse. On retrouve notamment Moïse en tant qu'exemple d'accomplissement dans la célébration de la Magnificence de Dieu et sa constante orientation vers Lui seul :

> « Dieu parla à Moïse par inspiration du cœur : "Ô être élu, Je t'aime ! […]
>
> Ton cœur, ô Moïse, ne se détourne jamais de moi, que la situation soit bonne ou mauvaise.
>
> À tes yeux, tous les autres que Moi sont des pierres ou des mottes de terre, quels qu'ils soient."[1] »

Moïse est aussi le prototype du serviteur de Dieu qui cherche sans cesse à amender son comportement

pour susciter une Satisfaction divine encore plus grande. À travers cette intention, il ne vise pas à recevoir plus de récompenses ou de faveurs pour lui-même, mais aspire, par la pureté de son âme, à servir uniquement Dieu pour Lui-Même :

« On rapporte que Moïse a dit un jour : “Ô mon Dieu, indique-moi une action que je pourrais exécuter et qui Te rendrait pleinement satisfait !”

Dieu lui répondit : “Tu en serais incapable, ô Moïse !”

Alors, Moïse se prosterna dans un acte d’adoration et Le supplia avec toute la sincérité qui émanait de son être. Dieu lui envoya alors une révélation : “Ô fils d’Imran, Ma Satisfaction consiste en ce que tu sois satisfait de Mon Ordre.”

Lorsqu’un homme est satisfait des Décrets de Dieu, c’est un signe que Dieu est satisfait de lui[2]. »

On retrouve également Moïse dans des situations de mise à l’épreuve où est testée l’adéquation de ses actes avec ses paroles. Le fait qu’il sorte victorieux de ce type d’épreuve illustre le parfait degré d’accomplissement de sa réalisation intérieure :

« Un jour que Moïse était occupé à dialoguer avec Dieu, il entendit une voix lui dire : “Ô Moïse, accorde la protection à celui qui cherche refuge !” Il sortit de sa contemplation et aperçut une colombe qui se mit à crier : “Au secours ! Moïse, au secours !”

Moïse ouvrit sa manche et la colombe s’y engouffra. Un aigle survint peu de temps après et lui dit : “Tu caches dans ta manche quelque chose qui m’appartient, rends-le-moi !”

“Dieu m’a ordonné d’abriter ceux qui cherchent refuge”, s’excusa Moïse en se penchant sur sa cuisse pour découper un morceau de chair et le lui donner.

“Ne sais-tu pas que la chair des prophètes m’est interdite et que j’ai promis de ne pas en manger ?” dit l’aigle.

L’aigle s’éleva dans le ciel et se mit alors à tournoyer au-dessus de la tête de Moïse.

“Laisse-moi partir !” demanda la colombe.

“Mais l’aigle est encore là, il va te voir et t’attraper !” répondit Moïse.

“Celui qui a donné sa parole ne l’a pas reprise et il a su la tenir !” lui lança la colombe.

Moïse rendit sa liberté à la colombe. Les deux oiseaux se rejoignirent et se mirent à tournoyer ensemble. Une voix dit : “L’aigle, c’était Gabriel, et la colombe, Michaël. Ils étaient venus voir si tes actes étaient en accord avec tes paroles”[3]. »

Moïse peut aussi jouer le rôle d’intermédiaire privilégié entre Dieu et les hommes afin d’obtenir des réponses apportant un éclairage sur des problématiques qui touchent au sens profond de l’humanité et de la Création. Rûmi cite une situation où Moïse interroge son Seigneur sur le sens profond de la destruction à plus ou moins court terme de tout ce qui est amené à exister[4]. En guise de réponse, Dieu invite Moïse à planter des graines dans la terre. C’est ainsi que Moïse sème et arrose jusqu’à ce que les graines de blé poussent et les épis arrivent à maturité. Alors Moïse fauche le champ pour effectuer la récolte, après quoi Dieu le questionne sur le sens de son action. Moïse explique que le fauchage est nécessaire pour pouvoir séparer la paille et le

grain qui ne doivent pas être stockés en un même lieu. Dieu lui demande de qui il tient cette science du discernement. Moïse répond qu'il l'a reçue de Lui seul. Dieu conclut : « Alors, comment pourrais-tu douter de Ma capacité de discernement ? »

En une autre circonstance, Moïse dialogue avec Dieu afin d'être éduqué sur une des modalités de la perfection du comportement[5]. Il se situe alors dans une position subordonnée vis-à-vis de la Divinité qui S'impose à lui sous l'aspect de la Rigueur. C'est ainsi que Dieu lui fait le reproche de ne pas avoir assez veillé sur l'un de Ses serviteurs qui était tombé malade et affirme avec force : « Son infirmité est Mon Infirmité, sa maladie est Ma Maladie ! » Il confie alors à Moïse que quiconque désire rester à proximité de Dieu doit demeurer en présence de Ses saints.

Ainsi, l'ensemble des événements et des enseignements qui émaillent la vie de Moïse est d'une richesse prodigieuse et se révèle être encore aujourd'hui un précieux support de méditation qui a traversé les siècles, les espaces culturels, linguistiques et géographiques sans pour autant perdre de sa force et de son actualité. À travers les doutes qui l'assaillent parfois, les exaltations qui le transportent, les colères qui s'emparent de lui ou le courage qui ne l'abandonne jamais, Moïse fait écho à la complexité de la situation d'une humanité qui se construit ou se saborde au gré des tribulations des peuples qui la composent. Tout au long de son cheminement, Moïse subit de nombreuses épreuves qui

sont autant d'occasions d'approfondir sa relation à Dieu et aux hommes. La voie à suivre qu'il propose à sa communauté est un chemin de lumière qui creuse son sillon dans l'épais maquis des contingences terrestres. De par sa relation privilégiée avec Dieu, Moïse est gratifié d'une implacable lucidité sur la nature humaine et d'une continuelle patience en toute circonstance qui lui permettent de lever une à une toutes les embûches qui entravent la liberté de son peuple. Cette quête progressive de la liberté sur un plan collectif est en fait l'image extérieure d'un processus qui touche à l'intime de chaque être animé du désir de se libérer de son joug intérieur que constituent ses tendances égotiques.

Selon cette perspective, le plein accomplissement de la mission que conduit Moïse est une promesse de succès pour celui ou celle qui entreprend un voyage initiatique au cœur de lui-même, sous la guidance d'un être qui a déjà lui-même parcouru tous les espaces de son âme jusqu'à pouvoir goûter à sa fibre la plus cristalline. Moïse est alors perçu comme celui qui est porteur d'une Lumière universelle et intemporelle permettant à chacun de discerner progressivement tous les pièges et d'illuminer les intentions précédant tous les actes de la vie quotidienne :

> « La génération à partir de Moïse se poursuit jusqu'à la Résurrection ; la Lumière n'est pas différente, bien que la lampe diffère. [...]
>
> Si tu persistes à scruter le verre de la lanterne, tu seras perdu parce que du verre naissent les attributs de la dualité.

Si tu gardes ton regard rivé sur la Lumière, tu seras alors libéré de la dualité et de la complexité du corps fini[6]. »

Pour les soufis, le but du chemin est de saisir en son for intérieur l'Unité fondatrice de toute chose autour de laquelle se tissent les apparences, souvent trompeuses. Rien ne saurait échapper en définitive au Dessein divin qui embrasse toute la création dans une gigantesque épopée où chacun joue le rôle qui lui est dévolu. Lorsque l'œil du cœur est parfaitement purifié, il perçoit alors la Source unique de la manifestation des formes diverses, à l'instar de la multiplicité des couleurs qui proviennent de la décomposition de la lumière blanche immaculée. Moïse et Pharaon sont, au même titre, les serviteurs de la Réalité suprême, bien qu'en apparence le premier suive la voie droite, tandis que le second soit égaré.

« Depuis que l'absence de couleurs (l'Unité) est devenue captive de la couleur (la manifestation), un Moïse est devenu l'adversaire d'un Pharaon.

Lorsque tu parviens à l'absence de couleurs que tu avais à l'origine, Moïse et Pharaon sont alors réconciliés[7]. »

L'Unité de l'Être peut être goûtée ici et maintenant par celui qui reçoit une Faveur divine. Celle-ci est accordée selon des modalités qui échappent aux raisonnements humains, car elle procède d'une liberté souveraine, indépendante des limitations du monde terrestre. En définitive, chacun peut être appelé à

transformer son regard et à puiser à satiété dans la Source qui étanche toute soif. Néanmoins, devant la splendeur de ce Cadeau divin, l'homme se doit de se revêtir d'une dignité fondée sur la sincérité des intentions et exempte de toute appropriation personnelle. Rûmî met en exergue cette double dimension de la révélation intérieure dans une parabole qui met en scène deux amis, un Israélite et un Égyptien, alors qu'un des fléaux s'abattit sur l'Égypte, transformant l'eau claire en sang[8]. L'Égyptien demande à l'Israélite de lui verser de l'eau pure afin qu'il puisse s'abreuver, mais dès qu'il porte la coupe à ses lèvres, l'eau devient du sang épais. L'Israélite se met alors en prière pour aider son ami et entre dans un état d'extase où il réalise que l'homme ne possédera rien d'autre que ce qu'il a acquis par ses propres efforts. Au même moment, l'Égyptien, à son tour, pousse un cri, sentant monter en lui une plénitude qui lui était jusqu'alors inconnue. L'Israélite rapporte ensuite la coupe afin que son ami puisse boire, mais celui-ci refuse car il confie qu'il est désormais abreuvé par une Eau spirituelle qui a étanché toute sa soif.

La dimension la plus universelle de toute l'histoire de la lignée des prophètes, depuis Adam jusqu'à Muhammad, en passant par Abraham ou Moïse, se révèle dans tout son éclat au cœur de chaque être traversé par la fulgurance de la « naissance » à l'Esprit increé en lui. Ici, l'Universel et le particulier se fondent en une alchimie subtile dans le creuset d'un cœur pacifié, poli par les épreuves et vidé de toute prétention. Cette « naissance » à l'Esprit est précédée du travail préparatoire consis-

tant au dépouillement des attributs égotiques, au moyen d'un combat contre soi-même où les tensions internes sont parfois poussées à leur paroxysme. Ces tensions résultent de l'affrontement des différentes composantes de l'âme humaine afin de prendre le contrôle sur les décisions qui régissent les choix et les actes personnels. Elles sont nécessaires et inévitables dans le processus conduisant progressivement à l'effacement de toute velléité, à l'image du frottement de deux silex, préalable à l'obtention du feu. La paix intérieure ne survient que lorsque le « je » se dissout dans le « Je », tel un glaçon fondant au cœur de l'océan. Toutes les douleurs passées sont alors balayées en un instant, laissant toute la place à la contemplation de l'Éternel dans le temporel.

> « L'enfant ne peut pas naître avant que la mère n'ait d'abord subi les douleurs de l'accouchement.
>
> Le Dépôt divin est dans ton cœur ; les conseils des prophètes et des saints pour faire émerger ce dépôt sont comparables à ceux de la sage-femme.
>
> La sage-femme a beau dire que la mère ne souffre pas, mais en fait, la douleur est nécessaire, car c'est elle qui fraie la voie à l'enfant.
>
> Celui qui est sans souffrance est un brigand, car être sans douleur, c'est comme dire : "Je suis Dieu !"
>
> Dire "je" à contretemps est une malédiction, mais dire "Je" au temps qui convient est une miséricorde[9]. »

Notes

2. Prophétie et sainteté

1. Voir à son sujet Skali F. et Vitray-Meyerovitch E. de, *Jésus dans la tradition soufie*, Albin Michel, 2004.
2. Hamadani, *Tentations métaphysiques*, Les Deux Océans, 1992, p. 76-77.
3. Rapporté par l'imam Ahmad ibn Hanbal.
4. Chodkiewicz M., *Le Sceau des saints*, Gallimard, p. 98.
5. Massignon L., *La Passion de Hallaj*, Gallimard.
6. Ibn 'Arabi, *Futuhât* IV.
7. Hûjwiri, *Somme spirituelle*, Sindbad, 1999.
8. Chodkiewicz M., *Le Sceau des saints*, *op. cit.*, p. 95-107.
9. *Ibid.*, p. 121-127.
10. Cette histoire fait l'objet du chapitre 14 du présent ouvrage.
11. Chodkiewicz M., *Le Sceau des saints*, *op. cit.*, p. 129-134.
12. Ben Driss K., *Sidi Hamza al-Qadiri Boudchich*, Al-Bouraq-Arché, 2002, p. 180-183.
13. *Ibid.*, p. 185-186.

3. Imran, le père caché

1. La narration des circonstances de la conception et de la naissance de Moïse a été établie d'après Tabari, *Chronique*, La Ruche, 2006, et d'après Rûmî, *Mathnawi*, Éd. du Rocher, 1990, Livre 3, vers 841-963. Le récit complet de la vie de Moïse s'appuie sur l'ouvrage de Tabari ainsi que sur Ibn Kathir, *Les Histoires des prophètes*, Dar al-Fikr. Des compléments et des précisions ont été tirés de la Bible et de certaines sources de la tradition juive.

2. Ibn 'Arabi, *La Sagesse des prophètes*, Albin Michel, p. 163-164.

4. Assia, l'âme pure

1. Ibn 'Arabi, *La Sagesse des prophètes*, *op. cit.*, p. 165-166.

2. Rûmî, *Mathnawi*, Éditions du Rocher, Livre 2, vers 2966-2972.

3. Dans la tradition biblique, Moïse est recueilli par une princesse, fille de Pharaon.

4. Ibn 'Arabi, *La Sagesse des prophètes*, *op. cit.*, p. 72.

5. Haman, dans la Bible, est le ministre du roi perse Assuérus qui, dans le livre d'Esther, complote pour faire tuer tous les juifs.

6. Rûmî, *Mathnawi*, *op. cit.*, Livre 4, vers 2494-2773.

7. D'après un hadith rapporté par Ibn 'Asâkir.

5. Chouaïb, le maître éducateur

1. Ibn 'Arabi, *La Sagesse des prophètes*, *op. cit.*, p. 172-173.

2. Ibn 'Arabi, *Le Dévoilement des effets du voyage*, chap. 64-66, L'Éclat, 1994.

3. Voir au sujet de Rabi'a al-Adawiya, Laroussi N., *Les Femmes soufies ou la passion de Dieu*, Dangles, 1999, et Rabi'a, *Chants de la recluse*, Arfuyen, 1988.

4. Le mot *shaykh* revient à une autre reprise dans le Coran pour désigner le prophète Jacob (Coran XII, 78).

5. Ben Driss K., *Sidi Hamza al-Qadiri Boudchich*, *op. cit.*, p. 136-137.

6. Rûmî, *Mathnawi*, *op. cit.*, Livre 6, vers 3281-3291.

7. Voir *ibid.*, Livre 2, vers 1720-1791.

6. Les Lumières du buisson ardent

1. Émir Abd el-Kader, *Écrits spirituels*, Le Seuil, 1982, p. 113-115.

2. Voir Rûmî, *Mathnawi*, *op. cit.*, Livre 1, vers 2788.

3. Ibn 'Arabi, *La Sagesse des prophètes, op. cit.*, p. 92.

4. Ibn 'Arabi, *Le Dévoilement des effets du voyage*, *op. cit.*, chap. 61.

5. Lings M., *Un saint soufi du XXe siècle*, Le Seuil, coll. « Points Sagesses », 1990, p. 245.

6. Cité par Tabari, *Annales*, Sindbad.

7. Massignon L., *La Passion de Hallaj*, *op.cit.*

8. Ghazali, *Le Tabernacle des lumières*, Le Seuil, coll. « Points Sagesses », 2000.

9. Cité dans Dermenghem E., *Le Culte des saints dans l'islam maghrébin*, Gallimard, 1982.

10. *Ibid.*

11. Cette deuxième rencontre est évoquée dans le chapitre 11.

12. Hûjwiri, *Somme spirituelle*, *op. cit.*, p. 422.

13. Ibn 'Arabi, *Les Illuminations de La Mecque*, Sindbad, 1988.

14. Al-Dabbagh A., *Paroles d'or*, Le Relié, 2007, p. 221.

15. Guénon R., *Le Symbolisme de la croix*, Vega, 2007, p. 101-102.

16. Cité par Ibn 'Arabi, *Traité de l'amour*, Albin Michel, 1986.

17. Sur cet auteur, voir Ibn al-Faridh, *L'Éloge du vin*, traduction et commentaires d'Émile Dermenghem, Vega, 2003.

7. Le bâton, symbole du secret spirituel

1. *Chapitres de Rabbi Eliézer* (texte de l'Antiquité tardive), 40.
2. Rûmî, *Mathnawi*, *op. cit.*, livre 3, vers 1053-1058.
3. *Ibid.*, Livre 1, vers 1239-1240.
4. *Ibid.*, Livre 5, vers 3934-3935.
5. *Ibid.*, Livre 4, vers 3576-3580.
6. Voir *ibid.*, Livre 3, vers 1161-1243.
7. *Ibid.*, Livre 6, vers 1933-1935.
8. *Ibid.*, Livre 2, vers 49-52.
9. Ben Driss K., *Sidi Hamza al-Qadiri Boudchich*, *op. cit.*, p. 195.

8. Aaron (Haroun), le compagnon de route

1. Émir Abd el-Kader, *Écrits spirituels*, *op. cit.*, p. 97-98.
2. Hadith rapporté par Bukhari d'après Abû Hurayra.
3. Ibn 'Arabi, *Le Livre des Chatons des sagesses*, Al-Bouraq, 1999.
4. Ibn 'Arabi, *L'Alchimie du bonheur parfait*, Berg International, 1997, p. 88.
5. Hûjwiri, *Kashf al-mahjub*, Londres, 1976, p. 490.
6. Hadith rapporté par Bukhari et par Mûslim.
7. Rûmî, *Mathnawi*, *op. cit.*, Livre 4, vers 3830-3831.
8. 'Attar F., *Le Mémorial des saints*, Le Seuil, coll. « Points Sagesses », 1976, p. 233.
9. Voir Rûmî, *Mathnawi*, *op. cit.*, Livre 3, vers 1555-1558.
10. 'Attar F., *Le Mémorial des saints*, *op. cit.*, introduction de Eva de Vitray-Meyerovitch, p. 11-14.
11. *Ibid.*, p. 282-283.
12. Ben Driss K., *Sidi Hamza al-Qadiri Boudchich*, *op. cit.*, p. 195.

9. Pharaon (Firaoun), ou la tyrannie de l'ego

1. Ibn 'Arabi, *La Sagesse des prophètes*, *op. cit.*, p. 182.
2. *Ibid.*, p. 183-187.
3. Rûmî, *Mathnawi*, *op. cit.*, Livre 3, vers 1071-1099.
4. *Ibid.*, Livre 1, vers 1615-1619.
5. *Ibid.*, Livre 5, vers 3337-3339.
6. Ibn 'Arabi, *La Sagesse des prophètes*, *op. cit.*, p. 188-189.
7. Rûmî, *Mathnawi*, *op. cit.*, Livre 3, vers 1721-1743.
8. Skali F., *La Voie soufie*, Albin Michel, 1985, p. 37.
9. Rûmî, *Mathnawi*, *op. cit.*, Livre 4, vers 2307-2339.
10. *Ibid.*, Livre 3, vers 971-975.
11. *Ibid.*, Livre 4, vers 2816-2817.
12. *Ibid.*, vers 3576-3627.

10. La traversée de la mer de l'âme

1. *Ibid.*, Livre 6, vers 4359-4361.
2. *Ibid.*, Livre 3, vers 4258-4263.
3. Skali F., *La Voie soufie*, *op. cit.*, p. 40-43.
4. Rûmî, *Mathnawi*, *op. cit.*, Livre 1, vers 863.
5. Ibn 'Arabi, *La Sagesse des prophètes*, *op. cit.*, p 170.
6. *Ibid.*, p. 189-190.

11. La vision du mont Sinaï

1. D'après Exode XX, 2-17.
2. Guénon R., *Formes traditionnelles et cycles cosmiques*, Gallimard, 2001, p. 61-66.
3. Hûjwiri, *Somme spirituelle*, *op. cit.*, p. 369-372.
4. Consigné par Muslim et rapporté par Abû Hurayra.
5. Hamadani, *Les Tentations métaphysiques*, *op. cit.*, p. 111.
6. Ibn 'Arabi, *Le Dévoilement des effets du voyage*, *op. cit.*, chap. 55.

7. *Ibid.*, chap. 52 et 53.
8. Kalabadhi, *Traité de soufisme*, Sindbad-Actes Sud, 2004.
9. Lings M., *Un saint soufi du XXe siècle*, *op. cit.*, p. 193.
10. Cité dans Hûjwiri, *Somme spirituelle*, *op. cit.*, p. 380.
11. Cités par Hamadani, *Les Tentations métaphysiques*, *op. cit.*, p. 268.
12. Hûjwiri, *Somme spirituelle*, *op. cit.*, p. 342 et p. 430.
13. Dermenghem E., *Le Culte des saints dans l'islam maghrébin*, Gallimard, 1982, p. 269.
14. Ibn al-Farid, cité dans Lings M., *Un saint soufi du XXe siècle*, *op. cit.*, p. 212.
15. Citée dans *40 hadith An-Nawawi*, Éd. Le Savoir, 2005.
16. Lings M., *Un saint soufi du XXe siècle*, *op. cit.*, p. 248.
17. *Ibid.*, p. 212-213.
18. Kharaqani, *Paroles d'un soufi*, Le Seuil, coll. « Points Sagesses », 1998, p. 244-245.
19. Rûmî, *Mathnawi*, *op. cit.*, Livre 1, vers 1133-1135.
20. *Ibid.*, Livre 2, vers 1327-1332.
21. *Ibid.*, Livre 6, vers 2428-2450.

12. L'illusion du veau d'or

1. *Samiri* signifie aussi le « Samaritain », c'est-à-dire un homme originaire du royaume antique de Samarie, au Proche-Orient.
2. Ibn 'Arabi, *Le Dévoilement des effets du voyage*, *op. cit.*, chap. 57 à 60.
3. Rûmî, *Mathnawi*, *op. cit.*, Livre 2, vers 1978-1982.
4. Ibn 'Ata Allah al-Iskandari, *Hikam*, Arché, 2000.
5. Cité par Lings M., *Un saint soufi du XXe siècle*, *op. cit.*, p. 217-218.
6. Rûmî, *Mathnawi*, *op. cit.*, Livre 2, vers 1984-1987.
7. Sohravardî, « Le bruissement des ailes de Gabriel », in *L'Archange empourpré*, Fayard, 1976.

13. Josué (Youcha), l'héritier spirituel

1. Voir chapitre 14.
2. Al-Sulami, *Futuwah, traité de chevalerie soufie*, Albin Michel, 1989, introduction de Faouzi Skali, p. 25-37.
3. *Ibid.*
4. Ben Driss K., *Sidi Hamza al-Qadiri Boudchich*, *op. cit.*, p. 136.
5. Anecdote rapportée par Sidi Jamal al-Qadiri Boudchich (né en 1942).
6. Rûmî, *Mathnawi*, *op. cit.*, Livre 2, vers 1334.
7. *Yehoushua* en hébreu signifie « Yahvé sauve ».
8. L'Ecclésiaste ILVI, 1-8, *Bible de Jérusalem*, Le Cerf.

14. Khadir, l'initié mystérieux

1. *Hadith* consigné par Muslim et rapporté par Ubay ibn Ka'b.
2. Boukhari, *Sahih*, Al-Qalam, 5 vol.
3. Coomaraswamy A.K, « Khwajâ Khadir et la Fontaine de Vie », *Études traditionnelles*, n° 224, 1938.
4. Krappe A.H., « La légende de la migration », in *La Genèse des mythes*, Payot, 1938.
5. Voir chap. 2.
6. Hûjwiri, *Somme spirituelle*, *op. cit.*, p. 173.
7. Dermenghem E., *Vies des saints musulmans*, Sindbad-Actes Sud, 2005, p. 77.
8. Addas C., *Ibn 'Arabi ou la quête du soufre rouge*, Gallimard, 1989, p. 86.
9. *Ibid.*, p. 146.
10. Dermenghem E., *Vies des saints musulmans*, *op. cit.*, p. 21-22.
11. Guénon R., *Initiation et réalisation spirituelle*, Éditions traditionnelles, 2008, p. 271.
12. Kharaqani, *Paroles d'un soufi*, *op. cit.*, introduction de Christiane Tortel, p. 62.

13. *Ibid.*, p. 106.
14. Hûjwiri, *Somme spirituelle, op. cit.*, p. 185, 335 et 391.
15. Girard M., *Les Symboles dans la Bible*, Le Cerf-Bellarmin, 1992, p. 765.
16. Lings M., *Symbol and Archetype : A study of the Meaning of Existence*, Fons Vitae, 2006.
17. Lory P., « Khadir et l'initiation mystique », site internet : pierrelory.blogspirit.com.
18. Ibn 'Arabi, *Les Illuminations de La Mecque*, *op. cit.*, p. 147-150.
19. *Ibid.*, p. 162.
20. Ibn 'Arabi, *La Sagesse des prophètes*, *op. cit.*, p. 172-180.
21. Émir Abd el-Kader, *Le Livre des haltes*, Dervy, 2008, p. 22-23, halte 304 : « La nature originelle absolue et conditionnée ».
22. Lory P., « Khadir et l'initiation mystique », art. cit.
23. Rûmî, *Mathnawi*, *op. cit.*, Livre 1, vers 2942-29.
24. Vitray-Meyerovitch E. de, *Rûmî et le soufisme*, Le Seuil, coll. « Points Sagesses », 2005, p. 15-16.
25. Vitray-Meyerovitch E. de, *Le Chant du Soleil*, La Table Ronde, 1997.
26. Rûmî, *Mathnawi*, *op. cit.*, Livre 3, vers 1959-1968.

15. La dimension universelle de Moïse

1. *Ibid.*, Livre 4, vers 2921-2928.
2. Hûjwiri, *Somme spirituelle*, *op. cit.*, p. 217.
3. Kharaqani, *Paroles d'un soufi*, *op. cit.*, p. 194.
4. Voir Rûmî, *Mathnawi*, *op. cit.*, Livre 4, vers 3001-3024.
5. *Ibid.*, Livre 2, vers 2156-2164.
6. *Ibid.*, Livre 3, vers 1254-1257.
7. *Ibid.*, Livre 1, vers 2467-2468.
8. *Ibid.*, Livre 4, vers 3431-3531.
9. *Ibid.*, Livre 2, vers 2518-2522.

Lexique

Abdâl : substitut.
Adab : politesse.
Afrad : solitaire.
Awtad : pilier.
'Abdullah : serviteur de Dieu.
'Aça : bâton ; désobéissance.
'Adamût : Grandeur divine.
'Aql : raison.
Baqi : subsistance.
Barzakh : bande étroite ; isthme.
Bast : dilatation.
Al-Batin : le Caché (Nom divin).
Charia : Loi divine.
Dhawk : goût, saveur.
Dhikr : souvenir ; invocation.
Fâna : anéantissement, extinction.
Faqir : pauvre ; disciple d'une voie soufie.
Faqr : pauvreté, indigence ; dépouillement.
Fata : jeune serviteur ; chevalier.
Fatiha : « celle qui ouvre » ; 1re sourate du Coran.
Firassa : perspicacité.
Futuwah : chevalerie spirituelle.
Hadith : Parole divine.

Hâl : état spirituel.
Haqiqa : vérité intérieure.
Haqq : Vérité divine.
Hubb : amour.
Hukm : jugement.
Idhn : autorisation.
Ihsan : excellence.
Ilham inspiration.
'Ilm laduni : Science divine.
Al-insan al-kamîl : être humain accompli, réalisé.
Jabarût : Contrainte divine.
Jadhba : attraction.
Jalâl : majesté.
Jamâl : beauté, douceur.
Kalâm : parole.
Kalim : interlocuteur (Moïse : *al-kalim*).
Kalm : trace ; blessure.
Kashf : dévoilement, intuition.
Khabar : information.
Khalifa : régent terrestre.
Kun : Sois !
Mahabba : Amour divin.
Majdhoub : ravi.
Maqam : station.
Nabi : prophète.
Nafs : âme ; ego.
An-nafs al-natiqa : âme « parlante ».
Nujabâ : homme noble.
Nûqaba : chef.
Qabal : accueillir, recevoir.
Qabbala : ce qui est transmis.
Qadb : contraction.
Qibla : direction.
Qûtb : pôle spirituel.
Rahmah : Miséricorde.

Rassûl : envoyé, prophète légiférant.
Rissala : Mission divine.
Rûh : Esprit universel ; Souffle divin.
Salik : cheminant.
Shaykh : ancien ; guide spirituel.
Sijn : prison.
Silsila : chaîne initiatique.
Sirr : secret spirituel.
Tabarrûk : porteur de bénédictions.
Tajalli : théophanie.
'Uubudiyya : servitude.
Wujûd : identification.
Yaqîn : certitude intérieure.
Wali : saint, ami de Dieu.
Wassita : intermédiaire.
Al-Zahir : l'Apparent (Nom divin).

Noms propres cités de l'époque de Moïse

Aaron (Haroun) : frère de Moïse, envoyé de Dieu et grand-prêtre d'Israël.
Abra : fille de Chouaïb et sœur de Sephora.
Assia : femme de Pharaon.
Balaam : chef spirituel de Jérusalem s'opposant à Josué.
Caleb : Israélite remarqué pour sa droiture.
Chouaïb : prophète de Madian et guide spirituel de Moïse (Jethro, Réouel ou Hobab dans la Bible).
Eléazar : fils d'Aaron qui lui succéda en tant que grand-prêtre.
Eliézer : fils de Moïse et de Sephora.
Guerchom : fils de Moïse et de Sephora.
Haman : premier ministre de Pharaon.
Harbil : charpentier ayant confectionné le coffre qui protégea Moïse.
Imran : père de Moïse.
Jacob : prophète et ancêtre du peuple hébreu
Joseph : prophète et fils de Jacob ayant émigré en Égypte.
Josué (Youcha) : prophète, disciple puis successeur de Moïse.
Khadir (ou : al-Khidr) : l'« homme vert », prophète caché ayant instruit Moïse.

Moïse (Moussa) : envoyé de Dieu au sein du peuple d'Israël.
Myriam : sœur de Moïse et d'Aaron.
Ogg : chef du peuple des géants vaincu par Moïse.
Pharaon (Firaoun) : tyran de l'Égypte s'opposant à Moïse.
Samiri : membre de la communauté d'Israël qui créa le veau d'or.
Sephora : fille de Chouaïb et femme de Moïse.
Yokhebed : mère de Moïse.

Noms des soufis cités

Abû 'Abdallah Tirmidhi (760-869).
Abû 'Abd ar-Rahman Sulami (932-1021).
Abû Bakr Kalabadhi (mort en 995).
Abû Hamid al-Ghazali (1058-1111).
Abûl-Hassan Kharaqani (963-1033).
Abû-l-Qasîm Junayd (mort en 911).
Abû-l-Qasîm Qushayri (986-1072).
Abû Madian al-Ghawt (1126-1187).
Abû Madian Chouaïb (1126-1198).
Abû Ya'za (1046-1176).
Ahmad Badawi (1200-1276).
Ahmad Ibn Ajiba (1747-1809).
Ahmed al-Alawi (1869-1934).
'Abd al 'Aziz Dabbagh (mort en 1720).
'Abd al-Karim Jili (1365-1424).
'Abd al-Khaliq Ghijduwani (mort en 1179 ou en 1220).
'Abd al-Qader al-Jilâni (1083-1166).
'Ali Hûjwiri (990-1077).
'Ayn al-Quzat Hamadani (1098-1131).
Bichr al-Hafi (767-841).
Chams oud-dîn de Tabriz (XIIIe siècle).
Chihab ad-dîn Sohravardî (1155-1191).
Dhûl-Nûn al Miçri (796-859).
Djalâl oud-dîn Rûmî (1207-1273).

Émir Abd el-Kader (1808-1883).
Farid ud-dîn 'Attar (1142-1230).
Hajj Abbas al-Qadiri Boudchich (1890-1972).
Hassan Ibn Hûd (1235-1298).
Ibn 'Ata Allah al-Iskandari (1250-1309).
Ibn Ja'dûn al-Hinnawi (mort en 1201).
Ibrahim al-Khawwas (mort en 904).
Ibrahim ibn Adam (720-778).
Mansour al-Hallaj (857-922).
Muyid-dîn Ibn 'Arabi (1165-1240).
'Omar Ibn al-Farid (1181-1235).
Rabi'a al-Adawiya (morte en 801).
René Guénon (1886-1951).
Sidi Abû Madian al-Qadiri Boudchich (1873-1955).
Sidi Hamza al-Qadiri Boudchich (né en 1922).
Sidi Jamal al-Qadiri Boudchich (né en 1942).
Sohaïl Tustari (mort en 897).
Youssouf Hamadani (mort en 1140).

Table